

ANTOINE ALBALAT

---

# L'INASSOUVIE

ROMAN INTIME

---



La femme dépend pour les  
mœurs de celui qu'elle aime.  
LA BRUYÈRE.



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

---

1882

Tous droits réservés.



*Pour paraître très prochainement :*

SUR LE PAVÉ

Roman intime. – 1 volume.

*En préparation :*

JOURNAL D'UN AVEUGLE

I volume.

**ANTOINE ALBALAT**

# **L'INASSOUVIE**

**ROMAN INTIME**

**La femme dépend pour les mœurs de celui qu'elle aime.**

**LA BRUYÈRE.**



**PARIS**

**PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR**

**28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis**

**1882**

**Tous droits réservés.**

Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

# AU LECTEUR

Ce livre répond à cette question : Que se passera-t-il entre un amant et une maîtresse, si l'amant n'aime plus sa maîtresse et s'obstine à la garder ?

– Mais c'est le sujet d'*Adolphe* ? allez-vous dire.

Rassurez-vous, je n'ai pas refait *Adolphe*. Je me suis contenté de le lire attentivement. Œuvre raffinée, roman psychologique, *document humain*, tout ce que vous voudrez ; mais le dénouement, lecteur, : avez-vous bien réfléchi, au dénouement ?

Quoi ! parce qu'Ellénore devient gênante au point que sa présence rend, à la fin, la situation sans issue, M. Benjamin Constant ne trouve rien de mieux que de tuer son héroïne, comme au cinquième acte d'un mélodrame !

A quoi bon, alors, faire des romans d'observation, pour finir par un truc banal ? Ecrire une étude de mœurs, pour la trancher comme un nœud gordien ? Fouiller la logique des passions, pour appeler à son aide la phthisie ou la fièvre typhoïde ?

Voyez la vie : elle n'a pas de ces reculades ; elle n'a pas de ces finales toutes faites, de ces échappatoires à point nommé. Elle va jusqu'au bout, inexorable et brutale. Pas moyen de s'y soustraire. La situation est sans issue ? Bon gré, mal gré, il faut en sortir. Le problème est insoluble ? Bien ou mal, il faut le résoudre. Voilà ce qui arrive dans la vie réelle. De même

en littérature. Etes-vous entré dans l'étude vraie, vécue, expérimentale ? Suivez l'exemple des maîtres : restez-y.

J'ai donc commencé mon livre à peu près là où finit Adolphe, c'est-à-dire à la satiété et au dégoût. Dès ce moment, que devient ruinant ? que devient la maîtresse ? quelle sera leur conduite ? – On le verra dans mon livre.

Ce livre, je l'ai fait imprimer sous le titre des *Chastetés impures* ; et, désirant ne rien publier sans l'approbation d'un maître, j'ai eu la hardiesse de renvoyer tel quel à M. Alphonse Daudet, que je ne connaissais pas, que je n'avais vu qu'une fois à un diner de la *Cigale* et à qui je voulais la dédier, en témoignage de ma profonde admiration.

M. Alphonse Daudet m'a répondu la lettre suivante :

Monsieur.

J'ai lu le livre que vous m'avez fait remettre et je suis heureux de vous dire que j'y trouve, à presque toutes les pages, la marque d'un vrai talent d'écrivain. Mais il faut enlever ce titre qui est détestable, insignifiant et juvénilement prétentieux. Je vous en prie, enlevez ça ; il me coûterait d'avoir mon nom sous une pareille étiquette.

Il y a aussi dans le dialogue bien des provincialismes, une sacrée eau de Portugal sur les cheveux de votre dame, trop de devises de mirliton latin aux lèvres du bon docteur. Mais tout cela tient à votre jeunesse, à votre éloignement de Paris ; et je vous garantis qu'au second livre, vous serez quelqu'un. Où faut-il envoyer les bonnes feuilles que j'ai chez moi ? »

ALPHONSE DAUDET.

3, Avenue de l'Observatoire.

C'est, évidemment, de ma part, une indiscretion de publier cette lettre, trop flatteuse et destinée à rester confidentielle. Venant d'un tel écrivain, de pareils éloges, quand ils s'adressent à un infime comme moi, ne peuvent être qu'un excès d'encouragement, et je n'ai pas la prétention de les imposer au lecteur. Si je la publie, cette lettre, c'est d'abord, par une raison

d'amour-propre, excusable chez un débutant, ensuite pour expliquer la différence du titre imprimé sur la couverture du livre et du titre imprimé en tête de chaque page ; car vous pensez bien que mon premier soin à été d'enlever, autant que j'ai pu, ces fâcheuses *Chastetés impures*.

Quant aux « provincialismes » du dialogue, ils sont certainement la conséquence du milieu où j'ai écrit, où j'ai vu vivre et fait vivre mes personnages : inconvénient dont les partisans de la décentralisation littéraire nous offrent tous les jours des exemples.

« L'eau de Portugal » rappelle un peu, j'en conviens, l'huile des lions et le temps des vaudevilles à couplets<sup>1</sup>. J'ai eu tort d'oublier que l'odorat a sa mode, comme le costume. Mais ma dame est une provinciale, tout ce qu'il y a de plus provincial ; et il ne serait, certes, pas difficile de trouver dans un de nos 87 départements, y compris le territoire de Belfort, de très jolies femmes qui ont encore sur leur table de toilette des parfums de la maison César Birotteau et qui n'en sont ni moins jeunes ni moins charmantes.

Pour les « devises de mirliton latin, » j'ai voulu peindre le docteur Lautier tel que je l'ai connu. Il rendait du latin à toute occasion et même sans occasion ; je lui en ai fait rendre. Il en était assommant ; je l'ai fait assommant. Je ne m'en défends pas. Le caractère est vrai.

Peut-être trouvera-t-on dans cette étude quelques pages un peu vives ; mais la volupté y est une souffrance, et la souffrance purifie.

Maintenant que je vous ai tout dit, lecteur, laissez-moi remercier M. Alphonse Daudet, notre maître à tous, l'illustre auteur de *Jack*, du *Nabah*, de *Fromont jeune*, du *Petit chose*, des *Lettres de mon moulin* et de tant d'autres chefs-d'œuvre ; laissez-moi lui exprimer publiquement ma reconnaissance pour les conseils et les encouragements qu'il m'a donnés.

Publier sa lettre ! Mais c'était mon devoir ! Oui, ne fut-ce que pour prouver que, si haut qu'ils soient arrivés, il y a encore des écrivains qui accueillent les jeunes, qui les lisent et qui les poussent dans la mêlée littéraire.

ANTOINE ALBALAT.

# LES CHASTETÉS IMPURES

## PREMIERE PARTIE

### I

Je ne sais pas pourquoi j'aimais cet étang. Il n'avait rien, cependant, de ce qui peut séduire un poète ou un artiste. Figurez-vous une mare sous bois, d'aspect sauvage, impénétrable au soleil ; un cloaque aux mousses fermentées, aux limons gluants, d'où les chaleurs d'août tirent des relents humides, mêlés aux âpres senteurs des feuilles. Cette mare dort ainsi, tout le jour, désertée et paisible, sans autre bruit que le glissement des bêtes fangeuses, le battement des roseaux embrumés de fils d'araignée et l'expirante rafale des arbres. L'eau, pesante et sans remous, montre, aux endroits où les nénufars ne tapissent pas sa surface, des reflets de feuillages en miniature. Il faut, pour y venir, traverser un bois de chênes et de châtaigniers, embroussaillé d'orties, d'accès très difficile.

En été, lorsque la nuit regarde la terre par le trou d'or des étoiles et que la lune sable le paysage de poussière grise, le crapaud en maraude allonge ses pattes l'une après l'autre sur les pierres, et les grenouilles commencent leur rauque symphonie.

D'abord, tapageuses et entêtées, elles coassent à l'unisson ; puis, des notes aiguës se traînent, se divisent ; un enrouement aqueux clapote dans la vase, gosiers de grenouille obstrués d'argile ; d'autres, à part, font la basse sur un seul ton, comme dans un chœur ; et l'éparpillement de ces larges cris remplit le silence nocturne, pendant que les arbres rythment des bruissements de violon et qu'au loin, régulièrement, les appels des hiboux semblent marquer la mesure.

Que d'après-midi j'ai passées là, rêvant ou lisant, assis sur l'herbe. Le ciel embrasé luisait ; des bêtes couraient sur les feuilles sèches ; des faucheux, embarrassés dans leurs pattes, escaladaient mes mains. Une agitation d'insectes invisibles bourdonnait dans l'air fétide. Moi, enivré de ces lentes exhalaisons de marais, je m'amusais à souffler sur l'éternelle danse sur place des moucherons ou à soulever brusquement les cailloux embourbés, pour voir la fuite des cloportes.

Un jour, j'y restai jusqu'à la nuit. L'eau avait pris l'immobilité d'une plaque de métal, tachée de noir. Les arbres, sans trêve, s'emplissaient de murmures.

Tout à coup, un bruit de chute dans l'eau, puis un cri, des gémissements. Je m'élance de ce côté. Nouveau cri, et me voilà en face d'une jeune femme qui pleurait et dont je ne pus d'abord distinguer le visage.

– Qui est là ? m'écriai-je.

– Je me suis égarée, Monsieur, fit l'inconnue en sanglotant.

– Ne pleurez pas, lui dis-je, je vais vous reconduire.

Mais elle se désolait, et joignait les mains :

– Mon mari, qui m'attend ! Louise qui me cherche. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

– Vous n'étiez donc pas seule ? demandai-je.

– Non, Monsieur ; Louise était avec moi, à la campagne, tout près d'ici. Nous courions comme deux folles après les cigales. Je me suis cachée. histoire de faire une niche. j'ai appelé. plus de Louise ! Je suis revenue sur mes pas ; mais je me suis encore plus égarée, et, tout en marchant dans le bois, la nuit m'a surprise.

A cette époque, j'étais très romanesque, et mon cœur battit malgré moi, en écoutant ce simple et extraordinaire récit. Une femme qui demande son

chemin, qu'on rencontre la nuit en plein bois, cela ne se voyait donc pas seulement dans les histoires de George Sand ou de Feuillet !

– Voulez-vous prendre mon bras, Madame ? lui dis-je ; la forêt sera vite franchie.

Elle accepta, tout en murmurant :

– Ah ! mon Dieu, ce qui m'arrive. ce qui m'arrive.

Je la conduisis péniblement à travers les branches enlacées qui barraient le chemin. Les sauterelles, dérangées de leurs sérénades, nous sautaient en plein visage. Mes mains saignaient, à force de détacher des buissons la robe de ma voyageuse, qui marchait à côté de moi, accrochée à mon bras avec un léger tremblement, laissant parfois échapper de petits cris inquiets : « Si j'avais su !. que dira mon mari ?... nous n'en sortirons jamais ! »

Cette désolation, qui n'était que trop véritable, ôtait à mes rêves enthousiastes l'exaltation qu'un pareil tête-à-tête commençait à leur donner ; et, quoique mon esprit battit un peu la campagne en sentant si près de mes lèvres une haleine si tiède, je compris tout de suite que mon rôle de sauveur devait s'arrêter au respect et à la réserve d'une galanterie désintéressée.

La marche fut longue au milieu des taillis et des feuilles fouettantes qui nous souffletaient dans l'ombre. Cependant, peu à peu, après beaucoup de lenteurs et de patience, le parfum des plaines parvint jusqu'à nous ; des brises chaudes nous apportèrent l'argentine sonnerie des grillons dans les blés, et, derrière les raies des arbres, nous aperçûmes enfin, la noire effilure des collines. Bientôt nous atteignîmes la ville. L'inconnue avait quitté mon bras.

– Merci, dit-elle, vous m'avez sauvée.

– Tout le bonheur est pour moi, Madame, puisque cela m'a permis de faire votre connaissance.

Elle se mit à rire d'un rire forcé.

– Ce sont les cigales qui nous ont présentés l'un à l'autre.

– Eh bien, Madame, j'irai les remercier demain, en venant revoir l'étang, qui me rappellera désormais un cher souvenir.

Qu'auriez-vous dit à ma place ? Moi, j'ai toujours été très timide, et, la nuit, surtout, je n'ai de courage à rien. Nous nous étions engagée dans

l'avenue de la ville, à côté d'une prairie. Les sauterelles vertes sans reprendre haleine chantaient des gammes sonores, gutturales et roulantes comme des grelots.

– La belle nuit ! dit la jeune femme en regardant autour d'elle dans une rapide rêverie. Et elle ajouta :

– Savez-vous où je demeure, Monsieur ?

– Oui Madame.

– Eh bien ! venez chez nous, demain. Mon mari vous recevra avec plaisir. Je me sauve. Si quelqu'un nous apercevait, jugez ce qu'on dirait !

Nous nous saluâmes, et elle partit sur la grand' route. Je vis quelque temps flotter la blancheur de son jupon, car elle avait retroussé sa robe pour marcher plus vite, et bientôt elle disparut, sans laisser d'autre trace que le parfum de ses cheveux.

Au moment où je rentrai chez moi, éblouissante et ronde, la lune se levait. Il me sembla en la regardant, qu'elle riait et me faisait signe : « Hein ? avait-elle l'air de dire, . elle est partie cette femme !. Elle s'est moquée de toi, imbécile que tu es. » Alors je regardais avec colère la moqueuse planète ; mais à mesure que je la regardais, on eût dit que son disque s'élargissait, s'élargissait. si bien qu'il parut se fondre en poussière pâle dans le ciel.

J'avais lu ce jour-là *les Cariatides* de M. de Banville. Je posai, en arrivant, le livre sur ma table et, tout en mangeant, selon mon habitude, je continuai à lire. Je le fermai bientôt, ne comprenant plus un seul vers. Je sortis et me promenai ; mais, pris d'un impérieux besoin de solitude, je retournai chez moi et me couchai.

Heure délicieuse, celle qui précède le sommeil ! La journée finie se déroule dans notre esprit ; on relit avant de la tourner la nouvelle page du livre que nous écrivons tous, jour par jour. On recueille ses pensées, on caresse ses souvenirs, et l'on s'endort ainsi dans la confuse évocation des choses déjà vécues. Avec quelle netteté d'hallucination, je revis alors la compagne que le hasard m'avait donnée au bord de l'étang. Vision vaporeuse, elle sortait des arbres, prenait un corps, appuyée sur mon bras, pleurant dans un sourire pendant que sur nos têtes, dans le froissis des vents, les feuilles claquaient. Ses cheveux exhalaient le long du chemin un

parfum d'eau de Portugal, capiteux, qui embaumait toute la campagne ; sa main tremblait dans la mienne ; son corps s'abandonnait aux exigences de la marche. Et moi qui n'avais pas osé presser son bras ni lui murmurer une parole d'amour, aérienne, sans conséquence, si vite oubliée et si naturelle en une telle rencontre ! Lalune avait raison : j'étais un imbécile. Pourquoi, cependant ? Une femme qui demande son chemin, quoi de plus naturel ? D'où vient alors que mon cœur bondissait et que cet obstiné souvenir me tenait les yeux ouverts ? Vainement, en effet, je m'efforçais de m'endormir : l'effervescence de ma pensée arrêtait le sommeil. Lorsqu'enfin la lassitude du corps m'eut vaincu, deux yeux noirs, deux paupières bordées de longs cils m'apparurent opiniâtrement, et la blancheur d'une jupe à demi-relevée, laissant voir la cambrure du pied, mit une pointe de désir dans mes rêves.

Je la connaissais de vue, cette femme ; mais rien dans ses manières ni dans son visage n'avait jusque-là attiré mon attention. Elle était de celles à qui l'on donne en passant un regard distrait, qui marchent vite, toujours pressées, et qu'on aperçoit rarement. Il y a ainsi en province beaucoup de jolies femmes qui vivent retirées, ayant une amie ou deux, faisant de rares promenades et lisant, le dimanche, les romans de la congrégation des demoiselles. Mon inconnue s'appelait Marthe, c'était une charmante, personne de 25 ans, mariée à un homme plus âgé qu'elle de 15 ans. Ils faisaient, dit-on, bon ménage, résultat qu'on obtient toujours en fréquentant peu de monde. On les voyait seulement, le dimanche, à la messe de midi, et les soirs d'été sur les pelouses. Employé supérieur du gouvernement, le mari passait une partie de la journée dans un bureau, où des protections lui avaient fait obtenir une place largement rétribuée.

Voilà tout ce que je savais sur ce ménage. Ma vie, d'ailleurs, était si sédentaire qu'à peine connaissais-je le nom des personnes à qui je parlais quotidiennement. Je m'efforçais, obligé, pour le moment, de vivre en province, d'éviter la maladie générale, qui est le cancan et la calomnie. Je travaillais en paix, sans m'inquiéter des voisins et fuyant les femmes. Je n'avais appris de l'amour que ce qu'en disent les livres, et, quoique ayant eu déjà des maîtresses à Paris, mon cœur engourdi n'avait pas encore éveillé mes sens. J'étais, de plus, fort en retard sur le progrès contemporain, puisque je prenais encore au sérieux cette sentimentalité d'âme, qui n'est

que littéraire et que beaucoup croient naturelle. Mais qui d'entre nous n'a pas un peu, dans sa jeunesse, joué du cor d'Hernani ? Cependant, je dois avouer à l'honneur de la vie et de l'expérience, qu'une passion, une vraie passion d'amant sincère, allait m'envahir et déjà commençait à me troubler.

## II

Le lendemain, à 9 heures du matin, je me présentai chez M. de Joncières (c'était le nom du mari). Marthe, assise dans un petit salon, au coin d'une fenêtre entr'ouverte, brodait de la tapisserie. Elle jeta, en me voyant, un cri de surprise mêlé d'effroi, comme si ma présence lui rappelait son trouble de la veille. Le courant d'air qui s'établissait avec la fenêtre, quand j'ouvris la porte, fit clapoter la broderie sur ses genoux et s'envoler au milieu de la chambre un journal déplié sur un tabouret. M. de Joncières se promenait de long en large, fumant un cigare.

– Je te présente M. Léon Desgranges, dit Marthe à son mari, en me désignant.

– Monsieur, me dit le mari, en venant au devant de moi, je vous remercie du service que vous avez rendu à ma femme. C'est une folle. Elle était à la campagne, chez une de ses amies, du côté des Reinettes. L'après-midi, malgré la chaleur, elles ont couru comme deux pensionnaires à travers champs, après les cigales qui se posent sur les oliviers.

Marthe interrompit son mari.

– Monsieur sait tout cela, dit-elle. Je me suis égarée, et la nuit est venue, voilà tout.

Et elle sourit, sans lever les yeux sur moi, d'un mouvement enfantin.

– Pardon, ce n'est pas fini ! dit M. de Joncières.

– C'est vrai, dit-elle, ce n'est pas fini.

Ici, le mari tira sa montre :

– L'heure de mon bureau, dit-il ; donnons l'exemple de l'exactitude.

Je me levai.

– Permettez-moi, lui dis-je, de vous accompagner. Votre bureau est sur ma route.

– Volontiers, Monsieur.

Je saluai sa femme et nous sortîmes. Dehors nous causâmes. Il m'offrit un cigare, me dit qu'il avait longtemps habité le Dauphiné, déclara qu'il n'aimait pas les petites villes ; qu'il fréquentait peu de monde et méprisait les bavardages. Il me parut être un de ces nombreux imbéciles, ayant eu des idées autrefois, mais que les rouages administratifs ont réduit à l'état de pur crétin. Au physique, c'était un gros homme, imberbe et vulgaire, le ventre en avant, les mains dans les poches, la démarche menue et le chapeau enfoncé sur la tête. Son insignifiance était empreinte sur ses traits, mous et nuls, sans ligne arrêtée, sans dessin régulier. Il devait être bon, un peu cynique et poseur, c'est-à-dire sans méfiance. Il avait, d'ailleurs, l'impassible visage qui décèle les orgueilleux. C'était, sans doute, un de ces maris bêtes qui se croient intelligents, qui épousent une femme intelligente qu'ils croient bête, et qui meurent avec cette conviction. Il me donna lui-même une idée de sa valeur en me disant :

– Moi, voyez-vous, je suis pratique. Je n'aime pas la littérature. Je ne dis pas ça pour vous ; vous avez des rentes, vous ! quand on a des rentes on peut se permettre d'être poète. Ma partie à moi, c'est mon administration. Je suis ferré là dessus.

Ce qui signifiait : je suis idiot pour tout le reste.

– Aurais-je le plaisir de vous revoir, Monsieur ? lui dis-je en le quittant.

– Comment donc ? répondit-il, mais venez chez moi quand vous voudrez. Tenez, demain à 10 heures ; j'y serai. Dans tous les cas, ce soir au café.

Le soir, je découvris son faible : le billard. Il jouait, disait-il, mathématiquement. Lui en fis-je faire des carambolages !

– Eh ! disait-il, avec ce sourire aimable du joueur qui gagne, vous avez du jeu, vous deviendrez fort.

Il aimait aussi la pêche à la ligne, et m'invita à faire avec lui des parties, ce que je promis sans hésiter. Voilà comment nous nous liâmes : par les carambolages et les asticots... J'allais chez lui, le lendemain, à dix heures précises, comme c'était convenu. Il était sorti.

– Il ne tardera pas à venir, me dit M<sup>me</sup> de Joncières. Asseyez-vous donc ; nous causerons en l'attendant. Hier, je n'ai pas fini de vous raconter. Lorsque je suis rentrée chez moi, mon mari était très inquiet. Louise n'ayant

pu me retrouver l'avait prévenu de ma disparition. En arrivant j'ai raconté mon aventure ; on m'a grondée, on s'est moqué de moi, et je me croyais quitte de tout ennui, lorsqu'à table, je vois une grosse araignée courir sur la nappe. Je me lève : mon mari m'examine : j'en avais deux autres plus petites dans ma robe. oh ! j'ai cru mourir de peur ! Des scarabées s'étaient échoués sur mes épaules ; des bêtes à bon Dieu se cachaient dans mes cheveux ; un papillon était endormi sous mon chapeau et une chenille bleue se promenait tranquillement sur mon bras. Une histoire naturelle complète ! Et les fourmis !... Il a fallu me.

Elle s'arrêta, rougissante.

– Oh ! dit-elle, je me souviendrai de l'étang.

– Et moi aussi, Madame, je me souviendrai de l'étang, car j'ai fait, ce soir-là, la promenade la plus délicieuse de ma vie.

– Eh bien, moi, reprit-elle, je vous assure que c'est celle qui m'a causé le plus de peur.

Elle se leva pour baisser les stores de la fenêtre dont un géranium dans un pot piqua de rouge les minces rayures de jour vert-tendre.

Seul enfin avec Marthe, je pus l'admirer à mon aise. Elle était vêtue d'une robe grise, très simple, un peu échancrée à la gorge. Son visage ovale, son front encadré de cheveux d'ébène, relevés derrière la tête, faisaient penser à une mignonne odalisque habillée à la française. Ses yeux, profonds et noirs, vous regardaient avec un clignement mutin d'une adorable impertinence. Ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir la fine ciselure de ses dents. Elle avait la grâce étonnée de la jeune fille, l'exquise assurance d'une âme plus mûre et je ne sais quel air d'attente intraduisible, de curiosité contenue et de franche honnêteté. Un ciel plein d'étoiles s'ouvrait obstinément devant moi, en l'examinant ; je la revoyais toujours peureuse, plaintive, sa main dans la mienne, piétinant les ronces avec de petits cris, et debout sur la grande route, dans la transparence de la nuit.

– Oh ! cette promenade !. disait-elle, Dieu ! que j'ai eu peur !. j'en tremble encore ! Vous n'y pensez plus, vous ?

– Au contraire, Madame, j'y pense toujours. Cette rencontre est un événement dans ma vie.

– Il faut, dit-elle en riant, que votre vie soit bien monotone. Vous vous ennuyez donc beaucoup ?

– A mourir, Madame.

Elle croisa ses deux mains sur ses genoux avec une moue d'insouciance.

– C'est drôle. Je ne m'ennuie jamais, moi.

– Que faire pourtant en province, à moins de s'ennuyer ?

– Ah ! voilà, la province ! Parce qu'on est allé une fois à Paris, toujours la capitale ! Mais savez-vous bien qu'en dehors de Paris, il y a encore trente-quatre millions d'habitants ! Et puis, n'est-on pas très heureux ici, à Nyans ? Allez, en province ou ailleurs, c'est toujours la même chose : on ne se consolera jamais de vivre. On fait des rêves, heureusement ; c'est une compensation.

– Pas toujours, Madame. Les rêves ont leur douleur.

– Bah ! fit-elle, on se réveille, et tout est dit ! La conversation continua sur ce ton d'ironie gaie. On était alors aux premiers jours du mois de juillet. Il faisait très chaud dans le salon. Notre entretien prit peu à peu l'alanguissement de cette accablante journée d'été. Les mouches voletaient ; et, sur le pavé de la rue, sonnaient les sabots d'un mulet qu'on menait à l'écurie. Nous parlions au hasard, par monosyllabes, par phrases sans suite, comme n'ayant besoin, pour nous comprendre, que d'ébaucher nos pensées. Nous avions, en effet, l'air de nous connaître depuis longtemps ; insensiblement, même, il s'établit entre nous un ton de demi-confiance, une respectueuse et familière camaraderie, qui m'entraîna, peut-être, à lui parler de moi plus que je n'aurais dû. Je lui dis que j'allais bientôt retourner à Paris. Elle me répondit que j'avais tort de quitter Nyans, la Provence, le beau soleil méridional pour les becs de gaz des trottoirs et les brouillards de la Seine.

Tout en parlant, elle continuait à broder à côté de la fenêtre, dans un jour teinté de vert. Sa robe modelait les deux globes de son sein, la cambrure de la taille, et se plaquait sur les jambes emprisonnées sous l'étoffe. La conversation revint sur l'aventure de la veille.

– Sans vous, me dit-elle, je serais encore sur les épines. et puis, un homme pour me reconduire, ce n'était pas, non plus, très rassurant. Enfin, c'est bien romanesque !. vous ne trouvez pas ?

– Roman trop court, Madame, et sans incident.

– Bah ! dit-elle, avec un peu d'imagination, on pourrait en inventer.

L'arrivée d'un angora interrompit notre conversation. Il s'avança d'abord à pas comptés, fit le gros dos, s'étira le corps et sauta sur les genoux de Marthe, qui le berça dans ses bras, comme on ferait d'un petit enfant. Ensommeillé dans sa pa— resse, le chat me regardait, inquiet, clignant ses yeux moirées de jaune.

L'atmosphère pesante de l'appartement, cet entretien décousu, le charme qu'exerce sur une jeune imagination la présence d'une jolie femme, tout cela me jeta dans une flottante songerie, à travers laquelle je n'entendis plus que confusément la voix de M<sup>me</sup> de Joncières. Le sang me monta à la tête, et, un moment, au lieu de répon— dre, je balbutiai en posant la main sur mon front.

– Vous sentez-vous mal ? dit-elle effrayée.

– Non, dis-je, c'est la chaleur. Un peu d'air, cela passera.

Alors, elle releva les stores de la fenêtre, et le soleil nous aveugla d'une flambée de rayons.

### III

J'étais seul dans ma chambre depuis deux, heures, sans pouvoir travailler ni lire ; l'image de Marthe m'emportait dans de spacieuses méditations, d'où je ne sortis qu'après m'être résolu à l'aller voir le plus tôt possible. Je fermai mon bureau ; j'ôtai la clef à ma bibliothèque ; je mis de l'ordre dans mes papiers et brûlai mes travaux commencés. Une vie nouvelle s'ouvrait pour moi.

Faire ma maitresse de M<sup>me</sup> de Joncières : tel fut le thème de mes réflexions, thème yjglle, sur lequel j'épuisai les fantaisies les plus folles et les plus affriolants vagabondages de ma pensée. Je ne sais quoi de fatal m'y poussait. Sans voir encore la réalité que ce projet pourrait prendre, je calculai la résistance qu'offrirait une femme jeune, lasse de solitude, qui n'aimerait pas son mari et qui lirait des romans, Mon inexpérience me

persuadait qu'on devait mourir d'ennui en province, et qu'avec du style et de la tenue, on pouvait aisément s'y faire une maîtresse. Marthe avait pourtant à Nyans la réputation d'une honnête femme. La malignité, la rage cancanière « les habitants l'avait épargnée. Il fallait donc une audace toute juvénile pour concevoir une espérance, si légère qu'elle fût.

Voici, pour m'encourager, le raisonnement que je me tenais. Toutes les femmes, me disais-je, se ressemblent. La vertu n'existe évidemment qu'à l'état de fait. Or, un fait peut disparaître du jour au lendemain. Il y a des femmes qui sont vertueuses et d'autres qui ne le sont pas ; mais, toutes ayant commencé par l'être, ou ne sait pas si celles qui sont honnêtes le seront toujours. La vertu est comme la religion : chacun la trouve très belle, mais tout le monde en doute un peu dans son cœur et, en tous cas, se dispense de la suivre. Ce qui est incontestable, c'est que les femmes honnêtes lisent les romans et vont au théâtre. Pourquoi ? Pour y chercher l'amour défendu dans leur vie. Et beaucoup d'entre elles, après l'avoir cherché dans les livres, finissant par le rencontrer, un beau jour l'installent à leur coin du feu. D'ailleurs, plus que tous ces raisonnements, une incompréhensible espérance m'encourageait. On a, comme cela, des pressentiments, de mystérieuses intuitions. Y croire, c'est presque les réaliser. Bref, sans savoir pourquoi, je m'imaginais que M<sup>me</sup> de Joncières écouterait avec bonheur ma première déclaration.

Je ne pensais plus qu'à cela la je m'en allais sur les grandes routes, au fond des ravins, sous les feuilles des vignes, dans les prairies, bercer et caresser toujours la même idée. Que d'heures, les plus douces de ma vie, j'ai passées à songer à elle, couché sur la ouate des pelouses, écoutant siffler le vent et regardant le ciel envahir mes yeux, tel qu'un plafond qui descend en une approche monstrueuse. Inutile de vous dire que je retournai à l'étang revoir la place où je l'avais rencontrée. C'était vers la fin du jour. L'herbe humescente et molle mouillait mes souliers. Le bercement des branches fourmillait en taches noires dans l'eau. J'attendis la nuit pour retrouver les émotions de la veille, les miaulées du vent, les cris des grenouilles et les hôtlements des hiboux.

Comme une marée qui monte, cet amour m'envahissait ; j'avais de la joie à m'y noyer lentement ; j'épiais tous les moyens, toutes les occasions de

m'y sentir mourir davantage. Je voyais, le soir, au café, M. de Joncières. Il m'invitait toujours à aller chez lui. Je n'avais garde de refuser ; et, chaque fois, l'image de sa femme entraît plus avant dans mon cœur. Je finis même par accompagner régulièrement le débonnaire mari dans ses excursions de pêche, héroïsme dont je me croyais incapable, étant données mes opinions sur ce genre d'agrément. De pareils sacrifices m'eurent vite attiré l'amitié de M. de Joncières. A mesure que je le connus mieux, je m'aperçus qu'il avait un caractère affreux et que je ne pouvais le séduire qu'en abdiquant ma volonté, en flattant toutes ses manies. Il fallait voir, dès ce moment, comme je devins, avec lui, flatteur, servile ; comme je le laissai s'arrondir dans sa pose d'employé, pour qui rien n'existe que ses chiffres et son avancement.

– La littérature, disait-il, ne sert qu'à faire des déclassés. D'abord, moi, je ne la comprends pas. Et tenez, savez-vous pourquoi on admire Homère et Démosthènes ? Parce qu'on croit sur parole un tas de perruques qui nous ont dit que c'était beau.

Malgré sa lamentable sottise, ce mari, grâce à sa vie nomade, avait acquis une tenue d'emprunt qu'on pouvait prendre pour de la distinction, et s'était approprié quelques drôleries, un bagou de courte haleine, un parlotage de commis-voyageur, qui pouvait passer pour de l'esprit. Mais sa femme était trop intelligente pour en être dupe, et seul, parfois, j'avais l'air d'approuver ou de goûter ce qu'il disait.

J'allais, maintenant, chez lui tous les samedis. Ces soirs-là, il ne sortait pas. Nous causions, nous fumions, pendant que sa femme s'entretenait avec nous ou avec M<sup>me</sup> Louise Dervau, une amie et une compatriote de M<sup>me</sup> de Joncières, beaucoup plus âgée qu'elle et mariée à un banquier goutteux qui passait ses soirées au cercle, où on le transportait dans un fauteuil. Quelquefois, M<sup>me</sup> Dervau ne venait pas ; M. de Joncières était sorti, et je restais seul avec Marthe.

Je n'ai jamais connu de femme de vingt-quatre ans plus jeune ni plus gaie. Elle avait d'involontaires éclats de voix, des réparties moqueuses de brusques renversements de tête, accompagnés d'un rire sonore, qui vous donnait des frissons à fleur de peau. Ses confidences appelaient une sympathie réciproque ; l'on subissait, malgré soi, l'entraînement de son

expansive jeunesse, mal à l'aise dans son rôle de femme mariée. Parfois, au contraire, les lèvres pincées, elle devenait triste et réfléchie. Le ton froidement poli des relations mondaines reprenait le dessus ; mais, chez elle, il n'était pas naturel, et sa réserve avait l'air d'une contrainte.

Je sortais de son salon, grisé d'elle, la mémoire peuplée de souvenirs. Absente, je la voyais aussi nettement qu'à côté de moi, avec la nuance de ses cheveux, le bas de sarobe, sa taille penchée et sa colerette tuyautée à la Valois. Si elle me l'eût permis j'aurais passé ma vie à ses genoux, à la regarder. C'était de la volupté et de l'adoration. Sa douceur m'attirait autant que son sourire ; son âme entrevue dans ses paroles autant que son corps dessiné sous la jupe ; enfin, dernière séduction : elle avait l'étincelante fraîcheur, l'air d'ignorance d'une jeune fille dont le mari n'avait pas encore su faire une femme.

Ce mari, me direz-vous, était bien stupide de tolérer votre assiduité chez lui. D'accord ; mais, souvenez-vous que ce n'est pas un roman que je vous raconte, c'est ma vie.

Ma fréquentation chez M. de Joncières ne tarda pas à être l'objet des tripotages de la ville. Je tremblais tous les jours qu'un de ces bruits n'arrivât jusqu'à ses oreilles, ne refroidît son amitié et ne m'ôtât les occasions que j'en attendais.

Un jour que je frappais à sa porte, la bonne me dit :

– Monsieur n'y est pas ; Madame non plus : il n'y a que M<sup>me</sup> Dervau. Entrez. Elle veut vous parler.

Je trouvai Louise Dervau au salon. L'ayant toujours vue avec M<sup>me</sup> de Joncières, je ne l'avais jamais remarquée. C'était pourtant une jolie femme, malgré ses trente-cinq ans. Le menton ovale, les tempes pleines, les narines fines ; un regard plein de flammes sous d'épais sourcils, les paupières et les coins des yeux nettement dessinés. Rien de tendu ou d'empâté dans les lignes de son visage. Ses lèvres, ni trop pincées ni trop saillantes, révélaient sa bonté native et son égalité d'humeur. Avec cela, de la grâce sans minauderie et de la distinction sans raideur.

– Je suis bien aise de vous voir, me dit-elle ; je désirais vous parler.

– Tant-mieux, Madame, répondis-je : l'estime que M<sup>me</sup> de Joncières a pour vous m'a souvent donné le désir de vous mieux connaître.

Elle sourit, d'un air de modestie fâchée.

– D'abord, reprit-elle, je suis très franche, et j'exige de mes amis la même franchise. Répondez-moi donc sans hésiter : vous aimez Marthe ?

– Moi, Madame ?

– Ne niez pas ! Tout le prouve, vos regards, vos visites. Eh bien, Monsieur, si le bonheur et le repos de Marthe vous tiennent au cœur, venez moins souvent chez elle, je vous en prie, et, si vous le pouvez, ne venez même plus du tout.

Me défendre de voir Marthe ! qu'avais-je fait pour mériter cette rigueur ?

– Est-ce M<sup>me</sup> de Joncières, demandais-je, qui vous a chargée de cette commission ?

M<sup>me</sup> Dervau hésita ; puis, vivement :

– Si c'était elle ?

– Je m'en étonnerais, Madame, car je ne crois pas lui avoir jamais donné le droit de me traiter si sévèrement.

– Sans doute, dit-elle ; elle ne vous reproche rien ; mais vous la compromettez, Monsieur, vous la compromettez énormément ; on ne s'occupe que de cela en ville.

– Cela ne regarde personne !

– Je le sais bien.

– Que peut-on dire ?

– Des choses désobligeantes pour elle et pour M. de Joncières, qui, heureusement, n'en sait rien. Vous comprenez, on ne va pas le lui dire, à lui, mais, elle, cette pauvre Marthe, méprisée sans être coupable ! c'est odieux. Sa réputation devrait vous être sacrée, puisque vous l'aimez.

– Vous vous trompez, Madame : je n'ai pour elle d'autre sentiment qu'un profond respect.

– Eh bien ! soit, je vous crois ; mais ne venez plus, n'est-ce pas ? ou, du moins, rarement. Promettez-le moi.

– A une condition.

– Laquelle ?

– C'est que M<sup>me</sup> de Joncières me priera elle-même de ne plus venir.

Elle secoua la tête et joignit les mains.

– Je connais Marthe, dit-elle. Elle ne vous le dira pas.

- Cependant, si elle se voit de plus en plus compromise ?
- Oui, alors. peut-être.. mais si malgré tout elle ne vous éloignait pas ?
- Ce serait une preuve, Madame, qu'elle serait pris de m'aimer.

– Ah bien ! fit-elle vivement en se pinçant les lèvres, si c'est ce que vous attendez, vous vous trompez joliment. Je ne croyais pas, Monsieur, je vous l'avoue, rencontrer tant de résistance. J'espérais que vous comprendriez mes raisons. C'est mal, je vous assure, très mal, ce que vous faites-là.

Elle s'était t levée, et, debout devant moi, elle lîe parlait, d'une voix sifflante, la lèvre supérieure en saillie.

—Je m'étonne, lui dis-je, de vous voir défendre si chaleureusement une personne qui ne se croit pas en danger ; car enfin M<sup>me</sup> de Joncières me ccingédierait, si elle entrevoyait le moindre péril à mes visites.

M<sup>me</sup> Dervau haussa les épaules.

– Est-ce qu'elle y songe seulement ? Depuis que vous venez ici, Marthe a complètement changé ; voufe'la-retridez idiote, à force de la regarder. Son caractère n'est plus le même ; elle ne sait ce qu'elle fait. Elle tremble, en vous voyant.

– Elle m'aime alors ! m'écriai-je, fou de joie en saisissant les mains de Mrae Dervau.

– Ah Ah je n'ai pas s dit.

– Si elle ne m'aime pas, Madame, repris-je froidement, pourquoi tremble-t-elle e ? Qu'est-ce que vous craignez donc ? Quelle cause plaidez-vous ? Tout cela, évidemment, n'a pas l'ombre du sens commun. Mais, si elle m'aime, si vous le savez, oh ! Madame, dites-le moi, je la fuirai ; je ne reviendrai plus ici, je vous le juré, mais, au nom du ciel, dites-le moi !

Nous entendîmes du bruit dans l'escalier, M<sup>me</sup> Dervau ouvrit la porte du salon, et, me regardant des pieds à la tête, elle me dit avec une voix ironique, qu'elle tâcha de rendre très calme :

– Certes, non, elle ne vous aime pas. Vous m'entendez ? Elle ne vous aime pas.

Elle mentait. M<sup>me</sup> de Joncières devait m'aimer. Ce que je venais d'entendre ne signifiait pas autre chose. Je fus si bouleversé de cette découverte, qu'au moment où M<sup>me</sup> de Joncières entra, je me mis, au lieu de la saluer, à feuilleter les albums empilés sur la table.

– Vous avez de jolies vues de Venise, Madame e ! murmurais-je.

– Oui, répondit-elle, en quittant son ombrelle et en prenant les mains de son amie, j’adore ce pays-là.

– Charmante ville e, Madame, charmante ville e !

Voilà les phrases que je trouvais.

– Je n’y suis jamais allée, reprit M<sup>me</sup> de Joncières, en ôtant ses gants, tandis qu’à côté d’elle M<sup>me</sup> Dervau m’examinait en fronçant les sourcils ; mais je me figure très bien la mer, les rues et les palais, dont les perrons trempent dans l’eau. Je suis sûre de m’y reconnaître quand j’irai.

Sur un côté du mur de la fenêtre une cage était suspendue. M<sup>me</sup> de Joncières la décrocha.

– Ce pauvre chéri ri ! on a oublié de lui donner sa graine ! Il meurt de faim. Vous permettez ?

– Comment donc, Madame, avec plaisir !

Je ne savais plus ce que je disais. Marthe regarda M<sup>me</sup> Dervau ; toutes deux rirent doucement ; puis M<sup>me</sup> de Joncières prit d’une main la cage dont le balancement fit battre les ailes du pauvre oiseau effarouché, et, l’appelant, colla sa bouche contre les barreaux ; le serin, rassuré, sautillant, vint tremper son bec dans les deux lèvres roses de Marthe qui souriait.

Je ne dormis pas, cette nuit-là. J’eus une fièvre irritante, d’inquiets soubresauts, une impatience nerveuse qui m’empêchèrent de fermer les yeux. Les craintes, les supplications de M<sup>me</sup> Dervau, prouvaient jusqu’à l’évidence que Marthe songeait à moi. Cette idée m’ouvrait des horizons de félicités si grandes, qu’à les entrevoir seulement, la joie me soulait déjà. J’étais honteux cependant de ma ridicule gaucherie. Elle avait dû me prendre pour un imbécile ou pour un homme par trop distrait, ce qui, peut-être, l’avait indisposée contre moi. Oh ! mais je me rattraperais le lendemain ! J’aurais de l’audace ! Je brusquerais la situation ! Roulant ainsi de projet en projet, ma pauvre tête devint si lourde, que, ne pouvant dormir, je finis par me lever.

Dès le matin, je me présentai chez Marthe, sûr de la trouver seule et prêt à tout oser.

## IV

Le temps était lourd ; l'atmosphère chargée d'électricité. Pareils à de remuantes fumées, des nuages s'épaississaient au ciel et se rapprochaient de la terre.

Je trouvai la bonne debout sur le palier, qu'elle balayait dans un nuage de poussière qui descendait jusqu'à la porte.

– Monsieur y est-il ?

– Non, Monsieur ; mais Madame est au salon. Dans le salon, Marthe fermait les fenêtres.

– C'est vous ? dit-elle, asseyez-vous donc. Je suis toute triste aujourd'hui. C'est le temps, sans aucun doute.

Quand elle eut fermé les fenêtres, elle resta un moment immobile, à écarter les rideaux de mousseline collés aux vitres, et à regarder le ciel noir ; puis, elle prit un travail au crochet et s'installa vis à vis de moi.

Alors, je fermai la porte du salon, et m'étant assuré que personne ne montait dans l'escalier, je m'agenouillai devant Marthe ; je lui pris les mains, et, malgré les battements de cœur qui me coupaient la voix, je lui murmurai, doucement. d'un ton de prière soumise, ces trois mots qu'on ne prononce jamais sans trembler :

– Je vous aime !

La surprise l'empêcha de me repousser. Elle me regarda, baissa les yeux, et tremblante comme une feuille, essaya de dégager ses mains.

– Relevez-vous ! s'écria-t-elle. si on venait !..

Elle voulut se lever ; mais, appuyant mes coudes sur ses genoux, je la forçai à rester assise.

– Ne craignez rien. personne ne viendra. Ce secret devait m'échapper ; mieux vaut que ce soit à présent. Si vous étiez une femme ordinaire ; si mon amour n'était qu'un caprice, j'aurais attendu ; peut-être même n'aurais-je pas parlé ; mais je vous aime trop sincèrement, trop profondément pour

dissimuler. c'est fou, c'est sans issue, je le sais d'avance, mais c'est la vérité ; pardonnez-moi.

Elle était toute rouge, le regard errant dans le battement de ses cils ; une peureuse inquiétude crispait comme une ironie le coin de ses lèvres, et, inutilement, elle essayait de se lever, répétant toujours :

– Je vous en supplie. laissez moi donc ! Si on venait.

– Ne me repoussez pas ! lui dis-je, les joues en feu, le cœur éclaté, ne me repoussez pas ! dites-moi que vous me pardonnez.

– Soit ! dit-elle je vous pardonne ; mais laissez-moi.

Alors, seulement, je me levai.

– Je vous aime, murmurai-je, et de toute la force de mon être. Dès aujourd'hui, je suis vôtre, je vous appartiens, avec mes illusions, mon avenir et ma vie.

Elle hocha la tête ironiquement.

– Oui. on dit cela. mais vous n'en pensez pas un mot, bien entendu.

Et elle ajouta d'une voix plus basse :

– Comment voulez-vous que je vous croie ? Il n'y a pas un mois que vous me connaissez.

– Le premier jour que je vous ai vue, lui dis-je, j'ai compris que je ne vous oublierais jamais. Elle eut un rire nerveux.

– Cela vous a donc pris tout d'un coup !. Le temps de crier gare !

Je lui dis, pour la convaincre, ce qu'on dit, lorsqu'on a vingt ans, à une femme qu'on aime. Qui ne connaît l'incohérent langage de la passion, cette débordante éloquence, d'expression vieille et banale, toujours nouvelle et toujours écoutée ? La fièvre de cette confession émue, le recueillement de ces aveux à demi-voix, gagnèrent Marthe peu à peu. Elle baissait maintenant les paupières, me repoussant avec une pudeur moins contrainte et tout en balbutiant : « ce n'est pas vrai. je ne vous crois pas. » Insensiblement, la forçant à se pencher vers moi, ma bouche toucha son oreille, dont un imperceptible duvet blond suivait les délicates sinuosités ; et j'aperçus la chair rose des épaules fuyant sous le large col de la robe. Tout à coup, d'un mouvement brusque, elle se dégagea. Je me levai : le mari entra.

– Tiens ! vous voilà ! fit-il, en me tendant la main.

Je me mis, naturellement, à ne plus savoir ce que je disais.

– La pluie m’a retenu, hasardai-je ; car il m’avait semblé voir des raies de pluie sur le ciel gris.

– Bah ! il ne pleut plus ! fit-il, en s’approchant de la fenêtre ; on peut marcher sur les trottoirs.

Et, revenant au milieu du salon, il ôta son chapeau et le secoua avec son mouchoir. Marthe avait repris son crochet.

De Joncières se tourna vers moi.

– Une partie de billard, voulez-vous s ? Je suis disposé à me laisser battre.

– Soit, dis-je, c’est si rare que je veux en profiter.

Je saluai Marthe et nous sortîmes. Il devait avoir beaucoup plu : les pavés étaient noyés d’eau ; et des femmes, sur le seuil de leur boutique, balayaient le sable devant leur porte. Au bout de la rue, éclairée d’un soleil navré, les arbres de la place se tordaient sous le vent soufflant en longues rafales.

Je jouai au billard sans savoir ce que je faisais. La gaité m’enfièvrant les mains ; mon sang bouillonnait à la pensée des magiques félicités que m’étalait l’avenir. M. de Joncières me battit donc sans peine. Je lui en fus presque reconnaissant. Je l’adorais, maintenant, cet homme. Sa présence me semblait quelque chose de Marthe, dont il me parlait, du reste, avec cette sécurité et cette bonhomie proverbiales chez les maris menacés. La vaniteuse protection dont il m’entourait, à force de me rapetisser dans son estime, avait fini par l’empêcher de me croire dangereux. Les maris se plaignent des brocards que les célibataires se permettent à l’endroit des infortunes conjugales ; mais, parmi ces bons maris, combien de crédules jusqu’à la bêtise, de confiants jusqu’à la fatuité ! Il en est qui surprendraient leur femme sur le fait et qui peut-être ne le croiraient pas. Comment les plaindre, ceux-là ? En général, le tort des maris est de supposer leurs femmes incapables de les trahir. Cette confiance encourage les entreprises des célibataires. Si les maris se méfiaient plus souvent de leur femme, ils les surveilleraient beaucoup plus, les aimeraient par conséquent davantage, et seraient eux-mêmes beaucoup plus aimés, c’est-à-dire moins souvent trompés.

Durant quelques jours, la présence de M. de Joncières m'empêcha de parler seul à Marthe. Une après midi, cependant, M. de Joncières étant en tournée dans un village, je me rendis chez elle. Jamais j'en'eus plus d'assuranceni tantde trouble. Le salon, plongé dans un tiède demi-jour, avait une paix recueillie, où les bruits du dehors arrivaient affaiblis et inachevés. Au milieu, le vernis brillant d'une table ronde reflétait la clarté des fenêtres fermées, où était accrochée la cage du serin.

Marthe, en me voyant, s'assit dans un fauteuil et se recula, grave, sérieuse, m'offrant une chaise de la main. Déjà j'étais à ses genoux.

– Encore ! murmura-t-elle, en me repoussant par les épaules avec ses deux mains ; mais, brusquement, après une minute de résistance, ses lèvres tombèrent sur les miennes.

Voilà quatre longs mois qu'elle m'aimait ; quatre mois qu'elle luttait, qu'elle m'épiait et que je passais près d'elle sans la voir, sans deviner sa pensée ! Pourquoi ceux qui sont aimés n'en n'ont-ils pas l'intuition ? Pourquoi ne se doutent-ils pas qu'une muette adoration protège leur vie, et n'entendent-ils point les appels de la tendresse ?

Marthe, à la fin, s'était lassée ; quatre mois de résistance solitaire, de pleurs dévorés, d'attentes déçues, lui faisaient franchir d'un pas la transition de pudeur que les femmes mettent à se laisser aimer. Et maintenant que j'étais à ses genoux ; maintenant que le bonheur l'étreignait de toute sa réalité, elle m'écoutait, sans parler, dans un frisson de suprême oubli. Ce fut ensuite un échange réciproque d'interminables confidences, d'aveux craintifs, le récit de nos pensées, les enfantillages de la passion naissante. Elle m'avoua qu'elle était, allée jusqu'à l'étang pour m'apercevoir et lier connaissance avec moi. Madame de Joncières avait disparu ; il n'y avait plus devant moi que Marthe, c'est-à-dire une enfant, une amie, un camarade qui m'écoutait, le regard à terre, attentivement. Quelle surprise nous cause la femme qui vient de nous avouer sa tendresse ! Ses traits prennent une physionomie, sa voix une pénétration inaperçues jusqu'alors. C'est un ravissement sans fin que cette révélation. Heureux ceux qui l'ont savourée !

A genoux devant Marthe, je sentais sous mes mains l'ondulation de ses hanches et la raideur du corset, tandis qu'un parfum d'eau de Portugal s'éventait de ses cheveux et me grisait.

- Et votre mari ? lui demandai-je, surpris qu'elle ne s'en inquiétât pas.
- Il ne viendra que demain matin.
- Et la bonne ?
- Je l'ai envoyée chez une amie. Je savais que vous viendriez.

Sans répondre, je la saisis dans mes bras avec des caresses emportées et une folie de désir qui l'effrayèrent.

Elle murmurait :

- Non, laissez-moi., non !. ce n'est pas ainsi que je veux être aimée.

A force de soumission et de prière, je la rassurai, et nous parlâmes à voix chuchotantes, assis tous deux sur le canapé. La porte fermée, les persiennes closes, laissant passer des demi-teintes de jour, donnaient au salon une voluptueuse douceur de crépuscule. La chaleur de juillet, qui brûlait le pavé des rues, arrivait du dehors jusqu'à nous, et, complice de notre amour, nous écrasait de sa soporeuse lourdeur. Marthe s'abandonnait peu à peu à cet affaissement d'été, qui nimbait son front de sueur fine et paralysait sa résistance. Bientôt elle ne dénoua plus ses mains d'autour de mon cou. Ses lèvres s'ouvrirent sous mes baisers, et sa tête fléchit sur mon épaule, dans un dernier refus de la voix.

Derrière les vitres de la fenêtre, le serin chantait à tue-tête. Dans la chambre, un silence ami, un complot d'immobilité appesantissait l'étrange sommeil des fauteuils dans leur housse, des chaises alignées contre le mur, de la table couverte d'albums, tandis que le tapis, allongeant dans l'ombre ses rosaces colorées, se fondait dans l'indécision des objets. Toute ma vie je reverrai ces cheveux noirs, retenus par un peigne luisant et crispés contre ma poitrine, ces paupières demi-closes, ce visage éploré, cette bouche béante, pâmée de sanglots d'amour.

La nuit était venue. Marthe me dit en pleurant :

- M'aimeras-tu toujours, au moins ? Ne m'oublieras-tu jamais ?

Et, sans me donner le temps de répondre, elle ajouta :

- Je t'écirai demain. J'ai tant de choses à te dire !

Elle mettait dans ses yeux toutes les caresses de son âme. Moi, ravi, je l'écoutais parler.

- Puisque ton mari n'y est pas, lui dis-je, ne puis-je pas venir cette nuit ?

– Oui, tu passeras par le jardin. Voici la clef. A minuit.

Vous autres, à Paris, vous ne pouvez pas vous imaginer les difficultés d'un rendez-vous dans une petite ville ; les embûches à prévoir, les rôdeurs à éviter, les longues attentes avant d'entrer dans la place. Les habitués des cafés sortent à 11 heures. Vite, il faut se cacher, votre présence dans certaines rues étant le lendemain l'objet de mille suppositions. Il est rare que le hasard n'amène pas devant la porte qui doit s'ouvrir quelque désœuvré, un rêveur de nuit, qui se campe là, fumant un cigare, prenant le frais obstinément. Ou bien, c'est une fenêtre qui s'ouvre, une tête qui paraît, deux hommes qui s'arrêtent à chaque phrase d'une conversation sans fin. Quand l'heure des étreintes arrive, vous êtes pour jamais à l'épreuve des colères et des impatiences.

Elle est restée gravée dans ma mémoire, cette nuit-là, ineffaçablement, comme les premiers souvenirs d'amour. Marthe, souriante et peureuse, me reçut à la porte du jardin et me conduisit dans sa chambre. Je visitai en artiste ce sanctuaire si convoité. J'examinai les tableaux ; je humai l'odeur de femme qui s'échappait des tentures et du lit, dont la couverture blanche, faite au crochet, pendait jusqu'à terre. Nous causâmes sur le divan, et comme j'avais soif, elle me donna elle-même un verre d'eau, que je bus d'un trait, puis elle m'embrassa, d'une main tenant le verre, et l'autre autour de mon cou.

– Que je suis contente, répétait-elle à chaque instant, que je suis contente de t'avoir près de moi !

A force de la regarder, un vertige, doux comme une ivresse, me saisissait, tandis que, penchée vers moi, elle laissait ses yeux, trahir naïvement la joie qu'elle avait d'être aimée.

A l'aube, je sortis de sa chambre. Les rues de la ville étaient désertes et grises. On eut dit la reverbération de la lune. Les magasins fermés, la nudité du pavé, la brise fraîche donnaient aux maisons solitaires un air d'attente mélancolique et de demi-sommeil. Je savourais seul mes souvenirs, l'oreille emplie de paroles retenues, le sein de ma maîtresse encore sous mes lèvres. Je revoyais en détail et avec cette gourmandise de mémoire particulière aux amants, les souples tentures qui cachaient le grand lit où sa tête, s'enfonçait dans l'oreiller tiède ; la table de nuit en palissandre e ; les tableaux, le

divan, la lampe Carcel qui veillait à côté de nous, et, à l'aurore, les petits pieds nus qui trottaient sur le tapis jusqu'à la fenêtre. « Il fait jour Je te dis qu'il fait jour. » Elle m'avait emporté l'âme sous son dernier baiser, en me quittant, derrière la porte du jardin. Elle était là, debout, en pantoufles, la robe dégrafée, les cheveux épars dans l'haleine du matin, pendant que les arbres s'emplissaient de réveils d'oiseaux et que le ciel, de plus en plus diaphane, découvrait les collines à l'horizon.

Maintenant, j'étais seul dans la rue qui dormait, au bruit ininterrompu des fontaines. Deux bergers, appuyés sur leur bâton, causaient familièrement au milieu de leurs chèvres immobiles, qui regardaient à terre en frétilant de la queue ; et, d'un bout à l'autre de la ville, à de longs intervalles, des coqs s'égosillaient à se répondre.

## V

La possession cause d'abord un certain étonnement, une lassitude du corps et de l'âme, pareille à la tranquillité d'un malade qui se sent guéri. Je ne parvins qu'après de longues réflexions à analyser ce que j'éprouvais. L'avouerai-je ? Je ne sentis pas tout le bonheur que je m'étais promis. Le rêve avait dépassé la réalité. Cette surprise ne diminuait pas mon amour ; mais certainement il aurait été plus complet, s'il avait mis plus de temps à se dénouer, comme un fruit qui, par une maturité artificielle, perd la moitié de sa saveur. Déconcerté de rencontrer si peu de résistance, je n'osais me demander pourquoi elle s'était donnée si vite, de peur de la mal juger. Marthe était loin, pourtant, d'être pervertie ; je lui trouvai les retenues, les chastetés qui trahissent la virginité des sensations et la pudeur vaincue pour la première fois. Pas un remords, cependant, n'était monté à ses lèvres. Sa faute avait paru ne lui coûter aucun regret. Ses beaux yeux noirs avaient gardé leur expression sereine et reposée. Seule, parfois, l'interrogation muette de ses regards avait trahi une intérieure inquiétude, un secret besoin d'estime et de pardon, les femmes s'imaginant que nous les méprisons quand elles se donnent.

Quelques jours après, je reçus d'elle une lettre qui se terminait ainsi :

« Peut-être trouves-tu que je m'avilis en me partageant entre mon mari et toi. Si tu veux, partons ; allons vivre au bord de la mer, à Paris, où tu voudras. »

Vous croyez, sans doute, que j'accueillis avec joie cette proposition ? Eh bien, non ! Un pareil sacrifice ne tenta qu'une minute mon égoïsme d'amant. Je ne me reconnus pas le droit d'enchaîner Marthe. Peut-on savoir où l'avenir nous entraîne et si, un jour, votre maîtresse ne trouvant pas dans votre amour un dédommagement aux vénération qu'elle a perdues, ne regrettera pas d'être partie ? Je conseillai donc à Marthe d'étouffer ses délicatesses de femme. « Si j'en souffre trop, lui dis-je, nous partirons. »

Elle s'étonna que je pusse m'en accommoder.

– Si tu étais marié, toi, je t'ordonnerais de quitter ta femme ; je ne voudrais pas de toi sans cela.

Et elle ajouta :

– D'abord, je ne t'aurais pas aimé.

Une vie nouvelle commença pour moi. J'attendais avec des impatiences d'écolier les jours que je devais aller chez M. de Joncières. Nous préparions nos engins de pêche. Marthe touchait du piano ou causait avec Louise Dervau qui, n'ayant pu empêcher notre amour, en était devenue la confidente. Souvent, nous faisions des parties de dames ou de dominos. Ses pieds, sous la table, ne quittaient pas les miens, et nos jambes quelquefois s'entrelaçaient. Quand le mari tournait la tête, Marthe me donnait en riant des chiquenaudes sur le nez, comme un gamin en classe, quand le professeur n'y est pas, tandis que Louise, demi-fâchée, demi-rieuse, nous menaçait du regard. Dans le jour, à certaines heures, Marthe m'attendait derrière les stores de ses fenêtres, d'où elle épiait mon pas. J'apercevais à travers la raie des lames, l'éclair de ses yeux, une partie du front et la ligne noire des cheveux. Les voisins qui, en province, veulent savoir pourquoi vous passez trois fois dans la même rue, ne manquaient jamais, en me voyant, de se mettre sur leur porte. Bonnes gens s ! M'ont-ils amusés On affirmait, à Nyans, que j'entrais la nuit par le jardin, et, quelques douces âmes, avides de scandale, s'emportaient secrètement contre M. de Joncières qui s'obstinait à ne pas voir que je lui volais sa femme.

Mon bonheur, cependant, n'était pas complet ; je ne tardai pas, comme tous les amants des femmes mariées, en général, à être jaloux du mari, cet homme qui souillait notre amour tous les soirs et à qui ma maîtresse appartenait plus qu' à moi ! Je crus pouvoir m'y habituer ; mais ma délicatesse d'amant s'en révolta. Je ne cachai pas à Marthe la souffrance que j'en éprouvais, et lui reprochai de ne pas se refuser à M. de Joncières.

– Mon ami, me répondit-elle, avec sa douceur ordinaire, veux-tu partir ? Je suis prête.

Et moi, je me taisais, honteux, n'osant pas risquer ce dénouement. Alors, elle évita de me parler de son mari. Mais pouvais-je éviter, moi, de le voir, de lui serrer la main, et, le soir, en les quittant, de me dire : ils vont se coucher ! Le sang me montait à la tête ; en arrivant chez moi j'écrivais des lettres folles. Cependant, le mal étant sans remède, je tachai de me calmer ; j'étouffai mon dépit, et, pour me guérir, je redoublai d'amitié envers M. de Joncières. Après tout, il était fort insignifiant ! Marthe ne pouvait aimer un homme qui lui disait qu'elle était très bête, la dédaignait, la persifflait et, parfois même, semblait ne pas l'estimer. Jaloux de ce fantoche ! Allons donc !

– Oui, mais c'est ton mari, disais-je à Marthe.

– Oh ! si peu ! répondait-elle.

– Lorsque je t'ai aimé, me dit-elle un jour, je me suis juré de te donner ma vie, de me dévouer pour toi. Si M. de Joncières, sans m'aimer, avait vu en moi une sœur ; s'il avait eu avec moi des heures de confiance et d'intimité, je n'aurais jamais pensé à un autre. Mais il m'a rejetée dans l'isolement, seule avec mes désirs ensommeillés et des aspirations de tendresse qui n'ont pu éclore. Quand je t'ai rencontré, quelque chose m'a crié que tu étais honnête et bon ; que tu ne ressemblerais ni à mon mari ni aux autres. Alors, j'ai fait taire mes craintes, mes pudeurs. Je t'ai donné tout ce que je pouvais mettre en tes mains de mon sort, de ma vie, de mon repos, de mon âme et de mon corps. J'ai été si heureuse de t'avoir choisi, que je n'ai pas songé un instant à résister. Je me suis livrée sans remords, n'ayant pour me justifier que l'excès même de ma tendresse. Voilà pourquoi je t'ai proposé de partir, d'aller vivre ensemble. C'est ainsi que je voulais aimer, une fois dans ma vie, un seul homme, et pour jamais ? Va, je ne suis pas une

femme ordinaire ; j'ai oublié le devoir pour l'amour, c'est vrai ; mais je suis capable de faire de mon amour un devoir ; car je t'aime plus que tout au monde, entends-tu. Je t'aime, avec mon âme, avec mon cœur, bien plus que comme ta maîtresse. Je ne chercherai de bonheur qu'en toi. Je n'envie, tu le sais, ni les fêtes, ni le monde, ni les éblouissements des villes. Un air de musique, une page lue, un coin de soleil, me donnent des émotions que je préfère à tout.

Et, s'interrompant pour prendre mes deux mains :

– Oh ! comment ferais-je, dis ?. murmurait-elle, comment ferais-je, maintenant, pour me passer de toi ?

Il me semblait, à moi aussi, que je n'aurais pu vivre sans elle. Quel est l'amant qui n'a pas cru son amour éternel ? Marthe, d'ailleurs, était si sincère, si belle, qu'on ne pouvait l'aimer sans se livrer tout entier. Un peu d'entêtement et de fierté étaient ses seuls défauts. Ils lui donnaient, quand elle parlait aux autres, de hautaines allures un certain froncement de sourcil, une moue irritée, que je trouvais adorables. Mais avec moi elle avait une soumission d'esclave, un renoncement complet de toutes ses volontés.

– Ne te fâche pas, disait-elle, quand j'élevais la voix.

– Comment se fait-il, lui demandai-je, que ton caractère n'est plus le même avec moi ?

– Ah ! c'est qu'avec toi je me retrouve, je redeviens bonne. Tout ce qu'il y a de meilleur en moi s'éveille pour t'aimer.

J'aurais donc été l'homme le plus heureux de la terre, sans ma jalousie de jour en jour plus violente. A tout prix, je voulais être seul à posséder Marthe. Secrètement, je ne lui pardonnais pas d'accepter le partage que je lui avais imposé. Comment conciliait-elle sans rougir ses devoirs d'épouse avec ses abandons de maîtresse, et ne comprenait-elle pas que les droits du mari déshonoraient notre amour ? Un jour, je m'en plaignis amèrement. Mais elle, pour toute réponse :

– Partons, mon ami ; je suis prête.

– Romps, lui dis-je, toute relation avec ton mari !

Elle se récria. Est-ce que j'étais fou ? Sous quel prétexte l'exiger Ces choses-là ne se font pas. Il fallait rester son épouse ou se décider à partir.

– Soit ! lui dis-je, nous partirons.

– Quand ?

– A la fin du mois.

– Très bien. Je vais, dès à présent, tout préparer.

Cette résolution me donna un peu de calme, et, chose bizarre, quand je l'eus prise, je me sentis moins pressé de l'accomplir. Un événement imprévu m'offrit, du reste, le bonheur que je désirais, sans m'obliger à l'acheter aussi cher. M. de Joncières fut mandé à la préfecture, où sa présence était nécessaire pendant une semaine.

C'est ce temps-là qui fut bien employé ! Je restai plusieurs jours de suite chez Marthe, sans sortir, enfermé dans sa chambre, regardant la rue derrière les persiennes. La bonne était dans le secret et nous servait à table. Quels repas ! Marthe se mettait, parfois, pour dîner, en toilette de bal, vêtue d'une robe en crêpe, cendre de rose. Sur la jupe en surah, une tunique très relevée, en crêpe, laissait voir sa bottine. Le corsage bouillonné, décolleté en carré sur la poitrine, était garni d'une broderie de perles blanches. De la sorte, elle était adorable.

Allongée sur le canapé, elle me lisait des vers ou un roman, et, lorsque j'étais distrait, elle se levait, prenait un coussin, m'en donnait des coups.

– Voulez-vous écouter, vilain polisson ?

Nous nous battions, nous courions ; et, à la fin, elle tombait, mourante de rire. Puis, agenouillée levant moi, elle me regardait, sérieusement, câlinement, jusqu'à ce que l'eusse embrassée.

C'était presque une enfant. Jamais un vrai paiser, une étreinte d'amour sincère n'avaient fait frémir son sang. Le mari n'avait jamais su animer cette femme, froide dans ses bras comme le marbre de Pygmalion. Elle s'éveillait l'un long sommeil, commençait à vivre et s'étonnait de se trouver femme. Pour la première fois, son corps prit l'abandon du désir réalisé et son regard une sensuelle expression de curiosité satisfaite. Sa paupière, frangée de longs cils, s'abaissait, régulière et calme, dans le recueillement de ses pensées ; et, tandis que ses lèvres s'entr'ouvraient à des baisers sans fin, de petits soubresauts nerveux secouaient son corps, pendant les heures d'immobile contemplation qu'elle avait à mes genoux.

– Si mon mari m'avait aimée ainsi, me dit-il, jamais je ne l'aurais trompé ; mais il m'a laissé mes aspirations, et elles m'ont vaincues.

Nous ne parlâmes plus de notre départ, comme si M. de Joncières ne devait plus revenir ; mais les maris reviennent toujours, et, généralement, mal à propos.

– Tu n’as pas langui ? demanda-t-il à sa femme en arrivant.

– Si, dit-elle.

– A quoi as-tu passé le temps ?

– Je suis allée chez Louise presque tous les jours.

Immédiatement ma jalousie me reprit.

– Partons-nous toujours à la fin du mois ? me demanda Marthe.

– Plus que jamais.

– Où irons-nous ?

– Près de Nice, à ma campagne.

L’avant-veille du jour fixé pour notre départ M. de Joncières vint se promener avec moi.

– Mon cher ami, me dit-il, venez moins souvent chez nous. On commence à causer en ville.

Je me récriai. Il m’interrompit :

– Croyez que cela me contrarie beaucoup. mais vous savez. les petites villes.

Il ne se doutait pas que c’était moi qui lui donnais congé.

Le lendemain, j’allai chez Louise ; j’y trouvai Marthe les yeux rouges.

– Tu hésites ! lui dis-je.

– Non, répondit-elle, d’une voix un peu émue [ui redevint gaie subitement.

J’avais, à deux kilomètres de la ville, un poste situé dans un bouquet d’arbres, non loin de la grand’route qui joint Nyans au village de Nasles. fut convenu que Marthe quitterait sa maison à heure de l’après-midi, pendant que son mari était au bureau, et qu’elle me rejoindrait, à pied, au poste, en passant par la grand’route ou ar des chemins de traverse. Une voiture de emise nous attendrait, et nous partirions imméiatement.

Le lendemain matin, en ouvrant ma fenêtre, le iel était pur. Quelle joie ! Mon plan était tout racé : nous passions quelques mois à la camagne ; nous allions ensuite demeurer à Nice, où la fortune, unie à celle de Marthe, nous perettrait de mener une existence élégante. Là, ous les jours, à toute heure,

ma maîtresse serait nenne e ; chaque soir, je la verrai se déshabiller ; i l'entendrai papoter et rire, en se blottissant dans es draps ; elle s'endormirait en me serrant sur on cœur -et me réveillerait avec ses lèvres. étais décidé à la garder toute ma vie ; j'avais lit le sacrifice de ma liberté, et, plus je connais-ais Marthe, plus il me semblait que je l'aimerais. Je partis à midi pour n'être pas vu. La voiture e remise devait quitter la ville une demi-heure après moi. Jamais je n'oublierai cette journée quia décidé démon avenir ! Il me sembla, d'abord que Marthe ne partirait pas ; que le mari allait tout savoir et arriver tout à coup. Cependant, mes craintes s'évanouirent quand je fus dans la campagne, sur la grand'route, qui s'étendait devant moi, blanche jusqu'à l'horizon, où des peupliers formaient des coups de pinceau d'un vert presque noir. Une atmosphère de braise enveloppait la terre comme la chaleur sans souille d'un four. Une étincelle eût enflammé l'air. Pas un frisson de brin d'herbe ; pas un cri d'oiseau dans l'espace. Partout le grésillement ronflant des cigales ; on les entendait sur les arbres, qui bordaient la route, et sur d'autres, de plus en plus éloignés ; de sorte que ces milliers de cris s'épandaient au loin et m'environnaient d'un cercle de bruit toujours élargi et toujours reformé.

Je mis mon mouchoir sous mon chapeau pour avoir un peu de fraîcheur et je continuai à marcher intrépidement, regardant parfois si la voiture ne se montrait pas. En ce moment, Marthe se préparait au départ ; peut-être, même, était-elle déjà partie, et l'impatience de me voir lui avait-elle fait devancer l'heure. L'idée de vivre désormais avec elle allégeait mon pas, tout en m'inspirant cette vague appréhension que nous cause toujours l'inconnu. Je regardais les champs, les horizons, la ville, et je me disais que tout cela m'apparaissait pour la dernière fois.

Un rayonnement, tel qu'on en voit autour des tuyaux de poêle, dansait sur les plaines. Aux flancs des coteaux voisins, dans des grisailles d'oliviers, on distinguait les immobiles points blancs des bastidons endormis. La grand'route traversait tantôt des ravins, raclés par la descente des pluies, tantôt des terres fendillées et crevantes, où se tordaient des vignes mortes. Les châtaigniers lointains, les oliviers plus rapprochés, les mûriers poudrés de poussière se raidissaient, sans un balancement de

branches, sans un tremblement de feuilles, léthargiques et anéantis. La clarté du soleil dégageait au loin une lumière cendreuse, pareille à une buée d'étuve, qui semblait mollir les collines.

Je voyais Marthe faisant à Louise ses dernières recommandations, s'habillant à la hâte, prenant son ombrelle, quittant la maison de son mari pour n'y plus rentrer et suivant les sentiers, dans l'accablante chaleur qui, de minute en minute, redoublait. On eût dit que le soleil se fondait dans le ciel en aveuglantes étincelles. Partout une paix hébétée étreignait la solitude des végétaisons engourdies. La nature rôtie, cuite, prête à éclater, se mourait ; le sol même semblait fléchir dans cette universelle prostration. Et toujours l'orgue ronflant des cigales marchait avec moi.

J'avais de la peine à saisir mes pensées pesantes et, pour ainsi dire, évaporées dans la chaleur. Que dirait M. de Joncières en trouvant sa maison vide ? Devinerait-il aussitôt son malheur ? Se mettrait-il à notre poursuite ? J'étais sérieusement ému. Que m'avait-il fait, cet homme, pour lui briser ainsi sa vie ?

Tout en réfléchissant à l'égoïsme des passions, j'atteignis le poste.

Marthe arriva bientôt, les joues rouges, les tempes perlées de sueur et faisant claquer sa robe sous ses pas précipités.

– Te voilà m'écriai-je.

– Oui, dit-elle, en tombant dans mes bras, oui, et pour toujours

Elle reposa un moment sur ma poitrine son joli visage essoufflé ; puis, relevant la tête, elle m'embrassa et éclata en sanglots sur mes lèvres.

## V

Accoudés au balcon, les mains enlacées, sans rien dire, nous regardions la mer ; Marthe parfois, s'appuyait sur mon épaule ; nos lèvres s'unissaient ; nous échangeions nos pensées dans une étreinte, et nous recommencions à regarder la mer.

Elle s'étalait à l'horizon bleue, illimitée et sans une voile. On distinguait les vagues, sans cesse allongées sur le rivage, bues sans cesse par l'éternelle

soif des sables. Les flots, allumés au soleil, s'allongeaient comme d'immenses coulevres d'acier, amincies au large en mouvants filets d'écume. Des vols d'oiseaux, points noirs, s'enfonçaient dans le ciel. Des caresses de fraîcheur, des frissons de brise, des senteurs salées, montant des rochers et des algues, nous pénétraient l'âme d'apaisantes émanations. Au loin, sur la mer, c'était une flamboyante crépitation d'étincelles, un miroitement continu de cristaux incendiés, pareils aux innombrables débris d'un miroir géant ou aux mille baïonnettes d'un régiment en marche. Et ce scintillement formait au bas duciel une longue raie, silumineuse et si pâle, qu'on eut dit une barre de fer chauffée à blanc.

Accoudés au balcon, les mains enlacées, sans rien dire, nous regardions la mer ; Marthe, parfois, s'appuyait sur mon épaule ; nos lèvres s'unissaient ; nous échangeions nos pensées dans une étreinte, et nous recommencions à regarder la mer.

## VI

Vous pensez avec quelle joie Marthe prit possession de son petit domaine ! Un vieux pêcheur, du nom d'Ambroise, l'habitait, en guise de jardinier, aidé de sa fille, une brune de 12 ans, au teint de cuivre, à l'œil d'ébène, belle et sauvage provençale, poussée comme une plante marine dans le libre élargissement des grèves.

– Allons-nous être heureux disait Marthe. Quel paradis is ! Que c'est beau ! Nous n'en sortirons plus ; nous mourrons ici, veux-tu ?

– Ne te lasserai-tu jamais de moi ? lui demandais-je.

Alors, debout derrière moi, elle me renversai l la tête et me parlait, sa bouche sur mes yeux :

– Me lasser de toi ? Ah ! tu sais bien que non Cet amour est désormais mon devoir, mon avenir, ma seule honnêteté.

– Tu ne regrettes rien ?

– Que regretterai-je ? mon mari ? Je ne l'ai jamais aimé. Ma vie ? elle était si gaie à Nyans !

Elle avait eu, néanmoins (pourquoi ne l'aurait-elle pas dit ?) un serrement de cœur, en quittant la maison de M. de Joncières. A midi, celui-ci, après avoir allumé un cigare, avait répondu à Marthe qui ne saisissait pas une explication qu'il lui donnait :

– Es-tu bête ! Tu ne comprendras donc jamais rien ?

C'était le dernier mot qu'elle avait entendu de lui. Il s'était rendu au bureau et Marthe chez Louise, qui, ne pouvant rien empêcher, lui fit une foule de remontrances et de recommandations, lui promit de lui écrire ce qui se passerait après son départ et voulut l'accompagner jusqu'aux dernières maisons de la ville. A une heure et demie, Marthe avait quitté Nyans.

– Tout cela me semble un rêve, disait-elle, Comme on oublie vite ce qui n'est pas votre amour ! Doit-on causer maintenant à Nyans ! Oh ! je la déteste, cette ville !...

– Ton mari, lui dis-je, aura probablement l'esprit de faire croire à un départ naturel ?

– Ce sera bien difficile. La coïncidence de ta fuite lui dessillera les yeux.

– S'il envoyait les gendarmes après toi ?

– Je les suivrais.

– Vraiment ?

– Oui ; mais je reviendrais. S'ils me reprenaient je m'échapperais encore. Peut-on me forcer à rester avec mon mari ? C'est toi, mon mari, et non pas lui.

– Vous êtes une grande enfant, Madame, lui disais-je en riant et en la faisant asseoir sur mes genoux.

– Oui, mais je vous aime bien ! répondait-elle en fermant les yeux avec des minauderies.

– Et moi aussi, Marthe, jet'aime bien. Jamais je n'ai senti pour une créature la tendresse et l'adoration que tu m'as mises au cœur. Laisse-moi m'agenouiller devant toi, devant ta bonté, devant la grandeur de ton âme. Personne, entends-tu ? personne ne t'arrachera de mes bras. Sois heureuse ; regarde l'avenir sans peur ; nous avons toute la vie pour nous aimer.

Et j'étais sincère, je vous le jure, en parlant ainsi.

Elle visita la villa de fond en comble. Dans le salon était un piano, où mes doigts inhabiles se hasardaient rarement, mais d'où elle tira des dégringolades de notes, des caprices d'harmonie, d'enivrantes valse que j'écoutais avec le plaisir d'un mauvais exécutant qui adore la musique. C'est peut-être bête, car, enfin, comme instrument, ce n'est pas grand chose, le piano ! Mais Marthe touchait ces petites plaques d'ivoire avec une si fringante légèreté !.. Pendant que ses doigts volaient éperdûment, elle renversait sa tête vers moi, debout derrière elle, ses lèvres sous les miennes, laissant mes mains entourer son corsage et parfois s'y glisser dedans. Il fallait voir l'ahurissement d'Ambroise, lorsqu'il nous surprenait dans ce tête-à-tête original !

– Fermez les yeux, papa Ambroise ! lui criais-je.

Et Marthe, un peu confuse, répétait en riant :

– Papa Ambroise, fermez les yeux.

Un drôle de bonhomme, cet Ambroise. Toujours ébahi, la bouche ouverte, la langue sur la lèvre inférieure, plus paresseux qu'un automate, mettant une heure pour arroser trois vases de fleurs ; un vrai provençal des bords de la mer, habitué à la mollesse des siestes sur le sable. Je lui dis que nous étions mariés ; sa fille le crut ; lui, soupçonnait quelque mystère ; mais sa discrétion l'empêcha toujours de nous épier.

Nous nous levions de bonne heure. Le matin, je lisais, pendant qu'elle brodait. L'après-midi j'écrivais et nous descendions au jardin. A quatre heures, nous gagnions la côte ; je démarrais la barque et nous voilà en mer. Des dentelles d'écume dessinaient le feston des rives, qui tantôt s'avançaient enjetées rocailleuses, tantôt s'arrondissaient en anses, au milieu desquelles dansaient les blanches aigrettes des vagues prisonnières. L'eau, tour à tour, était bleue, verte, argentée et dorée ; on eût dit un immense éventail à plumes de paon étalé et remuant sur la mer. Quand nous étions fatigués de voir passer d'heure en heure une voile au large, nous dînions sur un rocher. Ensuite, étendus sur le sable, écoutant le sifflement des pins courir en cercle derrière nous, nous regardions la nuit monter du bout de la mer. Marthe portait dans nos excursions un petit costume court, en toile écrue, garni de biais assortis, à pois bleus marins. Un petit fichu

également à pois bleus s'arrêtait sur la poitrine, fixé par un ruban en satin bleu. La jupe, entièrement plissée, finissait à la hauteur des chevilles.

Elle rêvait de s'ensevelir avec moi dans cet exil de bonheur. En dehors de moi et des choses que j'admirais, elle était d'une indifférence absolue. Son âme reflétait la mienne ; son amoureuse obéissance devinait tous mes désirs, et la peur de me perdre augmentait, chaque jour, son dévouement.

L'avenir me semblait donc aussi pur que les flots transparents couchés sous le ciel : je ne pouvais croire que j'eusse tant redouté cette vie commune, ce repos toujours égal des intimités quotidiennes.

Les distractions étrangères à mon amour étaient, il est vrai, peu nombreuses. Devant la grille de la villa, sur la route qui longeait la mer, une diligence passait deux fois par jour, le matin à dix heures, et le soir à cinq heures. Elle venait de la gare d'un village voisin, situé à six kilomètres de notre habitation, et desservait trois autres villages du littoral. Je prenais cette diligence, quand j'étais obligé d'aller à Nice. Je revenais le soir, bien entendu, et, chaque fois, je trouvais Marthe avec les yeux rouges.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu as pleuré ?

– Oui.

– Pourquoi pleures-tu ?

– Parce que je m'ennuie quand je suis seule.

Elle fuyait, en effet, la solitude. On eût dit qu'elle lui donnait des remords.

Deux jours après notre départ de Nyans, nous avons reçu une lettre de Louise. De retour chez lui, M. de Joncières, ne trouvant point sa femme, était allé la demander chez Louise, puis chez moi. A partir de ce moment, on n'avait plus vu M. de Joncières qu'à son bureau. Le reste du temps, il s'enfermait chez lui et répondait aux personnes qui lui parlaient de sa femme :

– Elle est chez une parente, elle reviendra bientôt.

Personne, du reste, n'ignorait notre fuite. Une nouvelle lettre de Louise nous apprit que M. de Joncières venait d'être nommé inspecteur de son administration dans le Calvados. Cette nouvelle acheva de nous tranquilliser. Notre vie se rasséréna et Marthe puisa dans la sécurité de sa faute un regain d'insouciance et d'expansion. Elle raffolait surtout de

Jeanne, la fille d'Ambroise. La sauvageonne se prêtait peu à peu à ses caresses et s'enhardissait maintenant jusqu'à lui raconter ses occupations et sa vie. Le père, dans sa langue pittoresque, encourageait la pauvre fille.

– Voyons, voyons ns !... qu'on doit savoir parler à ton âge, et répondre comme on vous interroge ; *dé padiou* !

Marthe riait ; le vieux bonhomme nous regardait toujours placide, toujours immobile et le même sourire niais sur les lèvres.

Sous les arbres du jardin, impénétrables au soleil, je fis suspendre un hamac, souple et long, qui rasait le sol. Marthe s'y étendait pendant que je lisais à côté d'elle. Les jambes pendantes, les bras renversés en arrière pour y appuyer sa tête, elle se berçait mollement, d'un élan faible et doux, en fermant les yeux sous l'oppression de l'air. Peu à peu, le hamac s'arrêtait ; sa robe, qui découvrait ses bottines, retombait chastement, et Marthe reprenait la paresseuse immobilité d'une sultane couchée sur un divan.

– Que je suis heureuse, murmurait-elle, les paupières closes et en souriant ; que c'est bon de vivre e ! quel rêve peut valoir cette réalité ! Tu es là : je te vois ; ton âme m'apparaît dans tes yeux. Rien n'existe que toi. Oh que je suis heureuse !

Je me sentais subjugué délicieusement par sa babillarde tendresse et sa grâce enjouée. Sa possession habituelle me donnait une paix émue, de tous les instants, intarissablement savourée. Je vivais dans sa chair, de son haleine et de son âme ; et, ma lèvre toujours moite de ses baisers, je gardais sur mon corps le parfum de son corps, ses frissons, ses tiédeurs, et, en quelque sorte, la complète pénétration de tout son être. Elle me parlait de son enfance, écoulée dans une petite ville du Dauphiné ; de son père, qu'elle n'avait pas connu, et de sa mère, morte depuis trois ans. Riche autrefois, ruinée de bonne heure, sa mère, à force de couper les ailes à l'imagination de sa fille et d'invoquer leur situation de fortune, avait décidé Marthe à épouser, à 19 ans, la nullité de seconde jeunesse qui s'appelait M. de Joncières. Renonçant aux bonheurs entrevus et à la recherche d'une union assortie à ses goûts, Marthe avait embourgeoisé sa vie dans la vie placide d'un employé de l'Etat. Après deux années de mariage, elle avait hérité d'une fortune considérable, laissée par une tante sans enfants. M. de Joncières, ne voulant rien devoir à sa femme ni profiter de cet héritage,

avait refusé de donner sa démission, en quoi il s'était montré délicat. Ses appointements, joints aux revenus de Marthe, lui avaient donc permis d'avoir un train de maison inaccoutumé chez les employés, la plupart peu favorisés de la fortune. C'était sur ma prière que Marthe me racontait tout cela ; mais elle aurait voulu n'en rien dire et limiter ses souvenirs au jour où elle m'avait connu.

– Pourquoi, me demandait-elle, L'ai-je rencontré si tard ? Quel bonheur d'être ta femme, si nous nous étions aimés plus tôt !

– Tu ne m'aurais pas trompé ?

– Oh non, va.

– Bien sûr ?

Elle haussait les épaules en riant.

– Eh bien, nous réparerons le temps perdu, hein ?

– Et si tu ne m'aimes plus, un jour.

– Tu sais bien que c'est impossible.

– Oui, mais quand je serai vieille ? Vous vous moquerez bien de moi, quand je serai vieille.

Elle devenait pensive. L'idée de la vieillesse, ce cauchemar des femmes, quoique éloignée, l'attristait. Tristesse passagère, d'ailleurs. Tout le long du jour, c'était un continuel éclat de joie. Tantôt on entendait son rire dans le jardin, derrière les rosiers, où courait le remuement de sa robe ; tantôt le piano sanglotait d'amour et Marthe, d'une voix fine et vibrante, chantait les romances de sa jeunesse. Quelquefois, au contraire, elle avait avec moi la conversation sérieuse d'une femme de quarante ans.

## VII

Rien n'avait, jusqu'ici, dérangé notre tête-à-tête, lorsqu'arriva chez nous un visiteur inattendu, un ancien camarade de collège, qui, je ne sais comment, avait déniché ma retraite et s'était précipité sur moi avec l'empressement qu'on met à revoir un homme resté bambin dans votre mémoire. Quel type, ce Lucien ! Figurez-vous un gommeux, dans toute

l'exagération d'une caricature ; au moral, nul, blagueur, poseur et paré de l'esprit des autres ; au physique, petite taille, visage quelconque, mièvre, insignifiant, couperosé, les traits toujours tendus dans un sourire idiot. Sa fatuité et son aplomb lui avaient valu du succès auprès des femmes accessibles aux séductions d'une redingote bien pincée et d'une canne portée entre le pouce et l'index.

Il venait de Nice et se rendait à Paris, où deux ou trois belles petites jouissaient de sa fortune. Il passait le jour à dormir, à jouer, et la nuit à souper avec des femmes luisantes de withe-rose, qui, pour deux louis, montrent leur dents, VOUS tutoyent et se déshabillent au dessert : existence stupide, s'il en fût, et que mènent à Paris des centaines de jeunes gens dont on aurait pu faire de bons employés dans une sous-préfecture.

Je présentai Marthe à Lucien.

– C'est ma femme, lui dis-je, je suis marié depuis peu.

Il s'inclina ; puis, se tournant vers moi :

– Mes compliments, dit-il, ça me réconcilie presque avec le mariage.

Et comme Marthe s'étonnait :

– Oui, Madame, je le déteste, le mariage. C'est une chose honteuse, outrecuidante et ridicule, qu'un homme ose dire à la première femme venue : « Nous allons vivre ensemble. Veuillez passer dans ma chambre à coucher. » D'abord, je n'y crois pas, au mariage, par une raison bien simple, c'est que je n'en ai jamais vu. Il n'existe pas, c'est un mythe. Il n'y a plus que les notaires de Carpentras ou de la Ferté-sous-Jouarre qui se marient. Aussi, il faudrait me voir rembarquer Pompon quand elle parle de se faire épouser ! Etonnante, cette Pompon ! D'un tenace ! mais d'un chic ! Oh ! ça, personne ne lui ôtera son chic. Ainsi, tenez, elle sait que je suis observateur, très observateur, et elle me disait l'autre jour : « Je parie que tu me gardes pour étudier l'amour sur le vif ». Hein ? ce n'est pas bête, ça !. Non, vrai, ce n'est pas bête.

Il était si drôle, avec sa bouche ouverte et l'arc de ses sourcils relevés, que Marthe éclata de rire. Lucien la regarda en riant, très étonné, comme si, ayant cru s'adresser à une femme sérieuse, il eut découvert une jeune fille.

Ce soir-là, Marthe nous laissa seuls.

– Ce n'est pas ta femme ? me dit Lucien lorsqu'elle fut sortie.

– Je te demande mille pardons !.

– Ah h ! elle est bien bonne, celle-là ! fit-il en riant, c'est tout simplement M<sup>me</sup> de Joncières.

– Qui t'a dit ?.

– J'arrive de Nyans, mon cher. Je ne t'y trouve pas. Je demande ton adresse ; et tout le monde de me dire à l'oreille : « Chut ! il est à sa campagne, avec M<sup>me</sup> de Joncières », que tu as enlevée, bandi is !... Ose nier !.

– Mais. je t'assure.

– L'aimes-tu sérieusement ?

– Oui.

– Et elle ?

– Elle aussi.

– Ça durera.?

– Toujours.

– Toute la vie ?

– Sans doute.

Il se leva, et, se mirant dans la glace, en hochant la tête, il s'écria :

– Mais c'est monstrueux, mon ami, ce que tu dis là ! Tu es à mettre en loterie, mon cher ! L'amour éternel !. Es-tu né en Suisse ? As-tu habité le Tyrol ? Viens-tu de lire Berquin ? Es-tu dans le notariat ? Fais-tu la cour à ta cousine ? As-tu aimé une femme qui s'appelle Adélaïde ? Non n ! Eh bien, alors ? – coup d'œil à la glace – Non, mais te vois-tu avec cet immortel crampon de femme à tes trouses ? Toi, un littérateur, toi un futur grand homme ! Il te faut des ailes, mon cher, de grandes ailes toutes ouvertes pour voler dans l'infini, et c'est un boulet, malheureux, que tu demandes ! Et quel boulet, un collage, , le bain ! l'enfer ! – nouveau coup-d'œil à la glace – Tiens ! veux-tu que je te dise ? Tu n'arriveras à rien, mon cher, à rien du tout, entends-tu ? avec une femme sur les bras ! Autant, alors, épouser une demoiselle qui sort de pension, bête comme son livre de messe, qui tapole du piano, qui dit : « Papa, maman » comme les poupées, qui a dansé en province avec des huissiers et des receveurs d'enregistrement et qui laissera tomber pour toi quinze mille livres de rentes de la doublure de

son corset, le soir de vos noces. Dis donc, pas de bêtises ! Je t'emmène à Paris.

Il se regarda une dernière fois dans la glace, passa la main dans ses cheveux et s'assit.

Je racontai cette conversation à Marthe. Elle en rit beaucoup, et lèvre contre lèvre, nous nous endormîmes en nous moquant de Lucien.

Ce faux boulevardier, malgré son bagou, était l'être le plus ennuyeux du monde. Je redoutais de le voir s'installer chez nous. Notre ancienne camaraderie m'obligea pourtant à l'y engager. Naturellement, il accepta, et le voilà chez moi pour quinze jours. Que faire ? Il avait de la voix ; nous l'utilisâmes : Marthe l'accompagnait au piano ; il nous chanta tout ce qu'il savait, depuis les airs d'opérettes à la mode, jusqu'à « tant pis pour elle ».

Le jour, nous nous promenions en barque et, parfois, nous ne revenions que le soir. Lucien nous racontait des histoires parisiennes qui n'étaient pas toutes drôles. Il finissait ordinairement par ces mots :

– Est-ce assez réussi, hein ?

Quelques jours avant de nous quitter, subitement, sans raison, il devint triste. Cela m'intrigua.

La veille de son départ, les ayant laissés seuls au jardin et m'étant promené dans une allée, je me trouvais derrière eux, n'apercevant que leur tête et entendant très bien leurs paroles.

– Mais c'est une déclaration que vous me faites-Là, Monsieur Lucien, disait Marthe.

– Eh bien, oui, Madame, c'est une déclaration ; Je vous aime.

– Aubout de quinze jours !... Cela vous a pris tout d'un coup, vous aussi ?

– Oui, Madame. Comment cela s'est fait ? Je n'en sais rien. C'est la vérité : voilà tout ce que je puis dire.

Et, d'une voix qu'il tâcha de rendre émue, il répéta :

– C'est la vérité.

– Comment pouvez-vous dire ces choses-là sérieusement ? répondit-elle. Riez donc un peu, voyons : c'est si drôle !

– Madame !

Marthe éclata de rire.

– Vous vous moquez de moi, Madame ! fit Lucien, dramatisant de plus en plus sa voix.

– Moi ? dit-elle, en changeant de ton.

Et, se levant, elle ajouta :

– Monsieur Lucien, pour qui me prenez-vous ?

– Ne me demandez pas de raisonner, Madame, j’ai perdu la tête ; mais je suis sincère. Je n’ai jamais menti.

– Ah bien, non ! dit Marthe. J’aime mieux rire. Vous seriez odieux, si vous n’étiez risible. Réfléchissez donc un peu : un ami vous reçoit à bras ouverts. Quinze jours après, vous voulez lui voler sa femme ! Passe encore si je n’étais que sa maîtresse.

Lucien ne put retenir un sourire. Marthe l’épiait.

– Je vois, dit-elle, que vous savez tout. Ainsi, vous vous figurez que parce que je suis sa maîtresse je puis être au premier venu ! Une femme qui tombe n’est plus pour vous qu’une monnaie courante, qui peut passer dans la poche du voisin ? Du moment qu’elle est à quelqu’un, n’est-ce pas ? pourquoi pas à tout le monde ? Qui a un amant en a dix. Qu’est-ce, d’ailleurs, qu’une maîtresse ? une créature qui vend son honneur pour du plaisir, c’est clair. Le devoir dans l’amour, l’affection, le dévouement sérieux. ça n’existe pas, c’est notaire, Adélaïde, Tyrol. Eh bien, franchement, mon ami, vous n’êtes pas fort. Après ça, en étudiant l’amour chez Pompon, ce n’est pas étonnant que vous soyez aussi bête que tout le monde.

J’aurais-donné quelque chose pour voir la tête de Lucien ; mais le feuillage m’en empêcha.

– Allons, ajouta Marthe, en le quittant avec une révérence, ne prenez donc pas cet air désolé. soyez tranquille ; je ne dirai rien. mais que la leçon vous serve.

Je gagnai en toute hâte un sentier détourné et je les rejoignis sans éveiller leurs soupçons. J’eus par exemple, quelque peine à dissimuler ma colère ; mais, ne voulant pas m’emporter devant Marthe, j’attendis le moment d’être seul avec Lucien, ce qui ne me fut possible que le soir. Son départ étant fixé pour le lendemain, Marthe, avant de s’aller coucher, lui souhaita bon voyage et lui tendit sa main, qu’il serra sans émotion apparente.

Une fois seuls, il se leva.

– Bouche-toi les oreilles, s'écria-t-il, je vais le dire une énormité.

Et, sans me donner le temps de répondre, il ajouta :

– Tu me croiras, si tu veux : j'ai fait une déclaration d'amour à M<sup>me</sup> de Joncières. Parole d'honneur ! une vraie déclaration on !... Quel monstre je suis, hein ?... Eh bien, non ! c'était dans ton intérêt. Histoire de piquer sa curiosité, d'éveiller sa coquetterie. une simple épreuve. le tentateur, quoi ! Tu sais, moi, je ne crois pas aux madresses ; mais, cristi ! en voilà une qui m'a remballé !... oh ! mais carrément. Je n'aurais pas marché sur r tes plates-bandes sans te prévenir, bien entendu. Je te félicite ! Une vraie femme, celle-la ! Et de l'esprit !. à en revendre sur les boulevards. – Tu ne m'en veux pas, hein ?

Lucien voulut-il prévenir la confidence que Marthe pouvait me faire ? Je ne sais. Quoique cette explication atténuaît mes reproches, je lui en adressai cependant de très aigres, et, après une conversation assez sèche, nous nous séparâmes. Il partit le lendemain, de bonne heure. Marthe et moi, nous restâmes persuadés qu'il m'avait menti.

## VIII

L'hiver vint, l'hiver charmant et tiède des bords de la Méditerranée. Point de neige, point de frimas : parfois, à l'horizon, un roulis plus épais de nuées en voyage, un peu de pluie le soir, et du brouillard froid le matin. Généralement les journées sont belles. Ivres d'air, ainsi qu'au printemps, les goëlands et les colombes s'envolent dans l'azur sonore, comme balancés sur la cime aérienne de quelque large vague invisible. Dans les arbres, mêmes gaietés, mêmes cris d'oiseau. C'est l'automne, indéfiniment prolongé.

Malgré moi, cependant, je me sentais envahi d'une inquiétante mélancolie ; ma pensée, tourmentée sans cesse, languissait, et, pour la première fois depuis que je vivais avec Marthe, la solitude de notre vie me pesa. J'étais soûl, d'ailleurs, de voluptés. L'habitude ôtant toute joie à ma

possession, je voyais lentement s'évanouir ce qui disparaît de l'amour et ce qui ne revient plus : le désir, les surprises, les ravissements qu'offre une maîtresse récente. Ma passion se tranquillisait terriblement ; je songeais à l'avenir, ce grand désert d'oubli peuplé de rêves morts, et je faisais des projets où il n'était pas question de Marthe ; il me semblait que mon cœur lassé avait besoin de repos, tel qu'un voyageur fatigué sur les bords de la route. Mais, pourquoi dans ce moment-là plutôt que dans un autre ; aujourd'hui, et non pas demain ? Quel bonheur plus désirable pouvais-je convoiter que de m'endormir, le soir, avec les lèvres d'une femme aimée sur les yeux ? D'où venait cette intérieure défaillance, cette subite satiété, qui me donnait parfois l'envie d'être seul, de disparaître, d'échapper aux matérialités de la vie, trop lourdes pour mes ailes avides d'infini, comme disait Lucien. Pour me guérir, j'embrassais Marthe et je me disais : « Cela passera. »

Cela ne passa pas. Et j'avais beau m'analyser, m'interroger, je ne découvrais pas la cause de ce changement, que j'étais seul à subir. L'amour de Marthe, en effet, semblait s'augmenter. C'était une perpétuelle adoration, des caresses débordantes, une telle obsession de tendresse et de chatteries, que je finis par en éprouver d'abord de la gêne, puis de la lassitude.

Je variaï comme je pus, pendant l'hiver, la monotonie de notre existence ; mais Marthe paralysait ma bonne volonté. Si je parlais de nous en aller ; si je proposais un voyage à Monaco, elle s'y opposait :

– Ne sommes-nous pas bien, ici ? A quoi bon sortir ? Avons-nous besoin de nous distraire ?

Un jour, je hasardai l'idée de vivre à Nice, comme nous l'avions projeté.

– Nous mêler au monde ! s'écria-t-elle ; y songes-tu ?

Si j'y songeais ! Je mourais d'envie de quitter notre villa. La vue incessante des mêmes objets m'était insupportable. Je haïssais le bleuissement de cette mer, toujours calme, toujours sans voile, qui montrait, près des bords, sous l'éternelle transparence de l'eau, l'éternelle propreté des cailloux gris. Je n'osais contrarier Marthe ; mais plus elle s'entêtait à chérir notre solitude, plus ma révolte grandissait. D'ailleurs, ce n'était pas une maîtresse que j'avais, c'était une esclave, servilement adomestiquée, tremblante au moindre mot, et qui garde, même dans la couche de son

maître, la craintive obéissance d'un chien qu'on va battre. Cette abdication volontaire me froissait ; j'accusais Marthe, intérieurement, d'avoir laissé refroidir mon amour. Que n'avait-elle plus de caractère ! Que ne m'imposait-elle la tyrannie de sa beauté ! Que ne m'enchainait-elle, enfin, comme tant d'hommes qui craignent sans cesse de perdre leur maîtresse ! Bref, je lui trouvais tous les torts qui pouvaient justifier les miens.

– Qu'as-tu, me demanda-t-elle un jour. Tu as l'air préoccupé depuis quelque temps ?

– Je songe, ma chère, qu'il faut quitter notre villa. Mon avenir me réclame à Paris. au moins pour quelques mois. Nous retournerons après, si tu veux.

Après huit jours d'atermoiements et d'indécisions, ce projet fut adopté.

– Ne pleure pas, Jeanne, disait-elle en par-tant à la fille d'Ambroise ; nous reviendrons dans quelques mois. Est-ce que je pourrais vivre, moi, dans leur affreux Paris ? Il me faut la mer pour être heureuse, les rochers, les algues, le bateau qui sent le goudron. Sois tranquille, va, tu ne nous attendras pas longtemps.

Jeanne pleurait : elle était si bien avec Madame ! Madame était si bonne pour elle.

– Mais puisqu'ils reviendront répliquait Ambroise, en ouvrant les yeux démesurément et en avalant sa salive dans un accès d'émotion. Faut pas pleurer, santo Mèro !

Deux jours après, nous étions à Paris.

## IX

Ceux qui ont habité Paris ne peuvent plus vivre autre part. L'existence inerte de la province est pour eux une attente et un exil, auxquels ils se résignent sans se guérir de la nostalgie de la capitale. Ah ! c'est qu'il attire comme un gouffre, ce formidable et irrésistible Paris. Là, bouillonnent et fermentent toutes les convoitises, toutes les passions, toutes les turpitudes. La corruption y flotte, pour ainsi dire, dans l'air ; s'y dégage du luxe des

toilettes, du regard des femmes, de l'étincelle des becs de gaz. L'amour y est à l'aise ; les préjugés s'y effacent. On n'a pas le temps des résistances et des pudeurs : la vie s'enfuit avec la rapidité des équipages qui vont au bois, avec l'indifférence des foules pressées sur les trottoirs. On va ; on est emporté ; le temps vous talonne ; et, lorsqu'on se recueille dans le silence de sa chambre, si l'on peut trouver le silence à Paris, on est épouvanté du train dont on marche ; le cœur vidé d'illusions, rongé d'oubli, refuse d'aller plus loin. On s'arrête ; mais bientôt le vertige, la fièvre, le mouvement vous reprennent, et l'on recommence à rouler sa vie, ce rocher de Sisyphe, cédant à ce besoin de locomotion enragée et de jouissance à outrance qui est la maladie de notre époque, la grande névrose du siècle.

Nous louâmes un appartement, rue Richelieu, au coin de la place du Théâtre Français.

– Ici, me disais-je, je ne vivrai plus seul avec mes pensées. En jetant aux dissipations parisiennes le plus que je pourrais de mon être, je sentirai mieux le besoin de revenir à Marthe et de l'aimer comme elle en est digne.

Que je me trompais ! D'abord, mes travaux ne me permirent pas de gaspiller mon temps ; ensuite, je n'ai jamais eu de goût pour les plaisirs désœuvrés où les naïfs du grand monde engloutissent leur argent. Au bout de quelques mois, ma vie fut donc à peu près la même qu'à la Villa. Notre tête-à-tête devint même plus étroit, car Marthe haïssait Paris, dont le bruit ôtait à son amour le recueillement auquel elle était accoutumée. Rien ne l'intéressait, ni les monuments ni les promenades ni les théâtres, qu'elle comparait à des panoramas de gilets en cœur et d'éventails à mécanique.

– Ce n'est que cela Paris, disait-elle. Eh bien il ne me plaît pas du tout, tu sais ? J'ai peur de te perdre depuis que j'y suis. Tu étais bien mieux à moi, dans notre campagne, au bord de la mer.

Elle aurait, du moins, voulu vivre sous les arbres d'une de ces coquettes maisons de Passy ou d'Auteuil, qu'envient les parisiens, échappés le dimanche au vacarme de la capitale, et où Paul Ferrier compose ses spirituelles comédies. Notre promenade favorite était Villeneuve l'Etang. Nous revenions par Ville-d'Avray ; elle, heureuse, trempée d'humidité, le nez à l'air, humant l'odeur des sèves avec ses petites narines roses ; moi, pensif et dissimulant sous un sentimentalisme d'emprunt le vide que j'avais

au cœur. Car, en définitive, j'étais marié ; notre amour avait la monotonie acceptée et prévue du terre à terre conjugal. Oui, il fallait en prendre mon parti : j'étais un bourgeois ; mon poème finissait en prose banale ; le carquois de l'amour se changeait en pot au feu ; il ne me manquait plus que d'avoir des chaussons de lisière et de poser, l'hiver, mes pieds sur les chenets, à côté de ma femme. Je ne pouvais admettre cet avortement d'une passion que j'avais crue éternelle et capable, comme l'aigle, de planer sans fatigue dans d'inaccessibles hauteurs. Je comprends qu'on finisse par moins aimer sa maîtresse ; mais, si vite ! mais quand on s'était promis tant d'amour !

Loin de deviner mes réflexions, Marthe prenait des habitudes de plus en plus matrimoniales. Le dimanche, elle allait à la messe, récitait, le sôir avant de se coucher, une prière qu'elle disait, affirmait-elle, depuis quinze ans. Les jours de fête, lorsque nous passions devant une église, il fallait descendre de voiture, entrer avec elle et attendre qu'elle eût fini de prier. Enfin, son amour était une chose si sainte, qu'elle en prenait Dieu à témoin et désirait la maternité pour sanctifier notre union.

– Si nous avions un bébé ! murmurait-elle. Et son regard s'illuminait aux espérances et aux joies entrevues.

Elle admirait, au bois de Boulogne, les bambins tapageurs, habillés de blanc ; leur souriait, écoutait leur babillage, et, suspendue à mon bras, recommençait son rêve : nous le mènerions au jardin d'acclimatation ; il porterait de petites robes brodées ; on le mettrait sur le dos des éléphants. Quels cris de joie ! Comme il serait beau ! Que de caresses sur ses fins cheveux d'or, débouclés sur ses épaules ! Dieu ne nous donnerait donc jamais ce bonheur ?

Et les mois s'écoulaient, et l'ennui me gagnait.

J'étais honteux, parfois, d'en être arrivé là. Je réagissais, je me raisonnais : « Le moment où l'on pense aimer le moins, me disais-je, est celui où l'on aime le plus. L'habitude cache la solidité de ces sortes de liens. Sachons donc être un homme et aimer la plus enviable et la plus honnête des maîtresses ». Mais c'était plus fort que moi, l'indifférence m'envahissait, telle qu'un sommeil fatal auquel on cède par paresse autant que par fatigue.

## X

Jusqu'ici, nous avons observé, dans notre union d'amant, les pudeurs d'intimité, à tort ou à raison, inhérentes au mariage. Marthe m'aimait avec son cœur plutôt qu'avec ses sens. Elle gardait, dans l'excès même des voluptés, je ne sais quelle retenue et quelle honte naïve de femme honnête.

Elle me disait :

– Je suis heureuse d'être aimée ainsi ; c'est comme si nous étions mariés.

Je ne lui lisais que des livres chastes. Elle n'aurait, certes, pas lu des ouvrages licencieux, et j'eusse été, moi-même, très contrarié qu'elle les eût ouverts. Elle me plaisait, au fond, telle qu'elle était : novice, point trop passionnée, ne cherchant le plaisir qu'après l'amour, épouse avant tout.

Mais, à la fin, je me dis que j'étais un maladroit. J'avais voulu, comme elle, faire un devoir de mon amour, et il se mourait maintenant, cet amour prud'hommeque ; il s'étouffait, tel qu'une fleur sans air et sans soleil dans une serre chaude. Il fallait, pour le rajeunir et le vivifier, des excitations inattendues, un piment nouveau, plus de licence, plus de sensuelle fantaisie. Je me pris donc à aimer Marthe impurement ; et sa chair ainsi possédée me donna le premier frisson d'une fièvre qui ne devait plus me quitter. D'abord, mes caprices l'étonnèrent ; mais peu à peu, et sans trop de résistance, elle eut tous les consentements que j'exigeai. Sa possession me parut neuve ; une pointe de libertinage compléta ce qu'il lui manquait, tint mes désirs en éveil et il me sembla que Marthe devenait plus véritablement femme, à mesure qu'elle dépouillait la réserve de son sexe.

Le soir, je contemplais son cher corps, beau comme une vierge sortie du ciseau de Canova. Ses cheveux dénoués couvraient le haut de ses épaules, ruissellement d'encre noire sur le marbre d'une statue. Une moiteur embaumée humectait le neigeux blondoiment de sa gorge, comme si c'eût été le printemps de son corps, courait autour de ses seins en tiédeur d'automne, et se fondait le long des hanches, sous la chair brunie des reins, plus brûlante qu'un été. Des pieds à la tête, c'était ainsi une inégale

température, où se mêlaient la marmoréenne froideur des genoux, la souplesse glacée des bras, la chaleur des lèvres, le fraîcheissement des coudes, les mignonneries gelées de l'oreille ; et le désir de sa personne m'entraînait dans l'âme avec l'arôme de sa sueur parfumée, grisante et pareille à l'évaporation même de sa beauté.

Le résultat fut facile à prévoir. J'éprouvai un regain d'amour et un nouveau besoin d'intimité. Je ne quittai plus Marthe. Nos bavarderies ne finissaient plus. Je lui racontais les scandales du jour, les caquets d'alcôve, les mots des auteurs à la mode, les blagues boulevardières, 'les parisianismes quotidiens, qui se traînent depuis la Madeleine, jusqu'au café Américain. Quand les nouvelles manquaient, je lui lisais les Contes de Boccace qui l'intéressaient beaucoup. Elle prit, enfin, l'habitude du théâtre, où je lamenai régulièrement. Un soir, en sortant de l'Opéra, où nous avons entendu Aïda et, dans le rôle de Rhadamès, Sellier, cet excellent garçon et cet admirable chanteur, nous soupâmes au café Anglais en cabinet particulier. Au dessert, je la possédai, et, le lendemain, elle me dit que jamais elle n'avait été si heureuse.

Sa gaîté habituelle se répandit en démonstrations plus bruyantes. Elle sortit plus souvent, éparpilla sa vie, s'abandonna aux entraînements de la capitale.

– Décidément, dit-elle un jour, j'aime Paris !

Elle devint coquette avec moi, inventa tout ce qui pouvait relever sa beauté et ne se couchait jamais sans une minutieuse toilette. Elle se glissait ensuite dans mes bras, la chair odorante, prête pour l'amour ; et sa peau, fraîche d'humidité séchée, glissait sous mes mains comme du velours souple.

– C'est toi qui m'as faite femme, me disait-elle. Je n'aimais personne ; tu m'as donné un cœur ; j'étais statue, tu m'as animée. Je n'existe que depuis que je suis à toi.

Nous nous renfermions, parfois, plusieurs jours de suite dans notre chambre. Puis, sans transition nous allions à Villeneuve l'Etang, et nous étions transportés brusquement de notre boudoir capitonné au milieu des champs herbageux, d'où les bêtes à bon Dieu dégrafent leur corset rose en s'envolant.

Il y a, dans le bois de Villeneuve, non loin de l'ancien château Impérial, un large ruisseau, lent et gras, qui coule tantôt dans les prairies, avec le miroitement vert des bords, tantôt sous les arbres, qui criblent l'eau du tremblement de leurs cimes. Ce ruisseau nous rappelait l'étang de Nyans, où Marthe m'avait parlé pour la première fois, où nous avions partagé l'ineffaçable douceur de la première rencontre ; et, tandis que nos âmes cherchaient dans le passé les joies disparues, Marthe, alanguie de souvenirs, silencieusement étreignait ma main. Elle était assise à côté de moi ; sa robe moulait l'élancement de sa taille, les contours de son corps ; ses bottines se tenaient droites, la pointe en l'air ; et son mollet blanc et fin, rayé de brins d'herbe, se voyait en entier sous son jupon brodé.

Je lui disais :

– Si ton mari se promenait par ici ?

– Je n'ai pas peur ! répondait-elle.

– Que ferais-tu ?

– Je resterais sous ton bras.

Parfois, nous ne disions rien, et, couchés sur le dos dans le gazon, nous regardions le ciel fixement. Nos rêveries fatiguées devenaient muettes, raffinées, insaisissables, et finissaient par nous échapper, comme vaporisées, à force de monter si haut.

– Vois-tu le ciel ? lui disais-je, c'est la mer renversée. Là-bas, ce petit nuage triangulaire, c'est une voile qui passe. Voici, tout autour, les rocs, les archipels et les promontoires de nuages. C'est absolument ce que nous verrions, si nous regardions la mer du haut de l'azur.

J'aimais ces promenades. Je cherchais le mouvement. Je détestais à présent rester chez moi ; et, plutôt que de tenir compagnie à ma maîtresse je préférais quelquefois sortir seul. Marthe demeurait alors au salon, en robe de chambre bleue pâle, étendue sur un divan rouge, enfoncée dans le mollissement des ressorts. Un grand chien levrier, nommé Stop, accroupi devant elle, le museau immobile, la regardait. A un signe, Stop sautait sur le divan, se blottissait sous ses robes et Marthe allongeait les pieds sur son dos.

Dès que je rentrais :

– Allons, Stop, le bonjour à votre maître  
Et le chien bondissait vers moi.

Cependant, un secret malaise, quelque chose d'irréparable me poursuivait, m'inquiétait et jusque dans les bras de ma maîtresse me gâtait mon bonheur. Plus d'idéal pour élargir ma pensée ; l'amour n'éveillait plus en moi qu'une soif de charnelles assouissances ; je ne désirais de la femme que sa forme plastique. Enfin, je ne parvenais plus, malgré mes efforts, à ressaisir les premières émotions qui, au début, avait ennobli ma tendresse. La nature même et l'art m'échappaient ; je ne les comprenais plus ! Dès que je quittais Marthe, j'étais pris d'une épuisante somnolence qui ne me laissait que la brutale sensation de respirer et de vivre sans pouvoir m'occuper à rien. Si j'avais interrogé Marthe, peut-être m'eût-elle donné, sur l'état de son cœur, une explication qui eût arrêté mon découragement ; mais il me répugnait de discuter ces choses-là.

A vrai dire, il y avait des jours où elle ne me déplaisait point telle qu'elle était : insouciant, oublieuse, interminable à sa toilette et chantant du matin au soir.

– Que c'est beau, la musique ! disait-elle, la tête renversée sur ma poitrine, les deux bras autour de mon cou. Voulez-vous m'embrasser, vilain polisson ?

## XI

Je ne m'arrêtai pas, évidemment, aux premières libertés que j'avais prises ; j'initiai Marthe à un libertinage plus dépravé. Ce second pas, je l'accomplis malgré moi, fatalement, non point sans une certaine appréhension, mais entraîné par l'inexorable logique qui ne permet pas aux passions de s'arrêter. Marthe, m'adorait. Que pouvais-je craindre ?

Elle accepta ce second rôle sans répugnance, tel qu'une chose simple et prévue. Ces révélations nouvelles allumèrent même dans son sein une fièvre inapaisée, qui me mit au cœur un retour d'affection factice. Mais bientôt, comme je l'avais pressenti, mes lassitudes et mes indifférences revinrent,

plus fréquentes cette fois et plus écœurées. Un impérieux besoin de liberté me donnait l'envie de m'en aller, de retrouver loin d'elle les mélancolies perdues, les enthousiasmes et la virginité de ma jeunesse. L'amour n'épurant pas nos dépravations, il était naturel que la satiété les tarît.

– Est-ce que Paris t'amuse beaucoup ? lui demandai-je un soir.

– Beaucoup, est peut-être trop dire, répondit-elle, mais je ne m'y déplais pas..

– Ne veux-tu plus retourner au bord de la mer ?

Elle sourit :

– Nous nous y ennuerions, maintenant.

– Et Jeanne qui nous attend !

– Dieu u ! c'est vrai, cette pauvre Jeanne ! Serait-elle dépaysée, ici ! Il lui faudrait joliment du temps pour se former. Allons où tu voudras, concluait-elle. Je suis heureuse partout où tu es.

Elle devint lascive, fantasque, provocante. Son regard prit je ne sais quelle mollesse inaccoutumée, sa prunelle une dilatation plus hardie, et toute sa personne une allure de hautaine indépendance, une gaminerie effrontée de femme entretenue, dont je raffolais dans les commencements. Elle s'appuyait surtout au fond de la calèche d'une façon dédaigneuse, qui lui allait à ravir. Enfin, selon son expression, elle se formait.

Sa plus grande jouissance était de dîner avec moi en cabinet particulier au milieu du va et vient des restaurants à la mode. Elle examinait curieusement les femmes maquillées, au parfum criard, qui laissaient traîner leur robe en traversant les couloirs ; la mine diplomatique des garçons, habitués à toiser le vice ; les divans, les glaces, les illuminations des boulevards, qui embrasaient les arbres. Avec quelle ivresse elle se donnait, là, sous les becs de gaz flambant dans leur globe lunaire, devant le miroir qui nous renvoyait notre image ! Elle serrait ses lèvres aux miennes, et, le regard perdu vers la fenêtre, elle écoutait le roulement des voitures, qui berçait ses râles d'amour.

Cette vie dura longtemps. Je ne puis vous dire exactement ce que je pensais à cette époque. Comment préciser une situation si complexe, si troublée de contradictions intérieures ? D'ailleurs, je ne voulais pas

réfléchir : je me laissais entraîner sans rien prévoir. Ce que je savais très bien, cependant, c'est que je me rassasierais de plaisirs comme je m'étais rassasié d'attachement, et que l'ennui, ce hideux fantôme, frapperait bientôt à ma porte. Avoir cette certitude n'était-ce pas déjà la subir ?

– M'aimes-tu toujours ? lui dis-je un soir, en me couchant.

Elle noua ses deux bras autour de mon cou :

– Tu le demandes ?

– , – Ton amour est-il toujours le même ?

Elle me regarda, ne comprenant pas :

– Pourquoi serait-il changé ?

– Comment m'aimes-tu ?

– Comme je t'ai toujours aimé.

– Tu ne regrettes rien ?

– Non, rien.

Je n'eus pas le courage de continuer mes questions.

A force d'enfermer en moi mes pensées, je devins amer, désœuvré, mélancolique. Toutes mes occupations consistaient à admirer ma maîtresse tressant ses cheveux devant la glace, à me promener au bois, à lui choisir ses toilettes, à organiser des parties de promenade. Mon activité s'était fondue au souffle de sa bouche, au contact de sa peau. Ses jupes, ses baisers, ses hanches, son corps, enfin, avaient paralysé mon énergie d'homme dans l'énervement d'une débauche sans trêve, qui engourdissait mon intelligence et mes membres. Et toujours revenaient les bonheurs évanouis que le temps et la distance poétisaient. Je revoyais la petite ville de Nyans, où j'avais connu Marthe ; les bords de l'étang, où je la rencontrai ; son salon, notre départ, le poste caché sous les arbres, où je l'avais attendue. Paris m'inspirait l'amour des routes poudreuses, bordées de tas de pierre ; m'idéalisait les champs brûlés de la Provence, les herbes mortes, l'aridité des plaines, l'étouffement. des chaleurs d'août, avec les vibrations grinçantes des cigales sur les oliviers. Et j'étais comme la sœur Anne du conte de Barbe-bleue, je désespérais et j'attendais. Quoi ? Je n'en savais rien. Un événement, une distraction, un changement quelconque.

Mes vœux furent exaucés. Un jour, la porte du salon s'ouvre, et nous voyons entrer. Devinez qui ? Lucien, mon camarade de collège.

– Enfin je vous déniche ! dit-il, en saluant Marthe et en me tendant la main ; ce n'est pas malheureux. On m'a dit que tu étais à Paris, mon cher. Pourquoi ne m'as-tu pas averti ?

– J'ignorais ton adresse, lui dis-je, déconcerté de son aplomb.

– Mon adresse ! repliqua-t-il, mais tout le monde la connaît, mon adresse. Il y a au Derby, où j'ai déjeuné l'autre jour avec Alfred, peut-être trente personnes qui la savent, mon adresse e !

Il m'offrit de sortir. Je refusai, prétextant des occupations.

– Devez-vous avoir du succès, à Paris ! lui dit Marthe ironiquement.

– Oh fit-il, avec un geste d'exagération voulue, très lancé en ce moment-ci ci ! Inouï, ce que je perds d'argent.

– Que de victimes vous devez faire dans le monde des élégantes ! reprit Marthe sur le même ton.

– Innombrables es !.. repliqua Lucien sans se déconcerter. Une vraie concurrence à Don Juan. Encore un que je n'aime pas, ce Don Juan ! L'a-t-on assez poétisé, l'animal al ! Tout ça parce qu'il a soupé avec le commandeur. La belle affaire, s'il y avait du moët ! Moi, pour du moët, je vendrais mon âme. Quand je songe que ce bellâtre cherchait, dit-on, la vertu, cet introuvable diamant. Quelle pose ! Est-ce vieux, usé, ratatiné, antédiluvien ? Ah ! nous avons changé tout ça, nous ! Ce qu'il nous faut, c'est la danse sans jupon en plein boulevard ! Plus de syndicat en morale ! L'amour libre ! Suppression du mariage, .. Un pied de nez à Dieu, et s'il regimbe, nous faisons sauter ce globe et lui avec.

Il se dandina un moment sur ses jambes, cherchant une approbation. Marthe avait cessé de rire et le considérait avec étonnement.

Il revint quelques jours après. Je lui fis le même accueil, froid et poli. Jugeant, après une troisième visite, que je ne voulais pas continuer nos relations sur le pied d'autrefois, il s'en alla, visiblement froissé, et ne reparut plus. Je le rencontrai souvent sur le trottoir des Italiens. Il me saluait du bout de sa canne ; nous échangeions parfois quelques banalités et nous nous séparions. Je le regardais de loin, marcher à petits pas, la canne en

avant, entre deux doigts, avec son éternel sourire bête, s'observant, se mettant sous le bras des gens, singeant l'homme du monde.

Qui pouvait aimer un pareil fantoche ? Personne. Ce ne fut donc point par jalousie que je l'écartai ; mais je ne voulus pas m'exposer une seconde fois avoir sa camaraderie dégénérer en insolence.

– Il n'est pas dangereux, disait Marthe, il est trop insignifiant.

Un jour, elle le rencontra face à face. Il la laissa passer sans la saluer :

– Il a eu l'air, dit-elle, de ne pas me reconnaître. Je voudrais bien savoir ce que je lui ai fait, par exemple.

## XII

Un soir du mois de septembre, la raison emportée dans un ouragan de passion, Marthe venait de s'endormir. Il était 7 heures. Je posai la lampe sur la cheminée et fis quelques pas dans la chambre. M'étant aperçu dans la glace, mon visage m'apparut si blême, si hâve, si honteusement dévasté, que je ne me reconnus pas. Je m'approchai du lit et je regardai Marthe dormir.

Un de ses bras s'allongeait contre son corps ; l'autre, replié sous son cou, supportait sa tête, enfouie dans une chevelure opulemment étalée. La nudité de son corps sans voile s'étendait impudiquement sur la blancheur des draps, qui cachaient un de ses pieds jusqu'à la cheville ; l'autre jambe pendait hors du lit. Ses deux seins se gonflaient, n'ayant pu s'apaiser même en dormant ! Quelle candeur, cependant, sur ce beau visage ! Quel séraphique sommeil semblait avoir clos ces paupières, dont les longs cils brodaient d'ombre le bord inférieur des yeux ! Autrefois, la vue de ma maîtresse endormie m'inspirait d'attendrissantes méditations. Maintenant, j'étais plus froil auprès d'elle qu'un libertin chez une courtisane. Aussi, ne restai-je pas longtemps devant le lit. Je quittai la lampe ; j'allumai un cigare ; j'ouvris ma fenêtre, et, pour me distraire, je m'accoudai au balcon.

Une nuit d'effluves chaudes baignait Paris, dont les toits se détachaient en noir sur la claire azurescence du ciel. La fumée de mon cigare montait en

s'allongeant dans l'air calme. Que j'étais bien, à cette, fenêtre, devant l'espace béant qui s'ouvrait au vol de mon âme, enfin dérobée aux fadeurs de cette chambre où ma maîtresse dormait. Et quel grandiose spectacle ce fourmillement parisien, plus mobile que le bariolage d'un immense kaléidoscope ! Intéressé comme devant un tableau déroulé sous un doigt magique je suivais, j'étudiais les mille détails de cette splendide scène.

Sur la place du Théâtre Français, pendant que les fiacres, les équipages, les omnibus partant de la station, croisaient sans jamais se heurter leur continuelle rencontre, l'immobile éblouissement des boules Jablochhoff éclairait les fontaines jaillissantes et, dans les bassins, faisaient danser leurs ronds multipliés. L'avenue de l'Opéra, cachée à droite, fondait sa réverbération adoucie dans cet océan de bruits et de clartés. Vis-à-vis les cafés de la rue St-Honoré, salles ouvertes, vitrines étincelantes, allumaient une raie de feu jusqu'à la rue de Rohan. Sous les arcades du théâtre, la foule emprisonnée dans les barrières, attendait l'ouverture des bureaux ; tout autour, se démenaient trois hommes en casquette, l'air affairé, offrant un grand papier et tous ensemble criant : « *L'Aventurière*, le *Caprice*, le programme exact dix centimes. » Un sergent de ville devant chaque bureau contenait la foule.

Avez-vous remarqué combien, sous l'oppression d'un sentiment demesuré de tristesse ou de joie, on devient impressionnable, puéril ; avec quelle méticuleuse application on s'intéresse aux choses ordinairement inobservées ? Ce panorama mouvementé, ce Paris miniature, cette variété de décors changeant à chaque minute, finirent par me jeter dans une de ces contemplations où l'esprit fatigué s'endort dans le bercement successif des mêmes visions.

Tout cela, d'ailleurs, était bien plus digne d'être admiré que les deux seins de ma maîtresse, éternel ennui de la même chair. Aussi, comme je le savourai longuement, ce court instant de solitude ! Comme j'étais heureux, rêveur de mer devant la houle humaine, d'examiner ce Paris grouillant et affolé, cet hideux et magnifique Paris, qui m'avait pris mon amour et l'avait emporté dans le tourbillon de ses oublis et de ses foules. Des gens traversaient la place en courant, esquivaient les voitures et reprenaient leur

course affairée ; et les fouets de claquer, elles chevaux de hennir, pendant que les cochers, les guides raides, filaient sous le maigre feuillage des arbres. De tous les côtés, sur les façades des maisons que la lumière poudrait d'exquise pâleur, les raies noires des balcons se détachaient, et des fleuves de passants s'écoulaient des quatre rues qui débouchent sur la place.

Je me retournai. Marthe dormait toujours. Sous les rideaux, son corps magnifique teinté de rose plus sombre, prenait l'aspect d'une nymphe éloignée, vue la nuit, rappelant la chatoyante Judith de Regnault. Sans ouvrir les yeux, elle souleva son bras et posa sa main ouverte entre ses seins. Un bout de drap sortait de dessous ses flancs et pendait en écharpe jusqu'à terre, devant la boiserie du lit. Etions-nous loin l'un de l'autre, en ce moment-là, moi réveillé dans mes rêves, elle endormie dans les siens !. Quand nos douleurs ou nos répugnances dépassent une certaine mesure, elles ont d'effrayantes tranquillités. Mon indifférence était si complète, qu'elle englobait même le passé, cet inviolable passé où chaque souvenir était cependant une adoration et une sincérité. Il me semblait que je ne l'avais jamais connue, que je ne l'avais jamais aimée, cette méprisée, étendue sur cette couche, les lèvres entre-baillées. Je ne pouvais lui pardonner d'avoir trompé mes espoirs, d'avoir tari des tendresses que j'avais crues impérissables... Le bruit du dehors me tira bientôt de cette digression rancunière, et, soufflant dans l'air la fumée bleue de mon cigare, de nouveau je m'accoudai au balcon.

Devant le café de la Comédie Française, deux cocottes buvaient à petites gorgées, en riant aux éclats. Debout à côté d'elles, un monsieur attentif recueillait dans ses mains arrondies le flamboiement d'une allumette. Des grelots lointains de cheval sonnaient par secousses.

A force de réfléchir, ma pensée devint lourde, sommeillante, presque dégagée des tourbilleuses réalités qui troublaient mes yeux. Parmi les femmes, me disais-je, qui traversent cette foule, combien de plus pures, de plus jeunes que Marthe et qui pourraient redorer ta vie ! Les éveils d'un cœur ingénu, les premières rougeurs de jeune fille, les virginités d'âme et de corps, l'unique attrait de la femme, ne le connaîtrai-je donc jamais ?

Et je voyais des châteaux modernes, à hautes tourelles, sous de larges arbres, au fond d'une province, comme dans les romans d'Octave Feuillet.

La lune, encore à l'horizon, marbrait de blanc les cimes des platanes, gonflés sous les haleines des brises qui passaient dans l'air plein d'arômes avec d'inexprimables mollesses. Une jeune fille, vêtue de noir, m'attendait sur un banc ; ses bottines grinçaient d'impatience sur le sable ; et j'arrivais. et nous parlions.. Nos parôles avaient la douceur du printemps ; autour de nous, l'odeur des chèvre feuilles embaumait les allées. Quelle était belle, cette enfant ! Plus belle et plus pâle, à coup sûr, que les statues des déesses qui gardaient le silence de son parc ! On distinguait, dans la nuit, sur la blancheur mate de son visage encadré de cheveux noirs, les deux étoiles de ses yeux, l'arc de ses sourcils et un peu d'ombre sous le front. Mes mains ne quittaient pas les siennes ; sa bouche s'ouvrait sous la lente caresse de mes lèvres. Je l'enlaçais. Pendant ce temps, l'égouttement des jets d'eau, tombant sur le clavier des bassins, nous jouait sans interruption de longues valse de piano. Quel oubli des souillures maudites devaient donner ces amonrs-la ! Quelle joie surhumaine d'être l'initiateur du plaisir, le révélateur d'amour, le premier fantôme entrevu par ces naïves songeuses affamées d'idéal.

La brûlure de mon cigare, qui s'échappait de mes doigts, me rappela à la réalité. Je regardai fixement devant moi pour me reconnaître et sortir tout à fait de mon rêve. Les deux cocottes, ayant fini de boire, avaient croisé leurs bras d'un air résigné. Les barrières s du théâtre étaient vides. Au coin de la rue Richelieu, deux gamins se bat – taient t ; et les trois hommes en casquette, beaucoup plus tranquilles, criaient d'une voix plus brève : « *L'Aventurière*, le *Caprice*, le programme exact, dix centimes ».

Et Marthe dormait toujours ! Ce sommeil finit par me révolter. Est-ce que je la connaissais, cette femme ? Je l'avais mise dans ma vie, soit ; mais quel lien, en somme, nous unissait ? Rassasié d'elle, qu'est-ce que j'attendais pour en finir, pour m'en aller, pour lui crier : « Je ne t'aime plus. Tu m'ennuies. » N'avait-elle pas un mari ? Pourquoi l'avait-elle quitté ? Sa place était auprès de lui et non pas ici.

Mais, comprenant la nécessité d'accepter une situation sans issue, je m'apaisai et fermai la fenêtre. Mes révoltes, d'ailleurs, même les plus irritées, demeuraient ensevelies au fond de mon être, pareille à une boue

trop épaisse pour remonter à la surface de l'eau. Jamais je n'en ai laissé rien paraître ni ne m'en suis plaint. Je me couchai donc sans rien dire, après avoir considéré une dernière fois cette créature dédaignée, assouvie, épuisée d'étreintes, dont j'avais usé la fraîcheur et la beauté.

Marthe se réveilla et d'une voix molle.

– Tu ne dors pas ? dit-elle.

– Si, je vais dormir et je t'aime.

Et je m'endormis, en effet, bercé d'un concert d'imaginaires voix qui répétaient à mes oreilles : « *L'Aventurière*, le *Caprice*, le programme exact, dix centimes. »

### XIII

Pour me préserver des dépravations bestiales et contre-nature, où la satiété m'entraînait, j'aurais dû renvoyer Marthe. J'étais sûr, en la gardant, d'arriver aux raffinements des monstrueuses débauches. Une seule chose aurait pu m'en sauver, c'était de lui dire : « Je ne t'aime plus ; mais je ne veux pas te profaner en continuant à vivre avec toi. » Voilà ce que je n'osais avouer. Je préfèrai boire la honte jusqu'à la lie. Dès ce moment, je méprisai Marthe, et ce ne fut plus l'ennui, ce fut le dégoût qui m'éloigna d'elle, un dégoût qui parfois ressemblait à de la haine. Chose incroyable ! Marthe se montra aussi naturellement courtisane que si elle eût vieilli dans le vice. Rien ne paraissait plus l'étonner ni l'émouvoir. Messaline blasée, elle perdit dans ces orgies innommées les dernières délicatesses de son sexe ; et, les paroles d'amour, les délires d'âme s'envolant de nos lèvres, il n'y eut plus entre nous que l'assouvissement d'une abrutissante passion.

Je la surprénais, distraite, les paupières agitées.

– Eh bien, mon amie, lui disais-je en riant, à quoi pensez-vous ?

– Je pense que-je mettrai, ce soir, ma robe de satin bleu, si nous allons à l'Opéra.

– Certainement, ma chère, nous allons à l'Opéra. Seras-tu bien belle, au moins ?

– Sois tranquille.

C'est que je la voulais splendidement vêtue ! Je l'aimais surtout en robe de brocard, claire et pâle, avec des brillants aux oreilles ou en costume de velours noir, corsage sévèrement boutonné, manches étroites et longues. J'étais fier de l'avoir à mon bras ; et, ne la désirant plus moi-même, je mettais de l'amour-propre à la faire désirer des autres.

## XIV

Nous fréquentions un certain monde moitié régulier, moitié bohème, tenant de la rue St-Honoré et du quartier Bréda. Marthe y fit connaissance d'une mignonne femme, nommée Germaine, parisienne jusqu'au bout des ongles et spirituelle en même temps que bonne, ce qui est rare. Familière sans mauvais ton, expansive sans verbiage, par son insouciance et sa gaieté, Germaine plut tout de suite à Marthe. Leur intimité m'épargna plus souvent la présence de ma maîtresse, que j'accompagnais, le soir, chez son amie. Je serrais à la hâte la main du mari de Germaine, M. Chaumereuil, et je m'esquivais le plus tôt possible, afin de m'étendre seul dans ma voiture et de fumer un cigare en faisant un tour de boulevard. Malheureusement il fallait rentrer chez moi avant minuit et dormir jusqu'au lendemain matin à côté de ma maîtresse. J'obtins, cependant, la permission de faire deux lits dans la même chambre et bientôt d'avoir chacun notre chambre à part.

– Tu as raison, me dit-elle. Ne gaspillons pas notre bonheur. Mettons entre nous quelque obstacle. C'est le moyen de nous souhaiter toujours.

Ainsi modifiée, la vie commune fut très-supportable. Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte.

Marthe, chaque soir, allait chez M<sup>me</sup> Chaumereuil ; moi, heureux de sentir nos liens se desserrer, je ne songeais presque plus à elle : je l'oubliais même, en la quittant au point que sa présence seule me rappelait son souvenir. Je la laissais libre de rester dehors aussi longtemps qu'elle voulait, désirant ne pas gêner la liberté de ses fréquentations qui, du reste, ne

dépassaient pas quelques amies de Germaine dont elle finit par ne plus se séparer.

Elle arrivait, parfois, rouge et suffoquée. Elle m'embrassait du bout des lèvres, au milieu du cliquetis de ses bracelets et du froissement de sa robe ; puis, ôtant son chapeau devant la glace et mettant entre ses dents les épingles de ses cheveux, elle cambrait sa taille en arrière, en disant :

– Tu n'as pas languï ?

– Si. Où étais-tu ?

– Chez Germaine. Oh ! que nous avons ri !. Une drôle d'histoire !.. Figure-toi.

Il s'agissait d'un monsieur qui avait fait une déclaration à Germaine, la croyant la maîtresse et non la femme de M. Chaumereuil. Le côté piquant de l'aventure, c'est que le héros fréquentait le salon de Germaine et que M. Chaumereuil l'avait mis à la porte publiquement.

M. Chaumereuil savait, cependant, distinguer ses amis. Il s'occupait, dans le jour, de travaux littéraires et, le soir, n'était pas fâché de causer avec quelques personnes de bon ton, scrupuleusement choisies parmi les relations que lui valait sa fortune. C'est, du moins, ce qu'on me raconta et ce que je crus. Je devais, plus tard, être cruellement désabusé.

– Que faites-vous, chez Germaine ? demandais-je un soir à Marthe.

– On cause, me dit-elle ; on joue du piano ; on prend le thé, et parfois l'on danse.

– Y a-t-il beaucoup de monde ?

– Quinze personnes, ordinairement.

– Et combien étiez-vous ce soir ?

Marthe, en riant, compta sur ses doigts :

– M. Del vienne et sa femme, deux ; M. Ideville, trois ; M<sup>me</sup> Ersolt, quatre ; M. de Bois-Cerny et Eugénie, cinq ; et Ducroisard, six.

– Pas de jeunes gens ?

– Non. Seriez-vous jaloux ?

– Si je l'étais ?

– Je ne t'en voudrais pas, sais-tu ?

– Eh bien ! lui dis-je, c'est convenu ; nous tâcherons d'être jaloux.

Un soir, je passai la soirée chez M. Chaumereuil. J'y rencontrai, à peu près, les personnes que Marthe m'avait désignées. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en apercevant, au milieu du salon, Lucien, balançant sa taille, une main derrière le dos et minaudant avec les dames. Il vint à moi, dès qu'il me vit.

– Comment va, mon cher ? me dit-il, d'un ton parfaitement rassuré ; y a-t-il longtemps qu'on ne t'as vu !

Je fus obligé de subir sa conversation, qui, heureusement, ne fut pas longue. Marthe ne nous quittait pas des yeux. 1

– Pourquoi, demandai-je à ma maîtresse, une fois seul avec elle, ne m'as-tu pas prévenu que Lucien était reçu chez Chaumereuil ?

– Je n'y ai pas songé, dit-elle. Il y vient si rarement !

On prit le thé. Les hommes jouèrent au whist, sans cérémonie, dans la même salle, tandis que les dames causaient. Lucien parlait tout haut, se levait, allait s'accouder à la cheminée, et revenait s'asseoir auprès de Germaine qui, renversée sur le dos du canapé, riait en hochant la tête.

Quelle ennuyeuse partie de whist ! M. Chaumereuil, vexé de perdre, se donnait à tous les diables. Après le whist, on dansa. Marthe fut très entourée. Il est vrai qu'elle était ravissante ; si sa possession quotidienne ne me l'eût pas dépoétisée, l'admiration des autres m'eût forcé à l'aimer, au moins pendant cette heure-là.

Tandis qu'on dansait, M. Chaumereuil, qui se tenait depuis un moment à l'écart dans l'embrasement d'une fenêtre, vint à moi mystérieusement :

– Entre nous, mon cher, me dit-il, vous n'êtes pas marié, vous ?

– Moi ? Comment donc ? je vous jure.

– Laissez-moi donc tranquille ! fit-il, d'un ton paternel. Vous êtes en bonne compagnie, allez ! Moi non plus je ne suis pas marié.

– Pas possible !

– Exact. Seulement, vous avez confiance en votre maîtresse, vous, ce qui est bien naturel, tandis que moi, je suis jaloux de Germaine, ce qui est absurde !

– Eh bien, mais vous avez tort, lui dis-je, d'être jaloux !

– C'est ça, il faut peut être que je donne à Lucien la permission de lui faire tranquillement la cour.

– Lucien ?  
– Oui ; tenez, regardez.  
– Je les vois, en effet, parler ensemble ; mais de là.  
– Ah ! si vous veniez ici plus souvent, je vous promets que vous en seriez convaincu.

– Vous croyez donc Germaine capable  
– Non, Dieu merci !  
– Alors, que vous importe ?  
– Ça m’agace.  
– Congédiez Lucien.  
– Sans prétexte !.  
– Dites à Germaine de le tenir à distance.  
– Ce serait blesser Germaine.  
– Qu’est-ce que vous voulez, alors ?  
– Le sais-je, moi ? Et le plus curieux, ajouta-t-il, c’est que je n’aime plus Germaine. que d’amitié. Oh ! une amitié très calme !. C’est un peu fort, hein ? d’être jaloux d’une femme qu’on n’aime plus s !...  
– Vous vous imaginez ne plus l’aimer ?  
– Ah h ! ça, par exemple, j’en suis sûr.  
– Vous l’auriez quittée.

– Mais, justement, mon cher, je l’ai lâchée deux fois ! Et voici, chaque fois, le phénomène qui se produit ; vous allez voir comme c’est simple : Quand je l’ai, elle m’ennuie ; quand je la quitte, va te promener 1 impossible de me passer d’elle. Comprenez-vous ? Réduit à l’état de fléau de balance, tantôt à droite, tantôt à gauche. A la fin, qu’est-ce que vous voulez ? j’en ai pris mon parti, je me suis résigné. Je ne recommence plus. Je préfère continuer à posséder une femme que je n’aime pas, plutôt que d’aimer une femme que je ne pourrais plus posséder. Suis-je bête, hein ?

Cette confidence me fit réfléchir. Le même sort ne m’attendait-il pas, si j’avais la faiblesse d’abandonner Marthe ? Que deviendrait-elle, sans moi, dans ce vaste Paris ? Se passerait-elle d’amant, maintenant que j’avais réduit son amour au libertinage ? Dernière pensée qui vous attache à votre maîtresse, de songer qu’un autre, après vous, peut la posséder. J’étais ravi,

cependant, d'apprendre que Lucien ne songeait plus à Marthe ; et ce fut avec un sentiment de curiosité presque joyeuse, que, deux jours après, j'abordai Chaumereuil :

– Eh bien ? Etes-vous guéri ?

Il eut l'air d'avoir oublié :

– Ah ! h ! oui, l'autre soir. Des manies, mon cher. Ne faites pas attention.

– Vraiment ?

– Oui, oui. Je me suis trompé. Lucien ne fait pas la cour à ma femme.

– Tant mieux, lui dis-je, mais, croyez-moi, ne soyons pas jaloux de nos maîtresses. Pour aimer un autre homme, une femme légitime est obligée de tromper son mari, tandis que nos maîtresses !. Elles n'ont qu'à nous lâcher, elles sont libres.

– Eh !. c'est si bizarre la femme, dit Chaumereuil. On voit des choses si extraordinaires !.

Et il me serra la main affectueusement.

– Lucien, ajoutai-je, est trop insignifiant pour être dangereux ?

– Détrompez-vous, mon cher, dit-il avec vivacité. Les sots ont parfois des bonnes fortunes à déconcerter les gens d'esprit.

Et, de nouveau, il me serra la main.

Ma lassitude, de plus en plus, me fit négliger Marthe. Nos deux chambres séparées me permettaient de rester dans la mienne aussi souvent que je le voulais. Ces soirs-là, Marthe, son bougeoir à la main et en peignoir, m'embrassait avant de s'aller coucher. Je prétextais des travaux pour me dispenser de lui tenir compagnie, et, ma porte fermée, je m'allongeais dans mon lit avec une satisfaction de solitude, continuée dans mon sommeil, dont je jouissais sans avoir la gêne d'un être endormi ni l'enlacement de deux bras autour de mon cou. Cette liberté me fut si chère, que j'oubliai ce que Marthe en pourrait penser. Elle ne s'en plaignit pas, d'abord ; mais bientôt ses voluptueuses chatteries, ses longs baisers, son irritabilité excessive trahirent le réveil de sa chair, qui ne tentait plus mon égoïsme impassible. Lorsque l'habitude m'entraînait encore sur son sein, j'étais si écœuré d'elle, que j'avais envie de lui jeter mon mépris au visage.

Si Paris, du moins, m'avait distrait ; si ses amusements avaient étourdi mon chagrin ; mais, hélas ! je n'ambitionnais qu'une chose : retourner en

Provence et travailler seul, comme autrefois à Nyans, avec un rayon de soleil sur le tapis de ma chambre et devant la fenêtre un coin de toiture dans le ciel nu. Impuissants désirs ! J'étais enchaîné à cette femme, condamné à perpétuité au banal alignement des rues, aux clartés des becs de gaz, à l'éclaboussement des calèches, aux vitrines flamboyantes, à ce bruyant ennui parisien, plus désespérant que l'isolement de la province !

## XV

Un jour, vers trois heures du soir, Marthe me dit qu'elle irait dîner chez une amie de Germaine, qui demeurerait à Neuilly. M<sup>me</sup> Chaumereuil devait venir prendre Marthe. Ma maîtresse fit ce jour là une toilette féerique. Tous les flacons furent débouchés ; les plus belles dentelles furent mises ; et, dans cette richesse d'étoffe, parée d'étincelante jeunesse, elle dut certainement éblouir ceux qui ne la connaissaient pas. A quatre heures, une voiture s'arrêta au coin de la rue Richelieu, et, une minute après, M<sup>me</sup> Chaumereuil ouvrit la porte du salon :

– Venez-vous, mignonne ? Tiens, vous êtes là, vous, ajouta-t-elle en me voyant. Comment allez-vous Monsieur le solitaire ? Vous êtes triste comme un académicien.

– Restez ici, Madame ; la gaieté reviendra vite.

– Des compliments ! s'écria-t-elle. Vite, Germaine, sauvons-nous.

Et toutes deux sortirent en riant, après m'avoir tiré une grande révérence.

J'avais beaucoup travaillé pendant la journée. Le temps était beau. Libre jusqu'à dix heures du soir, l'envie me prit d'aller respirer l'air tiède du bois de Boulogne avant la tombée de la nuit. On était alors en avril. Je m'habillai, j'allumai un cigare, pris un fiacre et me voilà parti pour faire ce qu'on appelle *le tour du lac*, expression inexacte, puisqu'on ne reste que sur un de ses côtés

Vers six heures, tandis que je m'en retournais parmi les milliers d'équipages qui marchent au pas, peu curieux d'examiner les toilettes, je fis prendre au cocher une allée latérale. Le soleil, suspendu comme par un fil

sous un mince nuage, fondait en poudre d'or son disque rouge et se couchait lentement, irréprochable et correct, avec le savoir vivre et la tenue de bon goût du monde aristocratique étalé dans les voitures. Je regardais distraitemment la file des arbres, dont les pieds s'estompaient de réseaux brumeux, lorsqu'au détour d'une allée, j'aperçois, au fond d'une calèche, Lucien, Marthe et Germaine. Lucien, le monocle à l'œil, les yeux vagues ; les deux femmes immobiles, dans l'attitude alanguie des paresseuses du grand monde. Voyant qu'on ne m'avait pas remarqué je dis au cocher de les suivre.

Que faisaient Marthe et Germaine, à cette heure-là, au bois de Boulogne ? Elles m'avaient donc menti en m'assurant qu'une amie les attendait à dîner ? ou bien, allaient-elles reprendre l'avenue de Neuilly ? Comment, dans ce cas, expliquer la présence de Lucien ? A la rigueur, M<sup>me</sup> Chaumereuil l'aurait pu rencontrer et l'inviter à faire avec elle le tour du lac. Néanmoins, je fus intrigué, et mon étonnement redoubla, lorsque je vis leur calèche se diriger vers l'Arc-de-riomphe et rentrer par les Champs-Elysées.

Là, le flot des équipages obligea mon cocher à suivre de très près le mystérieux attelage. Je le surveillais moi-même ; je distinguais parfaitement le chapeau mousquetaire, à plume noire, de Marthe, le chapeau haute forme de Lucien et le chapeau rose, à plumes blanches, de Germaine. Mais le crépuscule devenant plus gris, ces trois visions s'effaçaient déjà dans l'obscurité. Les becs de gaz s'allumaient. A la place de la Concorde, la voiture enfila la rue Royale, pour gagner probablement les boulevards et ensuite la rue Richelieu. Ma surprise diminua. L'amie de Neuilly était sans doute malade et la partie manquée.

La voiture de Germaine suivit, en effet, le boulevard des Italiens ; mais, au coin de la rue Laffitte, elle s'arrêta net devant la Maison Dorée. Lucien descendit, donna la main à Marthe, et, après quelques saluts, la calèche repartit au galop, emportant M<sup>me</sup> de Chaumereuil dans la direction de la Madeleine. Sauter moi-même hors de ma voiture et traverser la foule fut l'affaire d'une seconde.

Marthe avait pris le bras de Lucien, et ils se promenaient tranquillement. Un rendez-vous, alors ! Mes yeux s'éblouirent ; mes oreilles ronflèrent ; je chancelai ; et, sans trop savoir ce que je faisais, je les suivis encore. A la fin, j'étais si près d'eux, que j'entendai leur conversation.

– T'es-tu embêtée, à la villa ! disait Lucien. quand je vous ai vus, seuls devant la mer, je me suis dit : ça ne doit pas être gai, bien sûr.

– Je t'ai défendu de me parler de lui, répliqua Marthe.

– Tu ne veux donc pas le lâcher ?

– Tu sais bien que non.

– Parce que ?

– Parce que c'est impossible !

– T'épatant, s'écria-t-il, comme tu y tiens !

Ma tête tournait ; une épouvante démesurée me serrait la gorge, gonflait mon cœur à le rompre ; il me semblait que ma pensée se figeait dans mon cerveau ; que je n'étais plus moi ; qu'il se passait, enfin, quelque chose d'extraordinaire et de terrible qui allait m'enlever du sol et me précipiter dans un gouffre. Je fus obligé de m'appuyer derrière un kiosque, où ils ne pouvaient m'apercevoir.

Ils retournèrent sur leurs pas. Alors, je marchai droit sur eux, prêt à les souffleter, à les étouffer dans mes mains, les misérables lorsqu'ils s'arrêtèrent de nouveau devant la Maison Dorée ; et, tandis que je regardais, immobile d'attente et de terreur, Lucien dit à voix basse au garçon, debout devant la porte :

– Un cabinet particulier.

Et il entra avec Marthe dans le restaurant.

Je restai là, planté sur mes jambes, abruti, pétrifié, revoyant toujours le bas du jupon que Marthe avait découvert en relevant sa robe. Sous l'intincelle des becs de gaz, les glaces, les plafonds, l'argenterie de la salle brasillaient. Un – ; monsieur chauve, à favoris gris, mangeait, au fond, en lisant un journal étalé à côté de lui. – Alors, dans l'assourdissante cohue des boulevards, dans le coudolement distrait de la foule, une souffrance furieuse tordit mon cœur. Marthe me trompait ! Elle qui me jurait que j'étais son dieu ; que notre amour était sacré !. Marthe en partie fine avec Lucien, ce grotesque gâteux, ce raté ridicule, cet élégant de carton ! A son bras,

superbement, en plein boulevard, au risque de me rencontrer ! Ah ! ce n'était pas possible ! Une hallucination m'avait brouillé la vue. Marthe dinait positivement à Neuilly. Je n'avais qu'à rentrer chez moi ; elle reviendrait bientôt. Et je marchais, sans rien voir, que le remuement d'encre de la foule, seul, oublié, avili et dans une confusion d'idées où le regret d'avoir dépravé ma maîtresse se glissait comme un châtiment. Quand je m'arrêtai, j'étais encore devant la Maison Dorée. Les garçons portaient des plats dans la salle.

Machinalement, j'errai sur le trottoir, la tête harcelée d'atroces visions. Je voyais Marthe et Lucien, lèvres contre lèvres ; j'entendais leurs baisers, leurs rires. Ce fut si terrible, que j'ouvris la bouche pour crier. Oh h ! pourquoi n'avais-je pas saisi Marthe à deux mains, et souffleté Lucien, quand j'étais derrière eux ? Oui, pourquoi ne l'avais-je pas fait ? Cette idée m'exaspéra tellement, que tout d'un coup j'entrai dans la Maison Dorée. Justement, j'aperçus le garçon à qui Lucien avait parlé. J'allai droit à lui.

– Voici deux louis, lui dis-je. Indiquez-moi le salon où vous venez d'introduire les deux personnes qui vous ont parlé tantôt.

Le garçon me conduisit devant une porte et me laissa.

Devant cette porte, j'hésitai. En traversant la salle du rez-de-chaussée, quatre orangers, plantés dans leur caisse, m'avaient traversé l'âme d'une bouffée de visions embaumées : Nice, la Méditerranée, notre villa, le hamac, la diligence, les pins et le piano. Je ne sais pourquoi toute ma colère s'était évanouie dans ces chers souvenirs qu'un parfum de fleur avait réveillés. – « Où vas-tu ? me disais-je. Ceci ne te regarde pas, Marthe n'est-elle pas libre de se donner à Lucien ? De quel droit l'en empêcherais-tu ? Il te sied bien de te plaindre ! Tu voulais la quitter ; eh bien, te voilà libre. » Et aussitôt j'arrangeai ma vie. Levé de bonne heure, au travail jusqu'à midi, déjeunant au cercle, travaillant jusqu'à quatre heures ; puis, visites, repas en ville et théâtre.

Idiot ! On me volait ma maîtresse, et je philosophais ! On riait de moi dans ce cabinet, et je n'osais pas entrer ! Aussitôt la colère m'aveugle ; je frappe un coup sec. Pas de réponse. Nouveau coup. Rien. Je frappe plus fort. La porte s'entr'ouvre ; je me précipite. Jamais ! non, jamais, je n'oublierai cette scène : la tête effarée de Lucien, qui, les mains en avant,

veut m'empêcher de passer et Marthe, Marthe droite, les cheveux épars, les robes pendantes, le corset dégrafé, les seins libres, avec ses beaux yeux noirs, épouvantés tout d'un coup. J'entends encore le cri qu'elle jeta, lorsqu'elle m'aperçut, un cri, un seul, rauque et sauvage ; et, collant ses mains sur ses yeux, elle tomba sur le divan, où elle resta accroupie, les genoux sous le menton, les robes relevées, sans parler, sans remuer, morte. On voyait la dentelle de ses pantalons serrés aux genoux, le fermoir des jarretières qui brillait, les jambes immobiles dans leur bas de soie rose et ses bottines, ses hautes bottines, dont la pointe s'appuyait plus bas que les talons sur le divan à ressort. J'allais me précipiter sur elle, la frapper, la tuer peut-être ; mais je me contins ; et, après un grand effort pour ressaisir mon sang-froid, regardant avec un ricanement sourd d'abord Marthe, puis Lucien debout contre la muraille, les mains derrière le dos, d'un air d'attente insolent.

– Ne vous dérangez pas, leur dis-je. Je venais prendre des nouvelles de Madame et te remercier, mon cher, de me débarrasser d'une maitresse gênante. Je n'en demandais pas mieux ; seulement, il fallait me prévenir.

Lucien agita les bras et se mit à marcher frénétiquement

– Une pareille scène e !... c'est odieux ! Tu n'es pas son mari !. Madame est libre !. Tu me rendras raison !.

– Te rendre raison, à toi i ! m'écriai-je. Est-ce qu'on se bat avec les gens de ton espèce ? Allons donc ! On les écrase du pied, voilà tout,

Et le prenant par les épaules, je le poussai si violemment, qu'il tomba contre la glace, dont les débris se brisèrent sur le parquet. Ce tapage m'affola. Je saisis Marthe par les poignets, et les écartant de force pour découvrir son visage :

– Regarde-moi ! lui criai-je d'une voix étouffée, qui sifflait entre mes dents.

La tête pendante sur sa poitrine, les épaules saillantes, elle disloquait ses bras pour se dégager.

– Regarde-moi donc ! m'écriai-je de nouveau.

Mais elle se débattait toujours, désespérément, avec de brusques hoquets de sanglots. Je serrais ses poignets à les broyer. Je l'aurais étranglée. Elle le comprit. Elle eut peur ; elle releva la tête ; et je vis son visage, un visage

bouleversé, les yeux suppliants, pleins de larmes, les joues ramassées, la bouche tiraillée. Elle râla :

– Laissez-moi. vous me faites mal.

Alors, je la laissai et je tressaillis comme si j'avais commis un meurtre.

Lucien, les bras en l'air, gesticulait et me menaçait :

– Lâche ! répétait-il. Refuser de se battre ! Lâche !.

– Assez ! lui dis-je ; nous nous battons ; mais sois tranquille, je ne te manquerai pas.

Et, calmé soudainement, dégoûté d'eux, vengé à l'idée de tuer Lucien, je sortis sans me retourner.

Ce ne fut pas sans efforts que je me décidai à les abandonner dans ce salon, où ils allaient rire et se consoler de ma poltronne abdication. Il me sembla que les voitures et les passants des boulevards me poursuivaient de huées et que les gens s'arrêtaient pour dire : « Voyez-donc ce grand niais, qui laisse sa maîtresse avec un amant nt ». Qu'auriez-vous fait pourtant, à ma place ? Avais-je le droit de ramener Marthe chez moi ? A quoi bon, puisqu'il fallait la quitter ? Elle aurait, d'ailleurs, refusé de me suivre, et, certainement, après une pareille scène, elle ne reviendrait plus dans notre maison de la rue Richelieu. A peine y fus-je arrivé moi-même, qu'anéanti de fatigue et d'exaltation, je me jetai sur un fauteuil. Jamais l'idée que Marthe pouvait me tromper ne m'était venue, surtout avec ce misérable Lucien. Ma maîtresse m'avait parue au-dessus même – du soupçon, et ma douleur s'exulcérerait encore de cette surprise, à laquelle je ne pouvais m'habituer.. Tout à coup, un bruit de soie dans l'escalier, la porte s'ouvre. C'était Marthe. En me voyant, elle fondit en larmes.

Je l'interrompis.

– Pas de sensibleries, Madame ; pas de crises de nerfs ! Vous avez toute la nuit pour préparer votre linge et emporter d'ici ce qui vous appartient. Faites-venir un fiacre, payez des commissionnaires, débrouillez-vous. Tâchez seulement d'être sortie de la maison demain matin, à onze heures, quand je me lèverai. C'est tout ce que je vous demande.

Et je rentrai dans ma chambre.

Elle s'élança derrière moi ; puis s'arrêta, et, sans rien dire, s'assit sur une chaise et pleura.

## XVI

Je ne dormis que quelques heures, cette nuit-là, d'un sommeil fiévreux et transparent, qui me laissa la conscience des sensations extérieures. On souffre toujours de quitter une maîtresse. La moins aimée emporte quelque chose de votre âme. Et quelle obsession de regrets, quand tout est fini et qu'il faut se fuir ! Dans la chambre voisine, séparée de la mienne par une porte, j'entendais Marthe vider ses tiroirs, froisser du papier, déranger les meubles et fouiller les armoires, plaintivement, avec des colères mal apaisées. Elle se mouchait ; elle toussait ; et le silence recommençait, un silence solennel qui me tombait sur le cœur. Quand nous souffrons, notre sensibilité se développe ; nos facultés ont de plus fines délicatesses, une impressionnabilité plus subtiles et qu'éveillent les plus insignifiantes perceptions. Un cri d'oiseau, la huée du vent, un chant lointain vous émeuvent, comme si les choses, selon le mot du poète latin, avaient véritablement des émotions et des larmes.

A minuit, plus de bruit dans la chambre de Marthe. Elle sommeillait, sans doute. A une heure, elle se leva, et je crus entendre le grincement d'une plume sur du papier. A deux heures, elle secoua des robes, rouvrit des tiroirs, ferma des cadenas et, une fois encore, se jeta sur le lit. Les murmures de Paris s'étaient éteints et, dans la nuit, les fontaines de la place du Théâtre Français coulaient sans interruption.

Peu à peu, cependant, mon alcôve blanchit ; un reflet de guéridon, une lueur de miroir, l'ébauche du canapé émergèrent des opalescences de l'aube. J'entendis Marthe ouvrir la porte de sa chambre, communiquant avec l'escalier, descendre, réveiller la bonne et remonter avec elle.

– Elle ne partira pas sans me parler, me disais-je.

Oh ! j'étais bien résolu à n'aborder aucune explication. Seulement j'étais curieux de savoir ce qu'elle dirait pour se justifier ; dans quels termes elle implorerait son pardon, car je comptais bien qu'elle s'humilierait jusque-là. Les objets, grossissant dans ma chambre, m'offraient leur vue familière et

détaillée, si rassurante après une nuit d'insomnie. A côté, Marthe, la bonne et François préparaient le départ et descendaient les malles.

Cela dura longtemps. Le soleil était déjà haut. Paris incendié de lumière recommençait ses clameurs sans trêve. Plus aucun bruit chez Marthe. Était-elle donc partie sans me rien dire ? Où allait-elle ? Que ferait-elle ? Je me levai et m'habillai. Dans l'escalier je rencontrai la bonne.

– Elle n'est pas partie ?

– Si, Monsieur, depuis une heure.

– Où est-elle allée ?

– Je ne sais pas. Madame n'a rien dit.

Je sortis. Je pris un fiacre. Je rôdai sur les boulevards, près de la rue Laffitte, devant la maison de Lucien : je sus par le concierge qu'elle n'était pas avec lui ; le soir, je revins seul et le lendemain aussi. Le troisième jour je me battis avec Lucien, que je blessais.

Marthe ne reparut plus.

## XVII

Décidément, elle avait bien fait de partir sans me voir ; elle m'avait ainsi épargné une discussion désagréable pour tous les deux. Je dis à M. Chaumereuil qu'elle était en province, chez une amie. Il feignit de me croire ; je lui en sus gré, quoique au fond cela me fût égal. Du reste, je cessai peu à peu de le voir, lui et sa dangereuse maîtresse.

Je me créai le plus d'occupations possible : je travaillais du matin au soir ; je voyais mes amis au cercle, au théâtre, dans les lieux de réunions où le frottement des idées peut distraire ou instruire. Tout d'abord cette vie fut charmante. Ne dépendre de personne ; suivre son caprice ; avoir la liberté de son sommeil, de ses plaisirs, de ses flâneries fantaisistes à travers Paris, sans que la pensée d'une femme qui vous attend vous fasse tirer votre montre ou rebrousser chemin !.

Malheureusement, ce bonheur ne dura pas. Au bout de huit jours à peine, un indéfinissable malaise me saisit. A certaines heures, l'inutilité de ma vie

m'accablait ; j'avais des impatiences, comme si Marthe était absente depuis longtemps et que j'eusse attendu son retour. Je me surprénais à songer à elle, à me demander ce qu'elle était devenue. Que faisait-elle ? S'était-elle résignée à me perdre ? Aimait-elle réellement Lucien ? Ne rien savoir, quel dépit ! Cette ignorance me donnait contre elle une orgueilleuse rancune et cette sorte de désappointement qui résulte d'une rupture incomplète. Ma curiosité fit bientôt place à une incurable tristesse, causée par mon isolement, auquel je dus m'habituer sans transition. Pensez donc ! Avoir vécu si longtemps de caresses, de passion échevelée ; avoir été aimé, adoré, choyé, du matin au soir, et tout à coup se trouver seul. Plus de jupon à regarder tomber ; plus de somnolentes causeries sur les lèvres lasses ; plus de main pour serrer la vôtre en dormant ; plus de baisers matineux pour vous réveiller. Vous voilà désormais sans camarade, sans amour et sans joie, car votre maîtresse était tout cela. Quand vous l'aviez, elle vous ennuyait ; maintenant qu'elle est loin, tout vous manque.

Bientôt, tourment plus terrible, j'eus la nostalgie de son corps enlacé au mien, de ses sourires, de ses capiteuses voluptés ; ce fut un ameutement de souvenirs aigus, d'apparitions libertines qui, tous les jours, enfonçant leurs griffes d'acier dans ma peau, m'enfièvrèrent l'âme de révoltes et me donnèrent des défaillances de désirs fous. Je revoyais son corsage de soie noire, la cambrure de sa taille, le trainement de sa robe, la fossette de sa joue gauche, les mille détails qu'on ne remarque pas ensemble et qui prennent de loin de magiques séductions. J'entendais le craquement de son corset, lorsque, le talon sur une chaise, elle lançait ses bottines. Mes lèvres avaient gardé la brûlure de ses lèvres, la chaleur de ses bras potelés, la chaude étreinte de sa chair rose, au grain ferme et poli. J'aurais donné ma vie pour baiser encore une fois son beau sein, moite de sueur froide, et où brillait, au milieu, la tache grise d'une lentille. Cette femme disparue m'irritait, me harcelait, comme un cauchemar.

Elle était si jolie, le soir, avec ses petites mules en velours noir, brodé de perles à l'échancrure du pied ; les broderies de la chemise dépassaient le haut du corset, dont le bas se bombait ; l'éclat de sa poitrine avait des blancheurs de marbre. L'élancement du cou, la chute des épaules étaient d'une ligne si pure, si suavement fondue ! Lorsque, je m'asseyais sur ses

genoux, ses jambes fléchissaient et le bout de ses pieds nus s'allongeait sur le tapis ; ils étaient veinés de bleu à la cheville et gardaient quelquefois l'empreinte des bas de soie. Je songeais à nos bavardages sur l'oreiller, à nos serments, à nos tête-à-tête, à nos repas au restaurant, lorsqu'elle me regardait, le front baissé, en mangeant et en rapprochant ses coudes des hanches. Et au théâtre, en grande toilette, appuyant sa main gantée sur le rebord d'une loge ? Quand une lorgnette s'obstinait sur elle, elle disait en riant :

– Est-il stupide, celui-là ! Qu'est-ce qu'il dirait si je lui faisais la grimace ?

Je n'avais plus la force de m'occuper à rien. Je restais de longues heures, enfoncé dans un fauteuil, affamé d'elle, anéanti d'amour. Des besoins me prenaient de l'avoir avec moi, dans la rue, de m'accroupir devant elle sur le tapis de ma chambre, de contempler ses cils, de mettre ma bouche sur ses dents. Des adorations s'étouffaient en moi et répandaient dans mes artères des laves d'ardente passion. Oh ! l'horrible maladie ! Et que d'efforts inutiles pour se guérir ! On se dit : « N'y pensons plus ! » Et plus on veut s'en distraire, plus on y songe ! Vous avez dîné avec des amis ; vous sortez de table, gai ; vous vous dites : « cela va mieux ». Tout à coup l'angoisse vous ressaisit. Si vous pouviez, au moins, atteindre l'ennemi et le terrasser ; mais il vous échappe, il n'a pas de forme !. Il en a mille plutôt : le regret de deux bras chéris qui ne reviendront plus ; un – mot de joie enfoui jusque-là ; la solitude de vos appartements et de vos meubles ; l'eau restée dans la cuvette depuis le jour du départ ; une ancienne lettre lue ; un mouchoir retrouvé.

On suit pas à pas les transitions de sa souffrance ; on en prévoit les crises, les menteurs assoupissements ; on veut se raidir, être stoïque ; on envie ces idiots qui ne sentent rien, qui n'aiment personne, qui traitent d'un petit air léger l'amour et les femmes et qui toujours vous abordent, le sourire aux lèvres. A les voir si béatement enfoncés dans leur vaniteuse indifférence, on s'excite aux égoïsmes de la vie ; on voudrait, pour n'avoir pas de douleur, être comme ceux qui n'ont pas de remords : vainement ! le passé vous ronge et fouille votre âme, pareil à l'éternel vautour qui dévorait Prométhée.

Cette existence à deux avait tant de douceur ! Pourquoi m'en étais-je dégoûté ? Plus rien ne vivait en moi de mes anciens désenchantements. Je devenais un autre homme. Ce n'était plus la maîtresse que j'aimais en Marthe ; c'était la femme ; mais à force de désirer la femme, je ne savais plus, parfois, si je méprisais la maîtresse. Elle était heureuse, elle, de ne plus voir les lieux où nous nous étions aimés, tandis qu'à chaque instant, mes souvenirs s'accrochaient quelque part. Et pas moyen de savoir ce qu'elle était devenue ! Comme elle ne restait pas avec Lucien, je supposais qu'elle avait quitté Paris et s'était retirée chez M<sup>me</sup> Louise Dervau ; mais je n'en étais pas certain, et ce doute aiguillonnait encore mon supplice. A la fin je n'y tins plus, et, mettant de côté l'amour-propre, je m'adressai à Germaine.

– Pouvez-vous, Madame, m'indiquer où est Marthe ? Est-elle à Paris ou en province ?

– Mais je n'en sais rien ! me dit Germaine. Elle est partie sans me voir. J'ignore absolument où elle est.

Impossible de lui faire dire autre chose. Enfin, au bout d'un mois d'attente, je reçus de Boissy une lettre signée : Marthe. Mon cœur battit si fort, que je ne pus la lire qu'après un quart d'heure d'émotion.

## XVIII

Voici cette lettre :

Boissy, le.

« J'habite une petite ville de Provence, sous ce beau ciel que je désirais tant. Ma fenêtre est ouverte. L'odeur des champs entre avec le soleil dans ma chambre. Je vous écris, non pour mendier un pardon qui nous déshonorerait tous les deux, mais pour vous apprendre bien des choses que je n'ai pas osé vous dire avant de vous quitter. A l'heure qu'il est, nos blessures se sont fermées. C'est sans haine et sans colère que nous devons nous parler. L'oubli qui nous sépare doit effacer vos rancunes et adoucira,

j'en suis sûre, l'amertume de mes reproches ; car, coupable moi-même, j'ai à vous en faire.

« Je ne prétends pas m'excuser, bien entendu, de vous avoir trompé. Une femme infidèle à son mari et à son amant est la dernière des créatures, je le sais ; mais si je vous ai trompé, c'est évidemment parce que je ne vous aimais plus, et si j'ai cessé de vous aimer, c'est parce que vous-même vous avez tué mon amour.

« Et pourtant, mon ami, je n'étais pas la première venue. Rappelez-vous le passé. Avez-vous eu, oui ou non, la conviction que nul ne m'avait aimée avant vous ? Pouvais-je aller à vous plus naïvement ; écouter vos aveux avec plus de bonheur ? J'ai été si étonnée et si sincère, que je n'ai même pas essayé de lutter. C'est mon premier tort. Oui, je me suis donnée trop vite. Vous n'aviez pas assez d'expérience pour vous défendre de me mal juger. Je le savais, et cependant je n'ai pas reculé. J'espérais, tôt ou tard, vous imposer ma tendresse et doubler la vôtre. Vous réalisiez si complètement ce que j'avais rêvé. C'était si bien vous que j'attendais, avant même de vous connaître ! Je me sentais enfin à vous, éternellement. C'est pour cela que je vous ai proposé de nous enfuir. Je comprends aujourd'hui vos hésitations. Vous ne comptiez qu'à demi sur vos forces, et vous m'aimiez déjà trop peu dans le présent pour oser croire à l'avenir

« J'y croyais, moi ; et au bord de la mer, dans notre villa, je vous ai adoré, non pas en amante, mais en esclave, d'une adoration dont on n'est capable qu'une fois dans sa vie et que vous ne rencontrerez nulle part. Vous résumiez tout pour moi : fidélité, grandeur, honnêteté. Ah h ! que ne sommes-nous morts couchés ensemble, par un beau soleil, sur les sables de la Méditerranée ! cela eût bien mieux valu, mon ami. Nos âmes seraient liées maintenant d'un amour que rien n'userait.

« Le vôtre n'a jamais été sérieux ni profond. Faute d'y mettre un principe de conscience, qui lui donnât la noblesse et la durée que les passions ne sauraient avoir, vous n'avez vu en moi que la maîtresse qu'on peut abandonner d'un moment à l'autre et, à la fin, c'était fatal, vous vous êtes lassé de moi. Pour garder une femme à laquelle rien ne vous attache, il ne faut pas seulement l'aimer, il faut le vouloir ; il ne faut pas seulement

s'enchaîner, il faut perdre l'espoir d'être libre ; il faut, en un mot, beaucoup de cœur, et vous n'en aviez point.

« J'ai deviné votre indifférence, lorsque vous avez voulu vivre à Paris. Moi qui pensais ne plus m'exiler des bords de la mer et m'ensevelir avec vous dans cette solitude ! Ensemble, cependant, là où ailleurs, que m'importait ? Nous sommes donc allés à Paris. Oh ! ce Paris qui m'a perdue, je le vois encore, avec ses voitures toujours en marche, ses larges rues, ses théâtres, son vice impudemment étalé. L'existence éparpillée de la capitale, que vous m'avez imposée, acheva de vous distraire et de vous refroidir. Je constatais les progrès du mal, de jour en jour, malgré vous, dans vos serments même : il est si difficile de cacher ces choses-là !

« Alors, a commencé pour moi une succession d'amertumes silencieusement dévorées. La peur m'a prise de vous avoir connu ; j'ai compris que, ne pouvant dépasser le niveau des amours vulgaires, le vôtre me réservait peut-être, pour prix de mes sacrifices, l'affront d'une rupture banale. La nuit, tournée vers le mur de l'alcôve, pendant que vous dormiez, je pleurais ; je cherchais le moyen de faire passer en vous un peu de mon attachement dédaigné, si vivace encore, que je ne pouvais pas étouffer et qui, pourtant, devait s'en aller dans mes larmes, malgré moi, sans que j'eusse la force de m'en plaindre. Ah ! j'étais trop fière pour cela. Qu'y pouvais-je, d'ailleurs ? Je souriais, au contraire, j'étais gaie ; j'espérais toujours vous changer.

« Ah ! si vous saviez ce qu'on souffre de perdre l'homme que l'on chérit ; de se dire : « Je l'ennuie ; il va me laisser. » A quoi se résoudra-t-il, me disais-je. Feindra-t-il toujours un sentiment qu'il n'éprouve plus ? Et je vous épiais, et je tremblais, lâche que j'étais ! Même indifférent, je craignais de vous perdre, telle qu'un naufragé prêt à passer sa vie sur une planche, plutôt que d'être englouti dans la mer.

« Et pourtant, à mesure que mon tourment redoublait, quelque chose d'irréparable, un abîme lentement creusé et tous les jours plus large m'éloignait de vous, reculait le passé et m'isolait dans ce Paris où vous me rejetiez.

« C'est alors que vous avez fait de moi votre amusement, votre courtisane, votre machine à plaisir. Cette corruption, je ne m'en plaindrais

pas, si vous m'aviez aimée : il n'y a pas de corruption là où il y a l'amour. Qui peut limiter les emportements d'une passion vraie ? Ces emportements, qu'amène la transition d'une longue intimité, sont tout naturels, tout excusés, et ne souillent pas plus l'amour que la fureur des vagues ne trouble la l'impidité des flots. Où serait le mal, du reste, de mettre une pointe d'ivresse dans une affection sérieuse ? Loin de diminuer la tendresse, ces ardeurs l'augmentent ; car les sens ont aussi leur mémoire, plus fidèle parfois et plus tenace que celle du cœur.

« Mais ce que je vous reproche, ce que je ne puis vous pardonner, c'est de m'avoir dépravée froidement, sans excuse, parce que vous ne m'aimiez plus et que vous avez voulu quand même jouir de moi. Si vous m'aviez dit : « Je suis las de toi. Séparons-nous », je vous aurais estimé. Mais me faire servir à vos débauches, comme une traînée qu'on ramasse sur le trottoir !. Je me demande comment j'ai pu m'y soumettre. Et cependant je m'y suis soumise. La voilà ma faute, la voilà ma lâcheté, la tache ineffaçable de ma vie. D'abord, j'ai rougi pour vous du dégoût que je m'inspirais ; et par ce que je pensais de moi, j'ai eu la mesure de votre mépris. Puis, je me suis vue si avilie, si dégradée ; un tel découragement m'a prise, que je n'ai plus lutté ; je me suis résignée à être ce que vous vouliez ; je me suis étourdie : j'ai adopté cette corruption ; et mon amour, le peu d'amour que j'avais encore, est resté dans la fange où vous l'aviez fait tomber.

« Dès ce moment, je ne sais trop ce que je suis devenue. J'ai vu, sans m'en indigner, des maîtresses tromper tous les soirs leur amant, ne croire qu'au plaisir, se traîner dans toutes les hontes ; et, gagnée par l'exemple du vice, je me suis laissée aller.

« Lorsque Lucien me harcela de nouveau je ne pris pas la peine de vous le dire. Vous m'auriez peut-être fait l'honneur d'être jaloux, et je ne le voulais pas. Pourquoi ai-je été la maîtresse de ce fat ? Je n'en sais rien : cela me semble impossible. Il m'a prise en traître, par mes répugnances mêmes, en riant avec moi de l'amour. Mais, ce que je puis vous assurer, c'est que j'en souffre aujourd'hui ; c'est que je voudrais l'ôter de ma vie, ce moment d'inexplicable abandon qui m'a donné l'apparence de tous les torts.

« Ah ! mon ami, si vous l'aviez voulu, j'aurais été pour vous une mère, une sœur, une camarade plus dévouée qu'une épouse. Dans vos chagrins,

dans vos doutes, dans vos ambitions incomprises, ma main eût été là pour serrer la vôtre ; mon sourire eut consolé vos épreuves. Nous aurions vécu ignorés de tous, c'est-à-dire heureux, honnêtes, et grandis dans notre faute. Qui sait ? un enfant eût sanctifié notre union, et nous eussions vieillis en recommençant notre passé en lui.

« Vous avez préféré votre liberté ; vous l'avez maintenant ; vous n'en jouirez pas longtemps ; vous aurez d'autres femmes ; mais toujours je vous manquerai, et toujours vous aurez le remords de n'avoir pas su faire de moi une maîtresse honnête.

« Depuis que j'habite la ville de Boissy, je me réveille et je me retrouve. Je le vois trop tard, le bonheur n'est pas dans l'amour ; j'ai voulu quitter mon mari ; j'en suis punie : me voilà abandonnée de tous. Cependant, j'ai du courage. Il n'y a qu'un mois que je vous ai laissé ; eh bien ! vous ne me reconnaîtriez plus. Je ne suis plus la Marthe que vous avez chassée, la Marthe impure et coupable. Le passé s'efface de ma mémoire ; je m'en repens ; je l'oublie, et j'espère, avec l'aide de Dieu, redevenir enfin ce que j'étais avant de vous rencontrer.

« MARTHE. »

## XIX

Cette lettre m'atterra. La vérité m'éblouit : oui, c'était moi le seul criminel, moi qui avais dépravé ma maîtresse, moi qui lui avais désappris l'amour ! Comment ne m'étais-je pas arrêté dans cette folie de souillures ? Pourquoi n'en avais-je pas prévu les suites, et, ne l'aimant plus, n'avais-je pas déguisé mes indifférences ? Pourquoi surtout m'être blasé d'elle ? Pourquoi n'avoir pas avivé le feu prêt à s'éteindre et ressaisi l'amour qui m'échappait ? Mon insouciance m'avait perdu. J'étais, en somme, ma propre victime, et la plus à plaindre ; car Marthe ne m'aimait plus et moi je l'aimais encore. Je la voyais, vivant honnêtement à Boissy avec Louise et idéalisée d'une dernière séduction : le repentir. A mes souvenirs de Paris s'ajoutèrent ceux de Nyans, le poste, nos veillées chez M. de Joncières,

l'étang, notre fuite, tout ce qui me rappelait l'ancienne Marthe retrouvée et perdue.

Les convoitises de sa chair disparaissaient maintenant dans l'inconsolable et pur regret de sa tendresse disparue. J'avais le cerveau vide, à force d'être seul et d'enfermer en moi mes pensées, auxquelles la compagnie de ma maîtresse donnait un habituel essor. Je voulais la revoir ; sans l'image de Lucien, qui me défendait de pardonner, je crois que je serais allé la reprendre à Boissy. Oh ! ce que j'ai enduré pendant ces quelques mois, plus longs que des siècles ! On est si petit, si vous saviez, si petit devant la douleur, celle-là surtout, dont on rougit et que personne ne comprend. Certains jours, aux Champs-Élysées, par un temps pluvieux, tandis qu'un orgue de barbarie jouait à côté de moi, je me sentais défaillir de désespoir et d'asseulement. Affreuses, affreuses tristesses ! Comme on pleure sans larmes aux yeux ! Quelle étreinte de tentations ! Et comme il est près de vous, cet inoubliable passé !

Je faisais cependant ce que je pouvais pour me distraire. Je gaspillais mon argent au jeu ; j'usais ma santé en plaisirs bêtes ; et, au fond de tout, se dressait toujours le besoin de ma maîtresse. Des airs de musique, qu'elle chantait ou entendus ensemble, me traversaient la tête et ne me quittaient plus. Des suffocations de souvenirs m'assaillaient ; je ne pouvais me débarrasser, à table, en me couchant, en me promenant, d'une démarche de femme, d'une câlinerie, d'une vision de genoux, d'une odeur de robes chiffonnées, d'un râle d'amour qui s'étouffait dans de vagues mots. J'entrevois son dos nu, avec la ligne blanche et creuse de l'épine dorsale ; j'en devenais hébété ; des colères m'emportaient ; puis, je tâchais de ne plus songer à rien. Et je vivais ainsi, dans une perpétuelle fièvre, me trainant de café en café, de théâtre en théâtre, misérablement ennuyé, sans but, sans bonheur et écœuré de tout.

Je ne pouvais me figurer que j'allais vivre sans elle. Les femmes se consolent plus vite que nous : un coup d'éponge sur leur mémoire et c'est fini.

Et le temps marche, et il faut vivre, et vous avez beau tendre les bras, vous désespérer, pleurer de vraies larmes ; les théâtres jouent, les

boulevards grouillent ; vos amis se moquent de vous, et le plus simple est encore d'en rire, à moins de passer pour un collégien.

Vers la fin de l'automne, je résolus, pour me distraire, de voyager en Orient. Avant de me mettre en route, j'eus l'idée folle d'écrire à Marthe, de lui dire que j'allais m'embarquer. Qui sait ce qu'elle répondrait ; ce qu'elle ferait ?

Voici ce que je lui écrivis :

« Je vais voyager en Grèce, en passant par Bone et la Calle, et je voudrais vous voir avant de partir. Venez lundi prochain, à Marseille ; j'y serai ; nous causerons, comme deux amis qui se sont pardonnés. J'ai tant de choses à vous dire ! Demandez M. Léon, Grand Hôtel, rue Noailles. »

Je mis cette lettre à la poste, et, le soir même, je pris le rapide pour Marseille.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

En quittant la maison de son amant, Marthe courut chez Germaine et lui raconta ce qui s'était passé.

– Pincée ! fit Germaine ; il vous a donc suivie ?

– Oui.

– Eh bien, ma chère, c'est un petit malheur. Vous êtes libre. Vous avez de la fortune. Restez à Paris.

– Non, 'dit Marthe, je retourne en province. Je hais Paris, maintenant.

Et, comme Germaine se récriait :

– Paris m’écœure, ajouta-t-elle. Je veux revoir la Provence. J’y ai une amie qui m’attend. Je reviendrai, si je m’ennuie.

– A la bonne heure ! dit M<sup>me</sup> Chaumereuil ; ne vous provincialisez plus, ma chère ; revenez vite. Que ferez-vous, là-bas, toute seule ? Vous mourrez d’ennui.

Ayant regardé par la fenêtre, M<sup>me</sup> Chaumereuil aperçut un fiacre chargé de malles, arrêté devant sa porte.

– Est-ce que vous allez partir ?

– Oui, dit Marthe.

– Mais vous n’y songez pas. Vous resterez bien encore quelques jours. D’abord, vous déjeunez ici.

Tout fut inutile. Marthe, voulut partir. Alors M<sup>me</sup> Chaumereuil l’accompagna dans le fiacre à la gare de Lyon.

– Vous me donnerez de vos nouvelles, n’est-ce pas ? disait-elle en l’embrassant.

– Certainement, je vous écrirai.

– Que dois-je dire à Lucien ?

– Rien. Je ne l’ai jamais aimé, vous le savez.

Elles arrivèrent à la gare. Les locomotives sifflaient. Les voyageurs couraient ; on ne s’entendait pas parler dans la foule coudoyante qui encombre les départs. Enfin, elles se séparèrent.

– Adieu Germaine !

– Au revoir, chère. A bientôt.

En chemin, Marthe compara cette fuite honteuse à son arrivée. Elle était venue à Paris, amante honnête dans sa faute, dévouée à l’homme qui allait remplacer son mari ; elle partait, chassée par cet amant qu’elle avait trompé, et qui, lui, avait toujours été fidèle. A cette idée, une oppression gonflait la poitrine de la jeune femme. Le désespoir d’avoir manqué son avenir l’accablait et la révoltait. Peu à peu, cependant, elle se calma ; et, dans l’affaissement qui suivit cette nerveuse colère, son existence adultérine ne lui parut plus qu’une étape vers des événements sans doute meilleurs pour elle. Mieux réveillée de son cauchemar à mesure que le train l’emportait à travers la France, elle eut, tout le long de la route, une mélancolie irritée et pourtant douce, comme en éprouvent ceux qui viennent d’échapper à un

grand péril. Grâce à l'effacement que prennent les objets lorsqu'on change de milieu, ses vertiges charnels se dissipèrent et quelque chose de sa vie sembla l'abandonner, flotter et se perdre dans la fumée qui se traînait devant les portières des wagons. Si près d'elle encore, le passé se montra déjà loin. Était-il bien réel ? N'était-ce pas une hallucination, un moment de folie ? Elle était tentée de le croire.

A mesure qu'elle s'approcha de Marseille, elle reprit, pour ainsi dire, possession d'elle-même. D'anciennes illusions l'envahirent. Elle se sentit rafraîchie aux âpres émanations des bois, purifiée aux souffles des côtes, toute pénétrée enfin des enchantements de ce beau pays. La pureté du ciel descendit en elle ; la chaleur du soleil fondit ses pensées libertines ; et, devant les horizons reconnus, en revoyant la raie bleue de la mer, elle comprit qu'elle entrait dans une paix virginale, pleine de quiétude et de pardon. Elle se dit que tout en elle n'était pas dépravé ; que le fascinement seul de la vie parisienne l'avait séduite, et des espérances nouvelles lui promirent, à travers son honnêteté reconquise, au dessus des souillures effacées, une existence réconfortante, sans passion, enveloppée de repos et d'oubli.

Elle arriva à Boissy, ville de 4,000 âmes, à deux heures de l'après-dîner. A la petite gare un omnibus attendait les voyageurs. Elle donna l'adresse de Louise : rue des Chapelettes, 7 ; et l'omnibus, après avoir traversé des rues désertes, où des nappes de soleil blanchissaient les façades, s'arrêta devant un corridor dont la porte était entrebaillée. Une grosse dame, rouge et bouffie, parut au rez-de-chaussée, derrière les barres de fer qui protégeaient les fenêtres, et une grande fille brune en jupon aussitôt sortit du corridor. L'arrivée d'un étranger étant un événement à Boissy, des femmes se mirent aux fenêtres et des boutiquiers vinrent sur le seuil des magasins.

Marthe, en entrant, demanda Louise. Alors la grosse dame accourut. Elle, pouvait avoir cinquante ans. Aspect vulgaire, cheveux cendrés, nez enfoui dans des joues adipeuses, yeux clignotants, dos bombé : un débordement de chair dans une robe marron.

– Louise est ma cousine, répondit-elle. Elle est partie depuis un mois. Elle habite Nantes.

Marthe, stupéfaite, hésita. Elle ne ne voulut cependant pas retourner sans donner son nom.

– Je suis M<sup>me</sup> de Joncières. Louise est ma meilleure amie.

– Comment ! s’écria la grosse dame, vous êtes M<sup>me</sup> de Joncières ! Mais entrez donc, Madame. Les amies de ma cousine sont mes amies. Avons-nous assez souvent parlé de vous avec Louise ! Entrez, Madame : vous êtes chez vous.

Marthe surprise se défendait ; mais la grosse dame, tout en parlant, la poussa dans la salle à manger.

– Elle ne vous a donc pas donné sa nouvelle adresse ? Ça ne m’étonne pas. Elle est d’une négligence ! Vous arrivez de Paris, sans doute ?

– Oui, Madame.

– Ah ! mon Dieu ! quel long voyage ! Votre mari a été nommé inspecteur dans cette ville ?

– Oui, Madame.

– Louise me l’a dit. Elle n’a qu’une amie, une vraie amie c’est vous. Aussi a-t-elle languie de vous voir ! et moi donc ! que j’avais envie de vous connaître ! Vous resterez quelques jours ici, n’est-ce pas ? Brigitte, préparez la chambre du deuxième.

– Vous êtes trop bonne, Madame, murmurait Marthe ; je ne sais si je dois.

– Laissez donc ! nous voilà de vieilles connaissances. Venez, je vais vous conduire dans votre chambre.

Et, en aidant Marthe qui avait relevé sa voilette, à porter ses paquets, elle répétait dans l’escalier :

– Oui, Louise est à Nantes. Ah ! elle s’ennuie beaucoup, allez. Son mari est sous-directeur d’une maison de Banque ; presque toujours la goutte. Dieu ! qu’elle aurait été contente de vous voir !

– J’irai à Nantes en vous quittant, dit Marthe.

– Oh ! mais vous n’êtes pas pressée, n’est-ce pas ? Il faut vous reposer. C’est égal, ça doit vous étonner joliment de vous trouver dans une si petite ville.

Et voilà comment Marthe fut installée à Boissy, chez M<sup>me</sup> veuve Désarbaux.

## II

M<sup>me</sup> Désarbaux était le type vulgaire de la bourgeoise provinciale. Sans éducation première, à peine dégrossie et presque brutale, son père et sa mère, enrichis dans le commerce des vins, l'avaient mariée très tard à un bonhomme de propriétaire quelconque, ayant des rentes au soleil, fumant du matin au soir et marivaudant avec les bonnes. M. Désarbaux était l'incarnation absolue de tous les prosaïsmes, l'homme nul par excellence, ne connaissant que l'argent, se dispensant d'émettre un avis, faute d'avoir des idées, bonasse, conciliateur, stupide à faire plaisir. Tout le monde le connaît, cet homme-là ; chaque ville de France en a des spécimens. Il porte des bonnets de nuit, se mouche dans des mouchoirs de couleur, fume des pipes, boit de la bière, fait un tour de promenade, surveille les constructions publiques et ne sort plus, le soir, quand il devient vieux. Avec de pareilles habitudes, le papa Désarbaux eut le courage de vivre jusqu'à cinquante-trois ans. Sa veuve le pleura un mois ; le bonhomme n'en méritait pas tant ; au bout d'un mois, elle se consola, pour faire comme toutes les veuves. Dévote par désœuvrement, cancanière jusqu'à la méchanceté, bonne jusqu'à la bêtise, elle s'était arrangée dans son obscure sous-préfecture, une vie de momie, d'une agréable platitude.

Le matin, elle cousait et parlait avec la bonne, une berrichonne enluminée, maîtresse inédite du mari jusqu'à la mort du prud'homme Lovelace. L'après-midi, Mme Désarbaux lisait le journal d'un sou, apporté par le train et qu'un garçon à casquette bleue distribuait de porte en porte. Elle le lisait d'un bout à l'autre, les annonces comprises, sans oublier le feuilleton, dont elle suivait les péripéties avec une avidité d'émotions toujours grandissante. A cinq heures, en été, elle prenait le frais au jardin d'une de ses amies, où se réunissaient les dames de l'endroit. Elle ne manquait jamais de faire un brin de toilette pour traverser la ville. Sa personne avait ces jours-là, l'aspect d'une vieille frégate pavoisée. Le soir, ses amies la venaient prendre, et l'on se promenait une heure sur le cours

des tilleuls ou au bord de la rivière. L'hiver, on jouait au loto chez elle, devant un bon feu.

L'intimité s'établit vite entre elle et Marthe. Le lendemain matin, elles causaient amicalement dans la salle à manger.

– Avez-vous bien dormi ? demandait M<sup>me</sup> Désarbaux avec la gaieté matinale des vieilles femmes. Vous devez être fatiguée ! mais on vit si tranquille ici ! ça vous remettra. Et puis, je vous l'ai dit, vous êtes chez vous.

Et appelant la bonne qui passait dans le corridor, la taille balancée sous le poids de deux cruches d'eau :

– Brigitte, tu obéiras à Madame comme à moi.

– Bien, Madame,

Puis se tournant vers Marthe :

– Vous resterez au moins huit jours, n'est-ce pas ?

Marthe se récria :

– Je n'aurais pas le temps d'aller voir Louise.

– Oh h ! que si ! quelques jours de plus ou de moins, votre mari ne vous grondera certainement pas. Allons, une semaine. Mon fils arrive à cette époque.

Le déjeuner était fini. Elles s'assirent devant la fenêtre. La bonne dans la cuisine lavait bruyamment la vaisselle, et, devant la porte de la salle à manger, un petit chat blanc s'entêtait à poursuivre une pelote de fil qui glissait entre ses pattes.

– Oui, j'ai un fils, reprit la vieille dame avec un hochement de tête admiratif. Vous le verrez !.. Ma vie n'est complète qu'avec Bernard. Il termine ses études cette année-ci, chez les jésuites. Il a dix-sept ans. Quand il n'est pas là, c'est-à-dire dix mois de l'année je suis triste, fatiguée, toujours refroidie. Ainsi, tenez, cet hiver, je suis restée quinze jours au lit. Qu'il arrive, ma santé revient et ma gaieté aussi.

Marthe acquiesçait de la tête et s'intéressait :

– Vous allez être bien heureuse, maintenant qu'il a fini ses études ; vous ne vous séparerez plus de lui.

– Oh ! oui, fit M<sup>me</sup> Désarbaux. Figurez-vous qu'il m'a écrit hier une lettre. oh mais. touchante. Où l'ai-je donc mise ?

Elle se leva et chercha derrière le miroir. Mais ne la trouvant pas, elle se rassit.

– Je l’aurais laissée dans ma chambre.

Et elle ajouta en joignant les mains :

– Un style 1 Vous ne pouvez pas vous figurer. Il a un cœur d’or, mon Bernard. et quelle délicatesse ! Allez, il fera son chemin !. Toujours le premier dans ses classes. Nous avons beaucoup de jaloux ici. Dans les petites villes, il suffit qu’on ait un fils intelligent...

– Je les connais, les petites villes, Madame, dit Marthe. J’ai habité Nyans pendant très longtemps.

– Ah ! oui, c’est vrai ! un affreux endroit, n’est-ce pas ? Enfin, vous n’y retournerez plus ? Il y a huit heures de chemin de fer, d’ici.

Sans savoir pourquoi, cette proximité effraya Marthe, M<sup>me</sup> Désarbaux recommença à parler de Bernard. Sur ce sujet, elle ne s’arrêtait plus. Elle avait pour lui une adoration si importune et si encombrante, qu’une dame disait d’elle, en parodiant un mot connu : « Son plus grand défaut c’est son fils. » Ce culte maternel était si exagéré, qu’il irritait les moins indifférents. Elle l’imposait à ses amies, mesurait l’estime qu’elle vous donnait à celle qu’on accordait à son enfant, et, louait-on quelqu’un devant elle, vite elle parfait de lui. A force de vouloir le faire aimer, elle le faisait haïr. Et quelle jalousie contre ceux qui l’éclipsaient ! Un de ses camarades lut, un soir, devant quelques personnes, une pièce de vers fort applaudie. Le lendemain, humiliée que ce talent manquât à Bernard, M<sup>me</sup> Désarbaux lui dit : « Fais donc des vers, toi aussi. » Et il fallait voir pendant les vacances la vie de gâteries, de sucreries, de petits soins, de mignotises continuelles qu’elle faisait au collégien.

– Que voulez-vous, disait-elle, je n’ai que lui. S’il me manquait, je mourrais.

– C’est bien naturel, répondait Marthe attendrie.

Et elle songeait qu’elle n’avait jamais eu d’enfants, elle. Un enfant l’eût pourtant empêchée de quitter son mari et de prendre un amant.

Tandis que les deux femmes parlaient, la bonne chantait dans la cuisine, lavant toujours la vaisselle ; le saut du chat dérangeait l’équilibre d’une

chaise et on entendait dans la maison la roulade vibrante d'une pendule de cheminée.

Marthe s'habitua peu à peu au malaise qui résulte d'un changement de vie. D'abord dépaycée dans la lourde paix de cette vieille maison aux tapisseries sombres, aux boiseries enfumées, aux corridors sonores et aux plafonds très hauts, elle se découragea, devint triste, et la peur de l'avenir la ramena vers le passé. Les orchestrations de Meyerbeer, les chuchotements des loges, le rire de Germaine, le roulement des boulevards remplirent ses premiers sommeils de clameurs attirantes, vite étouffées dans ce brusque silence de province, pesant aux oreilles. Sa mémoire seule, d'ailleurs, évoquait ces souvenirs, dont elle avait à peu près détaché son cœur. Le troisième jour, sa solitude ne lui déplut pas, elle promit même à M<sup>me</sup> Désarbaux. de rester deux semaines.

Seule à présent, avec ses hontes à demi oubliées, lorsqu'elle songeait à l'amant qu'elle avait laissé à Paris, cet amour lui paraissait si lointain, qu'à peine il semblait avoir existé. Cette fuite la rendait à la solitude de la province, dont jamais elle n'aurait dû sortir, et aux tranquillités d'âme pour lesquelles, malgré ses habitudes parisiennes, elle se sentait née. Elle ne pouvait surtout s'absoudre d'être tombée dans les bras de Lucien. Que ne parvenait-elle à l'ôter de sa vie, ce gommeux inepte qui avait exploité ses désespérances ! Mais il y était, et pour toujours, avec son sourire niais et l'hébêtement de ses yeux fixes ; et cette idée avilissait Marthe comme si elle se fût prostituée pour de l'argent.

Une après-midi, des dames vinrent voir M<sup>me</sup> Désarbaux. Le salon, au premier étage, sur la salle à manger, s'emplit de remuements de robes et de sussurements. Marthe fut présentée à Mme Leroy ; à M<sup>me</sup> Ermenard, la femme du substitut ; à des bourgeoises, M<sup>me</sup> Renaudier, M<sup>me</sup> Fournelle, M<sup>me</sup> Rambaud. Son exquise élégance étonna ces provinciales, qui la trouvèrent « très réservée pour une parisienne. »

– Paris, s'écriaient-elles, quelle corruption ! Vous restez sans doute quelque temps chez-nous ? Vous faites bien, cela vous reposera. Nous sommes à la campagne, ici.

Une troisième personne, pleurarde, à figure de poisson, lui raconta a « ses tristes malheurs », la mort de son mari, sa fortune compromise ; lui parla de sa « dignité » ; de sa « bonté d'âme » ; de ses nombreuses « relations » et de ses « ancêtres », dont l'un avait été substitut « du procureur du roi ». M<sup>me</sup> de Joncières l'écoutait avec l'engageante douceur d'une politesse résignée, tâchant de s'accoutumer aux platitudes et aux mesquineries dont elle était deshabituée.

On sut bientôt, à Boissy, que la personne logée chez M<sup>me</sup> Désarbaux s'appelait Marthe de Joncières et qu'elle arrivait de Paris. La première fois qu'elle traversa la grande place, on la regarda curieusement et presque avec admiration.

C'est quelle était adorable dans sa robe de satin noir, à volant plissé, surmonté de dentelles noires. Son corsage pointu, portant des appliques de jais, ajoutait une sémillante majesté à l'élégance de son maintien. Un chapeau de dentelles espagnoles et de petits souliers à boucles noires complétaient ce sévère et riche costume. Les jeunes gens de Boissy se retournaient pour la voir passer. Une tentation de beauté, une pudique mélancolie s'échappaient de l'immobilité souple de la taille, du bas de la robe relevée chastement, de l'éclat chaud et vif du regard sous la voilette.

Le soir, au café de France, tout le monde parlait d'elle.

– Hein ? disait un habitué qui passait sa vie à copier, au crayon, sur le marbre des tables, les caricatures de Grévin, cherchez un peu chez nous, cette coupe de corsage, cette ondulation des hanches ! Les tailleuses de Paris, mon cher, il n'y a que ça ! On n'est pas fichu en province de vous couper une robe.

On entamait des discussions ; les curiosités s'éveillèrent.

– Les voisins, disait la bonne, voudraient me faire parler sur Madame. Moi, naturellement, je ne dis rien.

– Et vous faites bien, répliquait M<sup>me</sup> Désarbaux. Ça ne regarde personne. Sont-ils curieux, ici, ajoutait-elle en se tournant vers Marthe.

– C'est partout la même chose, disait en souriant M<sup>me</sup> de Joncières.

La veuve voulut faire visiter la ville à son amie, qui s'y refusa doucement, consentant à peine à se promener, le soir, du côté de la rivière, pour éviter la chaleur. La vie de Marthe prit, dès lors, une automatique

régularité. Levée à sept heures, elle descendait dans la salle à manger, où elle déjeunait avec M<sup>me</sup> Désarbaux, d'une tasse de café au lait.

– Avez-vous bien dormi ? demandait invariablement la veuve.

– Très bien ; et vous ?

– Oh h ! moi, je dors si peu, si vous saviez ! J'entends sonner toutes les heures. Cette nuit, les chats ont fait un vacarme dans la rue ! Vous habituez-vous à cette solitude ?

– Tout à fait, répondait Marthe.

Quelquefois, parlant de Louise, elles faisaient des projets.

– L'année prochaine nous irons la voir avec Bernard, dites ? Vous ne connaissez pas Nantes, sans doute ?

– Non, Madame.

– On dit que c'est charmant.

Le déjeuner fini, elles allaient au salon et regardaient la rue derrière les persiennes. A neuf heures, régulièrement, les employés du télégraphe et autres bureaux passaient, les mains dans les poches, avec l'insouciance de l'homme devenu machine. Sur le mur, près de la fenêtre de la salle à manger, un baromètre luisait. M<sup>me</sup> Désarbaux le consultait souvent.

– Le temps sera beau aujourd'hui ! Voyez comme il a monté ! D'ailleurs, je n'ai pas eu mes douleurs à l'épaule ; quand je n'ai pas mes douleurs à l'épaule, c'est que le temps sera sec.

Marthe était là comme chez elle. Elle brodait, assise, coupant son fil avec ses dents, le regard perdu vers la fenêtre. M<sup>me</sup> Désarbaux se levait, surveillait la bonne, faisait le menu du dîner, toujours grondante, par habitude, sans se fâcher pour cela. La rue avait tous les jours le même aspect. A dix heures, Félicité, la repasseuse, brune de vingt-deux ans, longeait le trottoir d'en face, sa corbeille de linges sous le bras. A onze heures et demi, c'était un vieux bonhomme en retraite, toujours bouche close, monté comme un ressort et qui, depuis trente années, faisait un tour de ville pour prendre de l'appétit. Il était d'une telle exactitude, que la bonne, en l'apercevant, s'écriait :

– Onze heures et demi ! Je vais mettre le couvert.

Puis les enfants, sortant de l'école, couraient dans la rue, cartables au vent, polissonnant en débandades ; ils se poursuivaient de huées, se

battaient ou chantaient à tue-tête : « Nicolas ! le voilà ! ah ! ah ! ah ! à Marthe montait alors dans sa chambre, écrivait et songeait, immobile dans son fauteuil, jusqu'à midi. A midi, l'*Angelus* vibrait lentement sur les toits des maisons, dans l'air ensoleillé, plein de gazouillis d'oiseau. La ville s'animait ; des ouvrières sortaient de l'atelier. Marthe descendait diner. A table, M<sup>me</sup> Désarbaux l'embarrassait de questions.

– Quel âge a votre mari ? Où demeuriez-vous ? Qui fréquentiez-vous ? Est-ce un bel homme, M. de Joncières ?

Pour échapper à cette inquisition quotidienne, Marthe parlait de Bernard. La mère aussitôt bavardait.

– Encore quatre jours et vous le verrez ce beau garçon. Ah h ! il a beaucoup grandi. Si vous l'aviez connu l'année dernière, vous ne le remettriez plus aujourd'hui.

A force d'entendre parler de lui, M<sup>me</sup> de Joncières désirait le voir, ne fût-ce, d'ailleurs, que pour rompre son isolement, qui, parfois, lui pesait.

Elle entrevoyait, en effet, dans l'avenir, des décevances accablantes. Elle était pareille au voyageur, assis sous un palmier, et qui mesure des yeux le désert qui lui reste à parcourir. Que d'horizons encore devant elle ! Que de jours à épuiser ! Où prendrait-elle, même avec l'amitié de Louise, le goût, la consolation de vivre ? Et, se désespérant à mesure que ses réflexions s'entêtaient, elle songeait à ses joies de jeune fille, à ses nonchances de femme aimée, aux félicités disparues, aux étapes de bonheur où sa vie s'était délassée. Ces regrets donnaient même à sa voix une passagère ironie, une pointe de colère dépitée qui étonnait M<sup>me</sup> Désarbaux.

– Qu'avez-vous donc, ma chère ? lui demandait-elle.

– Rien. J'étais distraite, répondait Marthe.

Ce qu'elle avait, c'était, à certaines heures, un tressaillement fiévreux, d'involontaires défaillances, des retours vagues vers le passé, comme si ses passions eussent dormi allumées sous la cendre.

M<sup>me</sup> Désarbaux lui conseillait de lire.

– Cela vous distraira, disait-elle.

Elle lui donnait des feuilletons de petits journaux, découpés par elle, collés feuille par feuille et reliés en livres-albums.

### III

Un soir, une étrange rumeur circula au café de France. M. Agarrat, le commis-voyageur de la maison Michaudois, – arrivait de Nyans, où on lui avait conté l’histoire d’une M<sup>me</sup> de Joncières, par— tie, disait-on, pour Paris, avec un amant. M. Agarrat, à la description qu’on lui avait faite, avait reconnu Marthe. Vous pensez, quel scandale ! Toutes les mêmes, ces parisiennes. M. Agarrat prétendit que son amant l’avait quittée. C’est pour cela qu’elle était venue à Boissy. Durivier, clerk d’avoué, affirma qu’elle voyageait pour affaires. Un autre déclara qu’elle allait visiter l’Italie.

– Enfin, répétait-on, elle en a vu de grises !

– C’est égal, concluait un jeune banquier connu par sa jovialité, ça doit faire une crâne maîtresse !

Grand émoi parmi ces dames. On se redit la nouvelle, et, chacune l’exagérant, il fut établi le soir que Marthe était une femme entretenue, lâchée par son dernier amant. Dès lors, on la regarda avec une hauteur affectée et une impertinence polie. On l’évita même. Les *dames* qui se réunissaient parfois chez la veuve, ne s’y rendirent plus et, un jour, Mme Demarguette, la femme du juge de paix, prévint charitablement M<sup>me</sup> Désarbaux :

– Vous avez tort, ma chère, de garder cette femme-là chez vous. Elle a, dit-on, tenu très mauvaise vie. Sa présence dans votre maison cause, en ville, un déplorable effet.

M<sup>me</sup> Désarbaux se récria :

– Marthe est une honnête femme. Je réponds d’elle, et je ne comprends pas que vous puissiez croire de pareilles choses.

– Mon Dieu, ma chère, je le crois et je ne le crois pas. Je vous avertis, voilà tout.

– Eh bien moi, je vous assure que cela n’est pas vrai. Ce sont de méchantes langues, qui par jalousie font courir ces bruits.

L'excellente femme, en tout autre occasion, se fut montrée plus crédule ; mais Marthe, avec sa douceur sérieuse, son amitié pénétrante et surtout sa complaisance à écouter ses épanchements maternels avait séduit complètement la vieille provinciale. Maladroite pourtant comme les personnes bavardes, celle-ci répéta à la bonne les paroles de M<sup>me</sup> Demarguette ; et, au moment où elle s'emportait contre de si odieuses calomnies, Marthe qui entrait entendit la fin de l'entretien.

– Qu'ont-ils donc contre moi, pour me traiter ainsi ? dit-elle, pâle et émue.

– Vous étiez là ! fit la veuve.

– Oui ! J'entrais, sans le vouloir. j'ai entendu.

– L'affreux pays, n'est-ce pas ? reprit M<sup>me</sup> Désarbaux. Moi, je ne crois qu'au bien. Je vous estime comme j'estime Louise. Laissez-les dire, quand ils auront assez parlé, ils se tairont.

Marthe baissait les yeux et regardait ses doigts les uns après les autres.

– Vous avez été trop bonne pour moi, Madame, murmurait-elle. Vous m'avez accueillie et défendue, je m'en souviendrai toujours ; mais je ne puis rester davantage ici. Laissez-moi partir demain.

– Demain ! s'écria la veuve, ah ! mais non, par exemple. C'est justement demain que mon fils arrive !. Partir ce jour-là ! Vous n'y pensez pas. Vous resterez bien encore une semaine ou deux.

– Réfléchissez, Madame, à tout ce qu'on dit.

– Qu'est-ce que cela vous fait ? N'êtes-vous pas au-dessus des mensonges ?

– Sans doute.

– Eh bien, alors ? Vous resterez, je le veux. c'est convenu.

Marthe promit, mais elle s'exaspéra intérieurement de voir que l'on connaissait sa vie, cette vie impure qu'elle aurait voulu cacher à tout le monde et à elle-même ; non pas que l'ébrulement de ses amours de Nyans l'étonnât ; mais elle ne croyait pas que la malignité publique osât pénétrer jusqu'aux secrets de son existence à Paris. Est-ce que ses fautes allaient ainsi la poursuivre, la talonner comme la vengeance et la justice dans le tableau de Prudhon, qu'elle avait vue au Louvre, et l'empêcher désormais de passer pour une honnête femme ? Elle fut tentée, malgré sa promesse, de

partir le lendemain. Si elle ne céda pas à ce mouvement de colère, ce fut par révolte, par orgueil, par un besoin subit de braver ces stupides provinciaux et de leur rendre mépris pour mépris.

Le lendemain donc elle sortit, regard hautain, taille droite, dédaignant les curiosités braquées sur elle. Maintenant, en l'examinant bien, on lui trouvait l'air d'une cocotte. Cette sveltesse de taille n'était pas naturelle ; l'élancement des hanches, la rondeur des formes, sentaient la baudruche. On affirma chez le coiffeur qu'elle était parente de M<sup>me</sup> Désarbaux, et que celle-ci l'avait recueillie à la suite d'un procès pour adultère.

Marthe-finit par se consoler de ces bavardages en se disant qu'elle n'avait plus que quelques jours à rester à Boissy. Elle tâcha donc de s'y distraire. Tous les soirs, elle écrivait ses impressions sur un cahier relié qu'elle enfermait dans une boîte, La veille de l'arrivée de Bernard, elle traça les lignes suivantes qui nous font connaître l'état de son cœur à cette époque :

Mercredi.

« Pas sortie aujourd'hui. Le fils Désarbaux arrive demain. Reçu lettre de Louise.

« Quelle affreuse journée, mon Dieu, j'ai passée hier ! Qu'il est triste d'être sans famille, sans foyer, sans protection. De tous les côtés, l'indifférence ou le mépris. Quel vide autour de moi !

« J'ai été bien coupable, je le sais ; mais, à force de souffrir, je veux racheter ma propre estime. Je ne compte sur personne pour cela ; je veux me faire à l'idée que je suis seule au monde et que de moi seule doit venir tout ce que j'attends de la destinée. »

Grande fête, le lendemain ! M<sup>me</sup> Désarbaux, l'éclair aux yeux, pimpante, éclatant de joie dans sa chair énorme, mit une folie de gaieté dans la maison.

– C'est pour aujourd'hui, vous savez ? à deux heures.

La veille, elle avait fait lire à tout le quartier, la fameuse dépêche :

« Reçu bachelier. »

– M'accompagnez-vous à la gare ? demanda-t-elle à Marthe.

– Avec plaisir, Madame.

– Nous serons trois à table, ce soir, reprit la veuve ; nous mangerons avec un bachelier ! Il paraît que c’est très difficile, maintenant, le baccalauréat.

#### IV

La petite gare de Boissy touche la ville, ce qui en fait un but de promenade pour les oisifs. Les trains du soir attirent devant les barrières un grand nombre de flâneurs. Mais à deux heures de l’après midi, il n’y a personne : il fait trop chaud.

Quand Marthe et M<sup>me</sup> Désarbaux y arrivèrent, deux fillettes se promenaient dans les salles d’attente, étroites et poussiéreuses, d’où l’on entendait piaffer le cheval du seul omnibus de la ville et les cris de deux gamins, jouant dehors sur le trottoir. La gare semblait endormie. Le soleil entraît par les portes ouvertes, et le vent secouait les vitres qui claquaient bruyamment dans la sonorité des couloirs déserts. M<sup>me</sup> Désarbaux et Marthe allèrent attendre le train devant la barrière, près du petit jardin rempli d’ifs brûlés et de fusains blêmes.

Sur la voie élargie, la raideur des rails parallèles et luisants qui se croisaient sur les cailloux donnait à Marthe une sensation de rapidité ; des souvenirs tourbillonnaient autour d’elle ; elle sentait des lèvres mordre sa langue de baisers et autour de sa taille des secousses de volupté si intense, que sa poitrine en défaillait. Tout à coup la sonnerie électrique roula. Deux employés parurent sur le trottoir de la voie. M<sup>me</sup> Désarbaux, appuyée contre la barrière, cherchait un témoin de son contentement. Mais il y avait là que deux jeunes gens, habitués du café de France, qui causaient, fumaient des cigarettes et examinaient M<sup>me</sup> de Joncières, dont le visage, sous le demi-jour de l’ombrelle, prenait la délicatesse dorée d’un duvet de pêche. L’herbe desséchée, les platanes, plantés depuis un an et ornés de leur maigre bouquet de feuilles vertes, le fouettement du vent, la blancheur de la façade, donnaient à la gare, sur ce plateau caillouteux, un air d’abandon et d’oubli, une nudité de maison bâtie dans un Sahara, sous le ciel immense.

Au bout de ces deux rails, là-bas, bien loin, Marthe voyait passer, dans une bouffée de débauche élégante, les musiciens de Besselièvre, les tribunes de Longchamp, les soirées chez Germaine, les glaces des cabinets particuliers, l'interminable panorama de la vie parisienne, où le vice se pâme dans les bras des hommes.

Sa vie semblait avoir pris désormais la fixité de cette attente devant une gare. Plus aucun bruit dans son âme, que le roulement clair d'une sonnerie électrique. Soudain, déchirant ses pensées, un coup de sifflet lointain traversa l'air et une tache noire, empanachée de fumée blanche, surgit à l'horizon, au bout de deux rails. Le sifflet gronda longtemps ps ; la tache noire ne bougeait pas. Puis elle accourut rapidement ; et la locomotive, grossissante, monstrueuse, passa devant la barrière, secouant le sol dans un grincement contenu d'essieux et de souffles. Formidable et apaisée, elle tirait avec l'allongement majestueux de son piston et d'une marche lente et raide, les wagons qui s'arrêtèrent peu à peu en craquant longuement. Des têtes se montrèrent aux portières. Des mains en sortirent. Sur le trottoir le chef de train marchait, tête baissée, criant d'une voix brève : « Boissy ! – Boissy ! » dans la roulade de la sonnerie. Avec quelle fureur de caresses M<sup>me</sup> Désarbaux embrassa Bernard !

– As-tu fait bon voyage ? Quel succès, ton examen ! Dieu ! que tu es maigre ! Il a tant travaillé, le pauvre ange ! Te voilà un homme maintenant ! Ah ! mon Dieu, tenez, il a encore grandi !

Et se tournant vers Marthe :

– M<sup>me</sup> de Joncières, une amie qui est chez moi depuis quelques jours.

Le jeune homme salua Marthe timidement, et tous les trois, à pied, rentrèrent en ville. M<sup>me</sup> Désarbaux s'appuyait avec affectation au bras de son fils, Marthe souriait à côté d'eux, et, à la gare, la locomotive immobile exhalait un bruissement de chaudière, coupé dans le vent.

Marthe considérait Bernard. C'était un joli garçon, un peu mièvre, un peu maigrelet, mais si distingué, si délicat et d'une expression de traits si sérieuse, qu'à première vue il intéressait.. Il regardait d'une façon étonnée et pénétrante et semblait dans vos yeux chercher le fond de votre âme. Sans pose, sans gaucherie, la taille mince, le visage d'une aristocratique

blancheur, il avait un air virginal et recueilli, auquel s'ajoutait le charme de l'adolescence mûre.

Sa présence compléta la gaieté de la maison. M<sup>me</sup> Désarbaux lui fit raconter ses tristesses de collègue, ses réponses à l'examen, son voyage dans tous ses détails. Gêné d'abord devant Marthe, la simplicité de M<sup>me</sup> de Joncières le mit vite à son aise. Il fut tout de suite attiré par ce sourire paisiblement triste qui mettait sur le visage de la jeune femme l'attrait d'une douleur cachée, la sévérité d'un malheur mystérieux. Rien, du reste, ne fut changé dans les habitudes de la maison. Mais, pour laisser la mère et le fils s'épancher librement, Marthe restait plus souvent dans sa chambre. Bernard montait alors chez elle :

– Maman vous attend, Madame.

Et ils descendaient ensemble.

De jour en jour se connaissant mieux, ils se mirent à causer. Chose singulière ! quoique réservé, Bernard, seul avec elle, se sentait moins contraint. Marthe, attentive et les yeux baissés, brodait auprès de la fenêtre.

– Devez-vous vous ennuyer en province ! lui disait Bernard.

– Mais non, répondait-elle. Vous et votre mère vous ne m'en laissez pas le temps. Et puis, je lis les feuilletons de Xavier de Montépin.

– Quel remède e !

– Remède extrême ! Ceux qui guérissent. Non, je vous assure, il est très attachant, Montépin.

D'autres fois, Bernard examinait sa broderie.

– Comment s'y prend-on, demandait-il, pour pousser l'aiguille avec un dé ? au collège nous cousions nos cahiers sans dé. C'est prodigieux de vous voir lever les doigts avec cette vitesse.

– C'est pourtant bien simple, disait Marthe en riant.

Et, lui montrant l'impulsion du dé, elle tirait l'aiguille avec de petits mouvements brusques qui faisaient trembler ses pendants d'oreille.

Le soir, après le souper, la bonne, pour ôter la nappe, soulevait la lampe avec précaution ; l'on restait un moment dans la salle à manger à parler des tranquillités de la vie de province.

– On est, ma foi, très heureux, ici, disait Bernard. On a du ciel, du soleil, des environs charmants. Que faut-il de plus ? Moi, je hais les grandes villes.

– Vous avez raison, ajoutait Marthe.

– Certainement, répliquait la veuve.

Pendant le repas, les fenêtres restaient ouvertes, à cause de la tiédeur de l'air. On entendait en mangeant couler l'eau d'une fontaine et par-fois le chant sonore d'une cruche qu'on emplissait. L'accalmie de la nuit apportait dans la salle à manger des défaillances de vent et de paisibles rumeurs, pendant que les étoiles montaient lentement des toits voisins. Marthe, Bernard et la veuve s'allaient ensuite promener sur le cours des tilleuls ou s'asseyaient devant la porte du corridor et causaient jusqu'à dix heures.

– Lis-nous tes vers, dit, un soir à la veillée, M<sup>me</sup> Désarbaux à son fils.

Bernard se défendit. Marthe insista, et il fut obligé de lire les nuageux dithyrambes, composés entre un discours français et une version latine. La mère se gonflait d'admiration.

– Les beaux vers, n'est-ce pas s ? Et comme il les lit bien !

Bernard continuait en souriant :

Un éternel poison se mêle à toute ivresse ;  
Qui n'a pas ici-bas son heure de tristesse ?  
Au milieu de sa joie ou bien de son oubli,  
Sous un mal imprévu qui n'a pas tressailli ?  
C'est dans un songe d'or que l'âme se réveille e ;  
C'est dans la rose en fleur que se cache l'abeille.

Marthe laissait retomber peu à peu ses mains sur ses genoux, et, clignant les yeux, s'abandonnait aux plaintives mélancolies qui s'échappaient de ce cœur d'enfant comme le parfum s'échappe des fleurs. Ces poésies banales, mais émues, chantaient l'infini, la destinée de l'homme, les duos sur les lacs, le lyrisme démodé de 1830, à l'usage des collégiens et des demoiselles en vacances.— Il le pense, tout cela ! se disait Marthe, subjuguée. Et elle devinait, dans cette âme d'adolescent transfigurée à ses yeux, un monde inexploré de tentatrices rêveries, un trésor d'ignorances dormantes qu'un baiser de femme eût dissipées. Ces vers lui montraient un coin de cette jeunesse romanesque, étiolée au collège, assoiffée de beauté et débordante d'effusions.

Il ne ressemblait pas aux autres, cet enfant. Auprès de lui elle se sentait meilleure. Des élévations emportaient sa pensée, distraite de sa torpeur

journalière ; elle revivait, elle renaissait, rien qu'à entendre ces vers, purs comme un ciel de Provence, frais comme des brises marines. Ils lui apportaient ses propres idées, ses nuances de réflexions, l'écho si longtemps cherché d'intimes aspirations qu'elle se croyait seule à avoir ; et tout cela l'étonnait, la fascinait, tel qu'un réveil de tout son être après l'ensommeillement d'une maladie.

Bernard, observateur et méditatif, avait compris qu'une souffrance cachée tourmentait M<sup>me</sup> de Joncières ; il la regardait, à cause de cela, curieusement, avec cet appel des yeux qui semble solliciter une confiance. Sa voix prenait en parlant à la jeune femme une retenue sérieuse qui le mettait aussitôt en communion de tristesse avec elle et établissait entre eux cette silencieuse sympathie qui fait que sans s'être rien dit encore on est bien près pourtant de tout s'avouer.

– Vous avez beaucoup souffert, Madame ? lui demanda-t-il, un soir qu'ils étaient seuls.

– Oui, répondit-elle, étonnée.

– Je l'ai compris, dit-il, le premier jour que je vous ai vue.

– Est-ce que cela paraît sur mon visage ? demanda-t-elle, sérieusement.

– Oui, vous êtes sombre, toujours.

Elle murmura : – Je ne puis pourtant pas me plaindre. C'est moi qui suis cause de mes ennuis.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que parmi nos douleurs il y en a bien peu que nous n'ayons pas méritées.

Mrae Désarbaux qui entra en ce moment interrompit leur conversation.

## V

En sortant du collège des Jésuites, Bernard, imbu d'une éducation mondaine, aspirait aux inquiétudes de la passion, aux émotions exquises du cœur, à tout ce qui rend une existence noble, enviable ou tourmentée. Il s'était sauvé du libertinage des jeunes gens par la lecture d'un tas de romans

et de poésies qui, de bonne heure, avaient ouvert son âme à des attentes d'irréalisable amour. Dans la salle d'étude, quand le battement de l'horloge entraînait par les fenêtres béantes sur la cour, il lisait George Sand en cachette et, des semaines entières, se grisait à la pensée d'aimer une femme. Que de projets il avait faits en promenade, oppressé d'azur, soûlé d'extase et songeant à des jeunes filles pudiques, apparues sous les arbres, le sourire aux lèvres ! Le dimanche, tout secoué des douleurs de Werther, de Graziella ou de Sténio, il enviait les demoiselles et les femmes en toilette qu'il aurait adorées et qu'il voyait sur les allées publiques derrière la grande grille de l'établissement. On vivait ; on était heureux ; on s'épanouissait à deux pas de lui. Et son destin était de se morfondre avec ses camarades, parqués et surveillés comme des esclaves, quand, revolté d'impatience et fiévreux de liberté, le pauvre enfant se mourait d'idéales convoitises. Souvent, dans les rues éloignées de la ville, un orgue de barbarie jouait en trémolo un air du *Trouvère* ou d'*Ernani*. Bernard écoutait cette musique éplorée, et, pendant que l'automne baignait la cour de brumes froides, tandis que les arbres effilaient dans l'air leurs branches nues, il éprouvait une déception de vivre, d'indicibles déchirements, des élans avortés, de même que s'il eût été vieux ou qu'exilé par delà les mers, il eût désespéré de revoir une fiancée chérie.

A la chapelle, il écoutait distraitement les chants et les prières. Il pensait aux soirées mondaines, aux actrices, aux poètes, à tous ceux qui se damnent pour des créatures, à tous ceux qui demandent des bonheurs infinis et qui s'usent le cœur à souffrir. Il brûlait lui aussi de donner sa vie à une femme qui le comprît ; il entrevoyait des regards en larmes ; il entendait des bouches lui répéter : « Je t'aime » ; et ces délirantes évocations le faisaient défaillir, pendant que le prêtre chantait l'*Oremus* et que les élèves répondaient longuement : « Aâmen n ! »

Ces exaltations avaient fini par le rendre amoureux d'une religieuse de l'infirmerie, divinement belle sous son béguin blanc. Il lui adressait des billets passionnés qu'il gardait, bien entendu, dans son pupitre ; et plusieurs fois il feignit d'être malade pour être soigné par cette sœur, qui, du reste, lui prodiguait ses soins sans rien remarquer. Le départ de la religieuse, nommée supérieure dans une autre maison, sauva Bernard de cette maladie qui commençait à être connue dans le collège.

Un sentimentalisme si prématuré devait rendre dangereuse son intimité avec Marthe. Ne se trouvant bien qu'à la maison, Bernard ne sortait plus ; et M<sup>me</sup> de Joncières ayant une fois parlé de départ, il lui avait arraché la promesse qu'elle resterait encore dix ou quinze jours.

## VI

Une après-midi, ils revenaient tous les trois d'une promenade à travers champs. M<sup>me</sup> Désarbaux s'était arrêtée dans une ferme et bavardait avec les métayers ; Marthe et Bernard, en l'attendant, suivaient un chemin bordé d'orties au milieu d'un étroit vallon.

- Louise doit joliment s'impatienter, dit Marthe qui parlait de son départ.
  - Est-ce la pensée de Louise ou de votre mari qui vous inquiète ?
  - L'une et l'autre.
  - Vous le craignez donc beaucoup, votre mari ?
  - Moi ? pas du tout, pourquoi le craindrais-je ?
  - S'il vous grondait, pourtant ? S'il trouvait votre voyage trop long ? Les maris sont exigeants.
  - C'est aux femmes, dit-elle, à les rendre raisonnables. Quelle idée vous faites-vous du mariage ?
  - Oh ! une idée impossible.
  - Laquelle ?
  - Je m' imagine que c'est le bonheur parfait. Je ne comprends pas qu'un mari finisse par ne plus aimer sa femme.
  - N'est-ce pas ? s'écria-t-elle vivement.
  - Oui, j'adorerais ma femme, moi, si je me mariais.
- Elle l'interrompt :
- Croyez-vous, demanda-t-elle, que l'amour vrai puisse exister en dehors du mariage, dans une liaison coupable ?
  - Oui, je le crois, s'écria-t-il, oui, j'en suis sûr !
  - A la bonne heure, reprit Marthe avec une certaine émotion, vous n'avez pas de préjugés, vous.

Elle avait quitté son bras. Ils ne parlaient plus. Elle se baissait de temps en temps, la robe élargie autour d'elle, pour cueillir des fleurs bleues.

– Je les mettrai dans ma chambre, disait-elle, ça sent très bon.

Il l'aida à faire des bouquets.

– Mais votre mère, fit-elle, sommes-nous impolis de ne pas l'attendre.

– Bah ! elle viendra bien toute seule. Je lui dirai que je vous ai entraînée !

A leurs pieds, des vols rouges de petites sauterelles fusaient dans l'herbe. Ils ne disaient plus rien, amollis dans leurs pensées. Bernard rompit enfin le silence :

– Le soleil va se coucher.

Marthe mit la main horizontalement sur ses yeux :

– En effet, il ne tardera pas.

Le soleil louchait derrière des crevasses de nuages violets, qui donnaient à la campagne un air de vaste désolation.

– Que c'est triste, ce coucher de soleil ! dit Marthe.

– Oui, répondit-il ; en voyant parfois certains nuages, on souffre, on est comme navré, n'est-il pas vrai ?

– Oui, oui. Cela m'est arrivé souvent.

Le paysage, en effet, agonisait dans une dernière lutte d'ombre et de lumière. Les flancs des collines se crêpaient de bandes noires ; les sommets se rosaient de clartés mourantes. Aux cimes des arbres et au fond des taillis, où saignaient des fils de rayons rouges, les feuilles bruissaient comme agitées de frissonnements d'automne, tandis qu'on était au temps des chaleurs. Des sanglots de vent couraient dans l'espace, plus subtil et plus élargi, courbaient les ramures, fouettaient l'herbe et sifflaient dans les orties buissonnantes qui bordaient le chemin.

Tandis qu'ils regardaient le ciel, leurs têtes se touchèrent et Bernard sentit contre sa tempe la froideur du peigne d'écaillé piqué dans les cheveux de Marthe.

– Le voilà qui disparaît, dit-elle.

Le soleil s'enfonçait dans un nuage gris, tel qu'une tête de malade qui s'enfonce dans l'oreiller.

– Voici maman, dit Bernard.

A cent mètres de là, M<sup>me</sup> Désarbaux, l'ombrelle à la main, leur faisait signe de revenir sur leurs pas.

Le soir, quand on ne sortait pas, on faisait une partie de loto. Marthe marquait délicatement ses quines, raillait M<sup>me</sup> Désarbaux toujours en retard, accusait Bernard de tricher. Ses doigts roses, sortant de ses larges manches, tourmentaient les rondelles d'ivoire où le chiffre est gravé, pendant qu'elle allongeait la tête pour constater si l'on marquait ses numéros. Bernard la buvait des yeux, l'admirait, s'affolait d'elle éperdument. Elle avait une robe grise, légèrement échancrée, et autour du cou un ruban de velours noir. De toute sa personne se dégageait une séduction-qui appelait le baiser. Un poème d'amour s'envolait de l'ébouriffement de ses cheveux frisés aux tempes, et Bernard ne pouvait, sans battement de cœur, soutenir l'éclat de son magnétique regard. Il n'osait s'approcher d'elle, grisé malgré lui du parfum de ses vêtements. Lorsque leurs pieds se touchaient sous la table, il retirait vite le sien. Marthe, sans avoir les mêmes timidités, éprouvait la même douceur à vivre à côté de lui. Elle aurait voulu s'endormir dans cette consolante tranquillité où son corps et son âme se défatiguaient lentement. Elle ne songeait plus à abandonner cette maison, qui lui offrait les joies inattendues de la famille, auxquelles la présence de Bernard ajoutait un charme d'amour.

Les souvenirs du passé se reculaient de jour en jour dans un éloignement plus vague qui en atténuait la honte et les effaçait par degrés. Elle se sentait envahie de repos, allégée d'oubli. Un changement pareil à une mue de l'âme s'opérait en elle. On eût dit que sa vie se raffermissait, se purifiait, rajeunie et retrempée à l'amitié de la veuve et de son fils. Aussi, comme elle était gaie maintenant ! Quels brusques renversements de tête ! Quelle hilarité épanouie ! Elle ne s'inquiétait même plus de ce qu'on disait d'elle à Boissy. Cela lui était bien égal, puisque M<sup>me</sup> Désarbaux n'écoutait personne et que Bernard s'en indignait.

Il y a, dans les petites villes, un lieu où aboutissent les bavardages et les nouvelles, c'est l'ouvroir. Les dames s'y réunissent et y travaillent pour les pauvres. Mais on y est, en réalité, beaucoup plus occupé à découdre son prochain qu'à coudre des habillements.

– Est-ce qu'elle compte rester longtemps chez M<sup>me</sup> Désarbaux ?  
demanda la femme d'un avoué, jalouse des toilettes de Marthe.

– Une ancienne entretenue ! C'est inouï ! s'écria M<sup>me</sup> Ermenard.

Une autre ajouta

– Et M. Bernard qui ne la quitte pas ! Et la mère qui le supporte !

– Quel scandale ! reprenait-on en chœur.

– Si on prévenait M<sup>me</sup> Désarbaux, dit M<sup>me</sup> Rivières.

– Je l'ai prévenue, s'écria M<sup>me</sup> Demarguette. Elle a fait la sourde oreille.

– Il faudrait, hasarda la dame à figure de poisson, lui préciser ce qu'on dit.

– C'est cela, s'écria-t-on ; il faut préciser. Qui s'en charge ?

– Moi ! dit une petite boulotte effrontée, aux yeux de lynx, connue pour l'excentricité de ses toilettes.

– M<sup>me</sup> Bonneval s'en charge ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et la conversation continua au milieu du grincement des coups d'aiguille.

Le lendemain, la petite M<sup>me</sup> Bonneval entra chez M<sup>me</sup> Désarbaux, en saluant sèchement Marthe qu'elle rencontra dans le corridor.

– Je viens, dit-elle à la veuve, vous avertir d'une chose de la part de ces dames.

– Quoi donc, mon amie ?

– Tout le monde, ma chère, trouve que vous avez tort de braver l'opinion publique en gardant chez vous cette espèce de femme.

– De quelle espèce de femme parlez-vous ? demanda la veuve déjà irritée.

– De M<sup>me</sup> de Joncières.

M<sup>me</sup> Désarbaux faillit se fâcher.

– Exprimez-vous, ma chère, avec plus de respect. M<sup>me</sup> de Joncières est une honnête femme.

– Qui a eu des amants.

– C'est faux !

– On en est sûr.

– Sûr ?

– Oui, sûr.

– Eh bien, dit M<sup>me</sup> Désarbaux, prouvez-le moi et je verrai ce que j’ai à faire.

La petite Bonneval entama une démonstration ; mais des rumeurs ne sont pas des faits, et M<sup>me</sup> Désarbaux voulait des faits.

– Eh bien, soyez tranquille, ma chère, conclut enfin la petite Bonneval désarçonnée, on vous en donnera, des faits. Vous n’attendrez pas longtemps, je vous en réponds.

Et elle sortit, furieuse. Le lendemain, elle décidait l’abbé Verdillon à écrire au vicaire de Nyans pour avoir des faits.

## VII

Un soir Marthe, Bernard et sa mère allèrent se promener au bord de la rivière, en passant par la grande route. A cause d’une épidémie et pour purifier l’air, on avait allumé des feux dans les rues de la ville, qui s’éclairaient de rougeurs d’incendie dessinant les persiennes sur les façades désolées. Les habitants avec des planches et de vieux tonneaux alimentaient les feux ; et les gamins les franchissaient en courant et en disparaissant dans la flamme.

– Donne le bras à Madame, dit la veuve à son fils.

Bernard offrit son bras à Marthe.

– Croyez-vous, demanda-t-il, que le feu chasse les fièvres ?

– S’il ne les chasse pas, dit la mère, il ne les fait pas venir, non plus.

Et, se tournant vers Marthe :

– C’est la coutume, ici. Moi, je crois positivement que cela dissipe les miasmes.

Pour éviter la chaleur ils mettaient en passant leurs mains devant leur visage et marchaient l’un après l’autre, le long des trottoirs, où les personnes assises échangeaient des saluts discrets avec M<sup>me</sup> Désarbaux.

– Ça vous brûle, dit Bernard. Sauvons-nous !

– Nous n’avons qu’à longer la rue des Séverines, dit la veuve.

Il fallut traverser la place. Là, un feu énorme tordait jusqu'aux étoiles ses flammes pétillantes d'étincelles. Des curieux rangés en rond, regardaient ; la lumière rouge donnait aux traits de leur visage une finesse et un relief de miniature. Devant la porte du café de France et au balcon du cercle une multitude de têtes s'empourpraient ; les façades des maisons, démesurément agrandies, s'illuminaient depuis les bords des toits jusqu'aux marteaux luisant des portes. Au bout de la rue des Séverines, M<sup>me</sup> Désarbaux s'arrêta avec une dame.

– Nous vous rejoindrons, dit-elle.

Marthe et Bernard tressaillirent. Le même éclair alluma leurs prunelles. Ils étaient alors au bout de la ville.

– Nous allons être seuls, dit Marthe.

– Est-ce que vous avez peur ?

– Oh ! non, murmura-t-elle, en rapprochant son bras de la poitrine de Bernard.

– C'est que je n'ai pas peur, moi, sur les grands chemins ns ! je me battrai contre n'importe qui, pour vous défendre.

– Je ne vous savais pas si brave, Monsieur le chevalier, dit-elle en riant.

La nuit était très noire. Bernard s'exaltait à l'idée d'être seul avec Marthe.

– Pourvu, pensait-il, que maman ne vienne pas.

La grand'roule blanchissait à peine devant eux l'encre des ténèbres fondue de toutes parts.

– En été, reprit-il, il y a toujours du monde sur la route. Nous allons gagner le pont et suivre la rivière.

– Mais on n'y voit pas du tout ! dit M<sup>me</sup> de Joncières en hésitant à marcher.

– A-t-on besoin d'y voir pour causer r ?

– Oh ! non.

– Eh bien causons.

Il y eut un silence. Elle demanda :

– Vous plaisez-vous beaucoup à Boissy ?

– Oui, beaucoup.

– Vous n'aimeriez pas habiter Paris ?

– Non ; j’ai mes habitudes ici. Je hais le changement. Je suis tout ce qu’il y a de plus provincial.

Ils parlèrent des avantages de la province, des inconvénients de la capitale ; puis ils traversèrent le pont. A droite, un moulin à farine trouait la nuit d’une vision de porte ouverte, qui montrait des sacs de blé, éclairés d’une lanterne, tandis qu’on entendait gronder dans l’eau, invisible et mêlée au bruit du tic-tac, l’écumante secousse d’une roue.

Tous ces endroits me connaissent, dit lentement Bernard ; il n’y a pas une pierre, pas une pelouse où ne se soit posée l’aile de mes rêves.

– Vous en avez donc beaucoup fait, de rêves ?

– Si je vous les disais tous, vous vous moqueriez certainement de moi.

– Mais non, mais non, s’écria-t-elle. Cela me ferait plaisir, au contraire, je ne suis pas comme les autres, moi.

Et d’une voix engageante :

– Vous rêviez d’amour, je parie ?

– Oui, murmura-t-il. Si une femme, me disais-je, savait m’aimer, je lui donnerais ma vie sans regret. Je suis bien jeune, n’est-ce pas ? Pourtant, il me semble que personne ne comprend l’amour comme moi.

Marthe ne répondit pas. Ils suivaient la berge, sous des peupliers gazouilleurs. Epaisse et dormante, la rivière coulait sous les arbres et, çà et là, à travers les frondaisons penchées, des éclairs d’acier luisaient sur l’eau. Le ciel blanchissait ; la lune allait se lever. De l’autre côté de la rivière, on distinguait des maisons et de grands amas de tan noir, aux fortes odeurs.

– Votre mère ne vient donc pas ? dit Marthe.

– Elle sera retournée chez nous.

– Est-ce que vous n’êtes pas fatigué ?

– Si, dit-il, asseyons-nous.

Ils s’assirent sur l’herbe. Bernard expliquait le pays :

– Vis-à-vis, c’est l’usine à gaz. La cheminée est très haute. L’an dernier, le tonnerre l’a démolie. On l’a reconstruite. Plus loin, voyez-vous ces bâtisses ? Ce sont des tanneries. Il y en a beaucoup dans le pays. A droite, cette raie sous les feuilles c’est le Pont Sainte-Ursule. Là-bas, c’est la gare. On voit très bien les lanternes, d’ici.

Il parla des sites environnants, du bois de Méningrin, des promenades qu'on y pouvait faire, des endroits connus des chasseurs et de la chute d'eau des Pins, célèbre dans le département.

Marthe acquiesçait de la tête. Une lente mélancolie descendait en elle. Bernard, peu à peu, cessa de parler. Ils écoutaient le silence des feuillages que troublait parfois le clapement d'une grenouille dans l'eau. Ils restèrent longtemps ainsi ; puis, Marthe l'interrogea de nouveau sur ses aspirations d'amour. Mais il n'ajouta plus rien ; et ils revinrent en échangeant des phrases banales :

- La belle nuit !
- Superbe, en effet.
- Nous voilà de retour.
- Oui ; vous voyez, ce n'est pas long.

## VIII

Il y avait alors, à Boissy, un homme qui s'intéressait beaucoup à cette affection naissante de Bernard, que tout le monde avait remarquée. Visage épanoui, lèvres lippues comme Balzac, auquel il ressemblait, larges moustaches noires, œil enfoncé, front en arrière, jambes de pygmées sous un ventre saillant, le docteur Lautier, qui frisait la quarantaine, était un savant bon enfant qu'on eût pris pour un prosaïque notaire. Epicurien, *Epicurei de grege*, comme il s'intitulait, déiste le matin, panthéiste le jour et athée le soir, il faisait de la médecine théorique chez lui, ne pouvant piquer une veine sans se trouver mal, bien qu'auprès des malades d'une sûreté de diagnostic qui étonnait ses confrères.

Artiste et érudit, il adorait les classiques ; il lisait aussi des livres d'histoire, de science et de philosophie ; mais la littérature et l'art avaient ses prédilections. Il mesurait les hommes à leur valeur artistique ou littéraire.

– Il n'y a que cela de noble et de grand, répétait-il. Tout le reste est vulgaire, épicier, mesquin, terre-à-terre. Chacun avec une intelligence

moyenne, peut passer des examens et devenir n'importe quoi ; mais tout le monde ne peut pas faire un bon tableau, laisser une œuvre d'art ou seulement comprendre Michel-Ange ou Beethoven, Homère ou Flaubert, Raphaël ou Courbet.

Il se disait libre-penseur et affectait une incrédulité bonhomme, inoffensive, presque puérile. Pure manie de discussion.

– Nous, les libres-penseurs, disait-il, au nom de la critique historique, nous n'admettons pas la divinité du Christ.

Et quand on le prenait en flagrant délit de contradiction, il s'écriait en riant :

– Je ne suis que remueur d'ilées, assembleur de nuages, école de Bayle e !

Balzac était son dieu. Il avait, en parlant de lui, des fièvres d'enthousiasme, des délires d'adoration. Il analysait ses romans avec des nuances de critique absolument raffinées : « Quel homme, ce Balzac répétait-il. Il l'appelait le « creuset de l'humanité », connaissait à fond tous ses romans, vivait avec les personnages, et tout en les disséquant, en citant leurs phrases et en démontrant l'exacte concordance de leur caractère et de leurs actions, il dégagait des encombrements descriptifs et de l'élément contemporain le côté humain et éternel de cette œuvre colossale. Il parlait de Bixiou, de Canalis, de Taillefer, de Nucingen, de Marsay, d'Esther, de Lucien, de Rastignac, comme s'il les avait connus, et se retrouvait fort bien dans le labyrinthe généalogique des Portendière, des Manerville des Vandenesse, des Grandlieu, des Grandville et des Kergarouët.

– C'est la vie même, cette comédie humaine, disait-il ; on en reconnaît plus tard dans le monde les personnages ; on finit par les étiqueter. Celui-ci c'est de Marsay, celui-là Popinot, cet autre Gobsek ; voilà Rastignac, voici Pons, Remonencq, la mère Cibot.

Chez les anciens, il ne mettait personne au-dessus d'Horace, qu'il lisait dans le texte et qu'il citait à tout propos, connaissant d'ailleurs sur la société romaine tant de détails et de si curieux, qu'il avait l'air d'un latin égaré en France. Sa conversation était un étincellement endiablé de paradoxes, de réminiscences et de plaisanteries avec lesquels il jonglait et auxquels il mêlait la note toujours juste de ses idées personnelles. Enfantin, naïf au

point de vous dire : « Comment trouves-tu cette redingote ? Elle me va bien, n'est-ce pas ? » lorsqu'il était vêtu de neuf, paternel, d'une jovialité familière, et tutoyant chacun, il chantonnait le long du jour des airs d'opéra qui lui rappelaient sa jeunesse. Malgré cela, jamais distrait, vous écoutant jusqu'au bout, partageant vos ennuis, vous encourageant, d'une droiture d'âme patriarcale et surtout d'une simplicité de manières qui n'était rien auprès de la simplicité de sa tenue : long pardessus et chapeau à larges bords composaient son costume en toute saison.

– La mode, disait-il, est bonne pour les imbéciles.

Et les salons, offrir le bras, sourire devant les dames, parler pour ne rien dire : il fallait l'entendre à ce suj et !

– Tes hommes du monde, en général, tous idiots ! Pas un mot d'histoire ; pas un mot de littérature ; pas un mot d'art. Des poseurs ou des perroquets ! Et mauvais perroquets, encore ! Ah ! il est joli, le monde : un tas de crétins à plat ventre devant le veau d'ôr.

Ce savant, modeste comme les hommes supérieurs, avait de graves défauts. D'abord il était encroûté dans les petites provinces, s'occupait des affaires d'autrui et cancanait avec sa mère, qu'il adorait et qu'il appelait « tata. » C'était, du reste, pour complaire à « tata » qu'il tombait dans de pareils excès. Ainsi « tata » lisant régulièrement les feuilletons du journal à un sou, le docteur s'en était imposé la lecture afin d'en causer le soir, à table, avec elle.

Cela donnait lieu à d'intéressantes conversations.

– Le duc est mort ! annonçait le docteur solennellement.

– Qui l'a tué ? s'écriait la vieille, en s'interrompant de manger.

– Ce coquin de marquis, parbleu !

– Ah ! le brigand ! Je m'en doutais.

– C'est égal, concluait le docteur, le duc s'est bien battu ; si son frère l'avait imité, on n'aurait pas enlevé Jeanne.

– Oh ! mais on la retrouvera, disait la mère ; tu verras, on la retrouvera.

Ainsi de suite jusqu'au dessert.

Il restait habituellement chez lui, accroupi dans son fauteuil, à fumer des cigarettes et à boire à petites gorgées un verre de cognac, posé sur la cheminée à la portée de sa main. Encore un de ses défauts, la boisson.

Tranchons le mot : il s'éméchait quelquefois. Mais il le savait et s'en méfiait. Lorsqu'il arrivait dans cet état auprès d'un malade, il ordonnait une potion anodine, courait s'enfermer chez lui et, les fumées alcooliques dissipées, retournait à son malade, qu'il soignait lucidement. Beaucoup de clients l'ayant quitté à cause de ce vice, il avait pris le parti de ne plus sortir et même de ne plus bouger de son fauteuil.

– Vous ne sortez pas, docteur ?

– Peuh h !... Ne suis-je pas bien ici ? Tranquille ; pas de souci ; j'assiste, comme dit Sainte-Beuve. Je fais du bouddhisme. Le nirvâna : rien n'existe.

Dans les maisons amies où il allait encore, on lui préparait sur une table son verre et sa bouteille de cognac. Il la demandait lorsqu'on l'oubliait ; et, tout en buvant, il causait, s'intéressait aux enfants, aux chats, aux menus de cuisine, aux histoires de vieilles femmes. Il raffolait surtout de la fille d'un de ses amis, grande demoiselle de dix-huit ans. Il lui corrigeait ses devoirs pendant les vacances et lui parlait de ses jeunes amies de pension :

– Et Lucie Pujol ? Et Louise Peyrat ? toujours espiègle ? Et Alphonsine Raimbaud ? Quel mauvais caractère, cette Alphonsine Raimbaud ! La demoiselle en question se nommait Joséphine ; il en profitait, campé devant elle, pour lui déclamer, quand elle était distraite :

O Pepita, charmante fille,  
Mon amour, à quoi penses-tu ?...

Chez lui, il vous parlait italien, anglais, vous plaisantait, vous palpa la paume de la main, en disant :

– Tu t'empâtes, mon vieux. Soigne-toi.

Il ne croyait pas beaucoup à la médecine, quoique habile médecin et ayant écrit plusieurs ouvrages, notamment un volume sur le *Somnambulisme naturel* et les *Diathèses névropathiques*, suivis d'une étude sur Louise Lateau, qu'il avait vue en Belgique. Cet ouvrage lui avait valu l'honneur d'être nommé membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

Il avait coutume de dire :

– Nous faisons tous de la médecine expectante. La Nature ! voilà le grand docteur !

Ancien ami du « papa Désarbaux » il s'était épris d'affection pour Bernard. Le jeune homme allait chez lui, tous les jours, à la même heure. S'il oubliait de venir, le docteur l'envoyait chercher par sa bonne, Madelon. Bernard, ayant déjà beaucoup lu, le docteur causait avec lui et lui inculquait ses idées dans une paternelle camaraderie. Le jeune homme l'aimait comme un ami plus âgé, qui aurait eu son caractère et sa tournure d'esprit.

Le docteur voulait faire de lui un lettré ; pour cela il lui donnait les cours de Villemain, les *Lundis* de Sainte-Beuve, les ouvrages de Demo-geot, pêle-mêle avec la *Vie de Jésus*, de Strauss, la *Critique de la raison pure*, de Kant et d'autres in-folios que l'enfant, plus occupé de Marthe que des livres, déposait respectueusement dans un coin de sa chambre sans jamais les ouvrir.

– Quoi de nouveau ? demandait le docteur dès qu'il entrait.

Bernard racontait les nouvelles, les potins de la ville, tout ce qu'il savait, et ; après quoi, le docteur énumérait les faits remarquables de sa journée :

– L'abbé Mirabel est venu me voir. Toujours la résurrection. Monsieur l'abbé, nous ne pouvons pas accepter la mort de Jésus-Christ. Pour nous, Jésus n'était qu'en léthargie. Le nommé Joseph d'Arimathie a enlevé le corps, et Jésus guéri de ses blessures a paru aux apôtres, voilà ! Il ne veut pas admettre ça, l'abbé.

Un jour, il dit à Bernard :

– Bel athénien, j'en apprends de jolies sur ton compte ! Cette jeune senora logée chez toi.

– Eh bien ?

– Eh bien, tu lui fais la cour, hein ?

– Oh ! docteur !

– Ma foi ! une ancienne cocotte, ce n'est pas défendu !

Bernard pâlit. Dans la bouche du médecin le mot lui alla droit au cœur.

– Vous croyez de pareilles calomnies ! s'écria-t-il.

– Moi ? fit l'autre, rapetissé dans son fauteuil, les jambes croisées, je ne crois rien, entends-tu ? Je m'abstiens. *In dubio abstine*. Tu n'es même pas

amoureux. L'amour n'existe pas. C'est une affection cardiaque.

– Mais je ne vous reconnais plus, docteur. Vous voilà matérialiste à présent.

– Non pas ! dit le médecin en se levant, vitaliste ! Le *substratum*. Ecole de Montpellier élève de Lordat.

– Mais cependant.

– Pas du tout ! L'influence du physique sur le moral, c'est bien différent.

Il cita Cabanis et Broussais, réfuta la théorie de la digestion du cerveau, démontra le développement des passions en rapport avec l'organisme, et finit par un éloge du discours sur l'amour de Pascal. Puis, revenant à Marthe, poussé par son instinct cancanier, il fit mille questions :

Bernard l'aimait ? Inutile de nier ; ses yeux l'avaient trahi. Puis, cette façon de lui parler, de se pencher vers elle dans la rue. L'aimait-elle, au moins ? Il fallait s'en assurer. Jolie femme. Mais pourquoi disait-on du mal d'elle ? D'où venait-elle ? Qui était-elle ? connaissait-on sa vie ?

Ayant tout bien demandé et tout bien appris, le docteur jeta sa cigarette en disant :

– Tu n'es pas sérieux, mon cher, tu ferais mieux de t'instruire, de travailler ton droit, puisque tu veux être avocat, que de faire la cour aux femmes mariées.

– Qui vous a dit que M<sup>me</sup> de Joncières était une cocotte ? demanda Bernard, navré de voir déshonorer une femme qu'il vénérât si profondément.

– Mais tout le monde, mon cher. Ça court les rues. *Adeo vetus poema*. Je te l'ai simplement répété.

Bernard était indigné. Ah h ! s'il avait pu les écraser, ces vipères, aux langues empoisonnées, qui bavaient sur la plus pure des femmes !

Le lendemain le docteur le trouva plus accablé encore, à cause du départ de M<sup>me</sup> de Joncières, qui, renvoyé toujours, semblait ne devoir plus arriver. Il s'approchait, pourtant, ce moment fatal. Encore deux jours et c'était fini. Marthe s'en allait. Adieu les veillées, les parties de loto, les promenades aux bords de la rivière, le froissement de sa robe et les causeries à demi-voix. L'enfant était si bien habitué à ce tête-à-tête quotidien, que la vie sans Marthe ne lui paraissait plus possible. L'attente de cette séparation, comme

s'il se fût déjà trouvé seul, l'apaurait d'angoisse. Il comprit enfin qu'il aimait M<sup>me</sup> de Joncières. Quelle folie ! Est-ce qu'elle songeait à lui ? Est-ce qu'elle pouvait se douter qu'un enfant, un échappé de collège, l'adorait, épiait ses gestes, mendiait l'éclair de ses yeux ?

– Il me semblait, disait à Marthe M<sup>me</sup> Désarbaux, que vous ne deviez plus partir.

– Moi aussi, ajouta Bernard.

– Peut-être serai-je la plus à plaindre des trois, dit Marthe. J'étais si accoutumée à vivre ici ! Mais je reviendrai l'an prochain, je vous le promets.

Oh ! cet affreux départ ! Bernard n'en dormait plus. Il ne se doutait pas combien à son tour Marthe en était tourmentée. Plus le moment de la séparation était proche, plus, en effet, l'image de Bernard obsédait M<sup>me</sup> de Joncières. Elle s'absorbait maintenant dans de longues et dangereuses réflexions en remarquant les joues fraîches de Bernard, qu'aucun baiser d'amour n'avait encore effleurées ; ses cheveux, qu'aucune main de femme n'avait touchés ; ses épaules, où deux bras aimés ne s'étaient jamais suspendus. Heureusement la réalité la réveillait vite.

– Suis-je folle ! se disait-elle. C'est un enfant ! J'ai sept ans de plus que lui.

## IX

En ville, on continuait à bavarder. M<sup>me</sup> de Joncières, disait-on, agaçait ce pauvre Bernard, sous les yeux de la mère qui ne voyait rien ! Le bruit courut même que Marthe reslait encore à Boissy. Alors la petite Bonneval se décida à envoyer l'abbé Verdillon porter à M<sup>me</sup> Désarbaux la preuve des accusations dont Marthe était l'objet.

L'abbé Verdillon semblait naturellement désigné pour ce délicat message. Fade, douceâtre, emmitouflé de flagorneries, il avait une voix molle et persuasive qui fondait les objections et réduisait les volontés. Ami de M<sup>me</sup> Désarbaux, directeur favori des dames, ce qui l'avait mis à la mode,

c'étaient malgré ses quarante ans, sa jolie taille, le détail de ses élégances, la poudre de ses joues rasées, son humeur cancanière et son irréprochable moralité ; car sa coquetterie, comme celle d'une femme qui veut rester honnête, était plutôt une affectation de manières qu'un signe de corruption. Le bout de ses manchettes qui dépassait sa soutane, la recherche de sa mise la potelure de ses mains, le parfum de ses cheveux n'avaient pas altéré sa foi religieuse, qui était profonde, ni ses mœurs, qui étaient pures. Il s'était fait, au contraire, de ses qualités mondaines une séduction toute à la gloire du Seigneur ; et il sanctifiait avec un zèle sincère les âmes qu'il avait conquises par la pâleur de son front et la mièvrerie de son sourire.

En arrivant chez M<sup>me</sup> Désarbaux, il salua, après avoir regardé à la dérobée Marthe qui sortait.

– C'est vous, Monsieur l'abbé ? s'écria la veuve. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Quel bon vent vous amène ?

L'abbé expliqua le motif de sa visite, et, collant ses deux mains l'une contre l'autre, prit une attitude souriante et humiliée.

– J'ai cru, ma chère dame, dit-il onctueusement, devoir prendre l'initiative d'une démarche dont une mère chrétienne ne saurait se formaliser : la présence de M<sup>me</sup> de Joncières dans votre maison est, je crois, un danger pour votre fils.

– Un danger pour Bernard ! s'écria la veuve.

– Sans doute, ma chère dame. Le démon s'attaque de préférence aux jeunes gens. Pourquoi ne se servirait-il pas de M<sup>me</sup> de Joncières pour perdre Bernard ?

– Vous croyez Marthe capable de déranger un enfant !

– Mon Dieu, son passé nous donne le droit de le supposer.

L'abbé glapit cette phrase après avoir regardé la porte.

– Son passé, Monsieur l'abbé ! s'écria la veuve, il est irréprochable, son passé ! Je ne crois pas les calomnies sans preuves.

– Voilà pourquoi, Madame, je vous les apporte, les preuves.

Et, les sourcils froncés, flûtant des lèvres, l'abbé ajouta confidentiellement :

– M<sup>me</sup> de Joncières vit séparée de son mari, qui est inspecteur dans le Calvados, et non à Paris.

– Louise m’a assuré le contraire !

– Elle n’en savait rien, probablement, ou n’a pas voulu le dire ; ce qu’il y a de trop certain, hélas ! c’est que cette femme a mené à Paris une vie plus qu’irrégulière. Le dernier homme avec qui elle était, l’a chassée honteusement. Je comprends qu’une sainte femme comme vous ait refusé d’ajouter foi à de pareilles horreurs. La vertu ne constate jamais le mal sans répugnance, mais j’ai écrit au vicaire de Nyans, ma chère dame, et lui-même m’a donné les preuves les plus précises. Voici sa lettre

Et quand M<sup>me</sup> Désarbaux eut fini de lire :

– La présence de cette femme, continua-t-il en secouant sa tête et en fermant les paupières, est donc un véritable danger pour votre fils. La chair est si faible, à cet âge e ! Il faut si peu de chose pour perdre une âme ! Et une âme perdue par votre négligence, quelle terrible responsabilité, ma chère dame !

Il continua à parler, regardant luire les boucles de ses souliers, caressant son chapeau du revers de sa main, indigné contre les corruptions mondaines et prêchant le salut.

M<sup>me</sup> Désarbaux x ébranlée, fixait sur lui en joignant les mains ses yeux rouges et clignotants.

– C’est affreux, Monsieur l’abbé !

– C’est la vérité malheureusement, Madame.

– Je le crois, puisque M. le vicaire de Nyans vous l’écrit, Bonté du ciel ! à qui donc se fier ? Enfin, ajouta-t-elle, cela se trouve bien, M<sup>me</sup> de Joncières nous quitte après-demain. Nous pouvons attendre jusque là, n’est-ce pas ?

– Certainement, ma chère dame, certainement.

Il se leva et, tirant sa montre avec une autorité familière :

– Je vous demande pardon : l’heure de mes confessions.

Ils continuèrent à parler dans l’escalier, et, au bout du corridor, l’abbé tenant son chapeau à deux mains, sortit à reculons, se fondant en révérences. Marthe, de sa fenêtre, le vit passer rapidement, les yeux à terre et les bras croisés sous son camail.

Sans croire absolument tout ce qu’il avait dit, la veuve demeura persuadée que Marthe ne méritait plus son estime et elle se réjouit fort de

songer que son amie allait partir dans deux jours. Elle l'annonça à la femme du juge de paix.

– Tant mieux, dit celle-ci, il est temps.

Toutes ses amies lui firent la même réponse.

– Décidément, j'avais tort se dit la veuve.

Elle n'eut même pas la délicatesse de cacher sa mauvaise humeur à M<sup>me</sup> de Joncières, qui l'attribua au chagrin de leur séparation.

Le lendemain, Bernard alla chez le docteur ; mais il y resta très peu.

– C'est pour demain, senor cavallero ?

– Oui, docteur.

– Tant mieux, mon cher, dit le médecin accroupi dans son fauteuil, les jambes pendantes. Tout ça, vois-tu, aurait mal fini. Ton amour allait *rinforzando*, et un beau jour. on ne peut pas savoir, mieux vaut couper la fièvre au début.

– Vous en parlez à votre aise, docteur !

– Mon Dieu, non !. l'amour. les séparations. *delicta juventutis meæ*... Je sais ce que c'est. Qui n'a pas un peu pleuré en amour ?... Les Romains avaient des urnes pour recueillir les larmes. Ils appelaient ça des lacrymatoires. Quand ils pleuraient, il paraît qu'ils pleuraient bien.

Et le docteur aspira lentement les bouffées de sa cigarette qu'il ne fumait qu'à moitié.

## X

N'ayant pas trouvé sa mère chez lui, Bernard monta chez Marthe. La pensée de lui tout dire lui était venue ; mais il l'avait repoussée comme une folie ridicule. Marthe, au moment où il entra, écrivait ses impressions :

« Départ fixé pour demain. Oh ! que je suis désolée ! J'étais si bien ici ! Demain ce bonheur ne sera plus qu'un songe, parmi d'autres que le temps a effacés. Et pourtant, plus je vois Bernard, plus il me semble que je le retrouverais quelque part, et qu'il ne passera point indifférent dans ma vie.

Ma vie ! Sais-je où elle va s'échouer ? Sais-je à quelles douleurs nouvelles je vais heurter mes douleurs présentes... »

– Je vous dérange, Madame, dit Bernard en entrant.

– Non, j'ai fini, répondit-elle en venant le recevoir.

Elle ajouta :

– J'ai laissé la porte et la fenêtre ouvertes à cause du parfum un peu fort des bouquets qu'on m'a donnés hier.

Et, s'approchant de la cheminée, elle détacha des fleurs débordantes dans leurs vases une rose qu'elle lui offrit :

– Acceptez-la en souvenir de moi.

– Merci, Madame ; vous êtes donc toujours décidée à nous quitter ?

– Il le faut bien. Rester plus longtemps serait abuser de l'amitié de votre mère.

– Oh ! maman est si heureuse de vous avoir !

– Elle est si bonne ! dit Marthe, mais ce n'est pas une raison.

Elle enfermait ses cahiers, rangeait du linge et, tout en ouvrant des malles, elle parlait avec cette lenteur grave que donnent les départs. Il faisait très chaud dans la chambre ; par la fenêtre ouverte des senteurs d'acacias entraient avec un roulement lointain de tambour. Vis-à-vis, les persiennes des maisons étaient closes et les façades noyées dans l'oblique et rougeâtre clarté des fins d'après-midi. C'était le jour où devait s'assembler le Conseil de révision. Des bandes de conscrits venus des communes voisines, parcouraient les rues depuis le matin, tambour en tête, drapeau flottant, chantant la *Marseillaise* avec l'entrain du provençal en goguettes. Les gamins suivaient, criant plus fort. A chaque instant on entendait : « *L'étendâ-ard sanglant est levé* » mêlé au bruit sec du tambour ; puis le vacarme se perdait dans l'éloignement de la foule.

– Nous écrirez-vous souvent ? demanda Bernard.

– Oui, je vous le promets.

– On doit oublier si vite à Paris ! ajouta-t-il en passant la main sur son front, c'est si léger, c'est si aérien, un souvenir !

– Il y en a qu'on n'oublie pas, dit-elle, en s'appuyant à côté de lui contre la cheminée. Oui, toujours je me souviendrai du temps si court que j'ai passé ici. Je n'aime pas Paris, vous le savez. Je donnerai tout au monde

pour vivre en province, et ce sera pour moi une douleur de tous les instants de vous avoir quittés.

– Ceux qui n’aiment personne, murmura-t-il, ceux qui ne regrettent rien, doivent être bien heureux.

– Oh ! ne les enviez pas, mon ami. Ils vivent sans peine, c’est vrai ; mais sans bonheur, aussi. Et, dans le but évidemment de changer la conversation, elle parla d’autres choses. Bernard considérait les meubles, le lit, la tapisserie grise, devinant quelle tristesse prendrait cet appartement lorsque Marthe n’y serait plus. Au fond de la chambre, une bouffée de vent balançait les rideaux du lit et soulevait sur la table des feuilles de papier.

– Comme je vais être ennuyé ! s’écria Bernard, quand vous serez partie. Elle sourit.

– Cela passera. A votre âge, ces ennuis durent peu. Mais lui, avec élan :

– Oh ! vous ne me connaissez pas, Madame.

Elle eut l’air de n’avoir pas entendu et s’approcha de la fenêtre.

– Voyez donc ces deux conscrits, s’écria-t-elle, Sont-ils gais !

Dans la rue, où luisaient les pavés, deux conscrits, en blouse bleue, titubaient. Ils avaient à leur chapeau un carré de papier avec un numéro ; demi-ivres, déhanchés et les mains au ciel, ils chantaient :

Quand les conscrits partiront  
Les fillette i pleureront.

Lorsqu’une « fillette » passait, ils ébauchaient une embrassade ; la fillette se sauvait ; les voisins riaient, et les deux ivrognes continuaient leur promenade en zigzags.

– Votre mari doit languir de vous voir, dit Bernard qui songeait aux calomnies dont elle était victime et qui aurait voulu surprendre un étonnement sur son visage. Vous allez être bien heureuse de le rejoindre, quand vous aurez vu Louise !

– Heureuse, dit-elle ! Oh non ! La vie ne me réserve plus que des larmes. Et pourtant je ne puis accuser personne de mes malheurs. Non, personne ; si je vous disais. mais vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là, vous.

– Si ! j e le les comprends, s’écria-t-il, parlez-moi. vous verrez que je les comprends. Racontez-moi vos chagrins. cela vous consolera.

– Ce serait trop long, reprit-elle. Laissons dormir ces souvenirs. Il y a cependant des expériences dont j’aurais voulu être préservée et dont je voudrais vous sauver vous-même ; car, enfin, vous êtes jeune, Bernard ; vous avez de grandes qualités d’âme ; votre cœur déborde d’illusions. Vous en souffrirez beaucoup, mon cher ami, et, peut-être, après en avoir beaucoup souffert, vous en débarrasserez-vous et deviendrez-vous comme les autres : vulgaire, pratique, positif.

Une paix navrée s’exhalaient de ses lentes paroles, coupées par deux voix éraillées qui chantaient au loin l’obstiné refrain :

Quand les conscrits partiront  
Les fillette i pleureront.

Ils s’étaient rapprochés de la fenêtre et se tenaient debouts, immobiles et silencieux. Marthe revint ensuite dans la chambre et, accroupie dans ses jupes, tout en furetant et en rangeant des paquets, elle regardait Bernard qui retenait à grand’peine, au bord de ses yeux, deux larmes brillantes comme des diamants.

Ah ! elle le savait bien qu’elle était aimée ! Elle ne l’avait pas cru d’abord, tant elle ne pensait plus être aimée de personne ; mais les réticences du jeune homme, ses distractions, ses regards le lui avaient crié plus haut et mieux que des paroles ; et maintenant elle le voyait monter en rougeur subite aux joues de Bernard, cet amour muet et envahissant ; elle le voyait gonfler ses veines, faire trembler ses lèvres et sur le point, peut-être, de lui donner la force de parler. Elle eut peur d’entendre cet aveu. Qui sait, en effet, si elle serait partie après ? Oui, ce départ était inévitable, fatal. Elle ne pouvait s’y soustraire ; alors à quoi bon une explication douloureuse ? A tout prix, il fallait l’éviter.

Donc, Bernard s’étant éloigné de la fenêtre, elle prit sa place et l’appela.

– Voyez ! voyez ! les autorités qui défilent !

Au bout de la rue, sur la. grande place, M. le Préfet en habit officiel, fendait la foule, suivi du sous-préfet plus petit, un peu en retard, et du maire en redingote noire. A côté d’eux, dans le fourmillement des têtes, brillaient

les broderies d'or et le pantalon rouge du chirurgien et du général. Alors, tandis que les hirondelles volaient comme des flèches, sans crier, d'un bout à l'autre de la rue, une immense rumeur s'éleva et la musique joua la *Marseillaise*.

Bernard, que l'émotion gagnait, alla s'asseoir sur le canapé.

– La musique va passer, balbutia-t-il.

– Oui, dit Marthe, ils vont faire un tapage !

La musique, en effet, arrivait. Elle grondait comme un fleuve et, accompagnée du piétinement des curieux, se rapprochait de plus en plus. Quand elle défila sous la fenêtre, les murs de la chambre tremblèrent et parurent, sous la secousse des vibrations multipliées, mêler leur voix ronflante à cette rage d'assourdissement. Bernard sentit des sanglots lui monter dans l'âme ; ivre de désespoir et de sensibilité, son cœur haleta, râlant tour à tour avec les trilles éperdues des clarinettes, avec les plaintes des altos, les claquements des trombones, les appels aigus des pistons, qui s'élevaient pareils à des cris convulsifs. A la fin, le pauvre enfant n'y tint plus et, se cachant contre le dos du canapé, il fondit en larmes.

Marthe s'élança vers lui :

– Qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

– Ne partez pas ! ne partez pas s !

– Mais c'est impossible, vous le savez bien.

– Si ! restez ! Je veux que vous restiez z !

Elle eut peur de ses larmes et le força de tourner la tête vers elle.

– Je vous en prie. si votre mère montait. quel enfant !. Ne pleurez donc plus. Pourquoi voulez-vous que je reste ?

– Parce que je vous aime, balbutia-t-il, en couvrant son front des plis de sa robe.

Il les avait dits, enfin, ces trois mots qui le brûlaient, ces trois mots qui l'épouvantaient ; et rien que pour les avoir murmurés, le ciel, tout d'un coup, descendit en lui.

La musique, au dehors, s'éloignait ; les sons se répandaient en bourdonnements sonores, que dominait le grincement des cymbales.

Sérieuse et sans parler, Marthe s'était assise à ses côtés, lui rangeait les cheveux avec la main et lui essuyait les yeux avec son mouchoir parfumé.

– Ne m’aimez pas, Bernard, murmurait-elle. Vous seriez trop malheureux. oubliez-moi. Je n’ai ni votre âge ni vos illusions. Je suis presque vieille et j’ai trop souffert. Je pars demain, d’ailleurs, c’est irrévocable.

Ses regards avaient une fixité douce et enveloppante. Soudain, une voix dans l’escalier :

– Bernard ! Bernard !

Marthe d’un bond fut sur pied.

– Votre mère !... vite ! essuyez vos yeux !... soyez raisonnable.

Elle sécha ses larmes, encore une fois, lui mit son chapeau et noua sa cravate. M<sup>me</sup> Désarbaux continuait à appeler. Que faisait donc Bernard ? Pourquoi ne venait-il pas ? Elle allait monter, lorsqu’il sortit.

M<sup>me</sup> de Joncières, bouleversée d’émotions, retomba sur le canapé. Un abîme de regrets, une réalité d’espérances impossibles s’ouvrit devant elle et l’éblouit. Ces larmes d’enfant, ces larmes chaudes, étaient tombées sur son cœur. Elles y avaient éveillé, non pas ses instincts mauvais, mais ses plus pudiques élans, ses plus nobles générosités de femme ; et irrésistiblement elle était saisie du désir d’emporter avec elle cette virginale créature, pour lui apprendre l’amour qu’il bégayait, les suprêmes caresses qu’il convoitait ; pour renaître ensemble aux joies mortes, aux croyances avortées, à toutes les jeunesses qui l’avaient fuie et s’étaient noyées dans la boue de sa vie. Chimères ! il fallait partir. Oh ! ce départ ! ce départ ! que de mal il allait leur coûter.

Elle songea longtemps, accoudée à la fenêtre, accablée de désolation, jalousant les bonheurs qu’elle perdait et pareille au mythologique Tantale qui mourait de soif devant un lac. Des airs de musique, bercés par un vent lointain, apportaient dans la chambre leur harmonie exquise et diminuée, telle que l’adieu des illusions qui fuyaient, tandis qu’au loin, par-dessus les toits, un clairon sonnait comme dans une place forte. Il était six heures du soir.

Eclairée par les révélations de l'abbé, M<sup>me</sup> Désarbaux ne tarda pas à deviner le penchant de M<sup>me</sup> de Joncières et l'amour de son fils.

On juge si cette découverte effraya la veuve e ! Marthe heureusement partait le lendemain matin, à 10 heures. L'ordre était donné à l'hôtel de faire passer l'omnibus devant la maison. Il n'y avait donc plus rien à craindre. Mais, son fils l'échappait belle e !... Quelle imprudence d'avoir gardé si longtemps cette femme dans la maison ! Aussi, qui pouvait songer que Bernard, un enfant sans corruption ni malice, s'amouracherait d'une femme aussi froide, aussi sérieuse, d'âge aussi disproportionné ! Qui, surtout, aurait deviné que cette femme-là n'était qu'une coquette et qu'elle avait tant *fait parler d'elle* ? Enfin elle partait. Cette idée soulageait la veuve, calmait sa colère et lui donna même un air de souriante indulgence, lorsque, le soir, pour se mettre à table, M<sup>me</sup> de Joncières descendit dans la salle à manger. Bernard, en proie à une idée fixe, se mit à rôder autour des deux femmes ; et, profitant d'un moment où sa mère était à la cuisine, il dit à Marthe, à voix basse :

– Venez ce soir, à 9 heures, au pigeonnier.

– Pourquoi faire ?

– Je veux vous parler. Ici maman nous gêne ; y serez-vous ?

Marthe hésita. C'était bien plus simple de se voir quelque part dans la maison.

Mais comme Bernard la suppliait du regard :

– J'y serai, répondit-elle.

Le pigeonnier est une vieille tour en ruine, située sur une montée pierreuse, à cinq cents mètres de la ville. Elle domine une étroite route et, plus bas, la rivière. Tous les jours un paysan attache son âne par le licou à un anneau de fer branlant dans les lézardes du mur. L'endroit est abrupte et solitaire : partout des guérets, semés de rocailles ; de loin en loin, un olivier.

O premier rendez-vous du premier amour, éternelle extase, impérissable souvenir ! Assis sur une pierre, enfiévré d'attente et frissonnant, Bernard écoutait et s'impatiait. Elle allait venir, elle, l'imaginaire créature si souvent apparue, à qui il dédiait ses vers au collège. Ses jeunes délires

s'adressaient enfin, non plus à une vaporeuse vision que la voix du professeur mettait en fuite, mais à une réalité, à une femme de chair et d'os, qu'il presserait dans ses bras. Cette pensée creusait en lui des abîmes d'émotions démesurés et grandissants à la manière des ronds qui se dédoublent sur l'eau, quand on y jette une pierre. Il cherchait ce qu'il dirait ; il voulait choisir ses paroles ; tant de choses lui venaient aux lèvres, qu'il ne savait auxquelles s'arrêter. Il avait peur de paraître timide et de ne pouvoir exprimer dans toute sa force l'expansive tendresse qui l'accablait. Il fallait à tout prix empêcher Marthe de partir. Comment ? Il avait bien une foule de raisons à lui faire entendre ; mais se rendrait-elle ? aurait-il sur elle assez d'influence pour obtenir ce consentement ? Et le pauvre enfant, rongé d'inquiétudes, calculant le résultat probable de cette entrevue, se mit, pour tromper le temps, à marcher dans les broussailles ; mais, n'y voyant pas, il fut contraint de s'arrêter ; et, debout un moment contre un olivier, il regarda autour de lui.

Le ciel était entièrement caché derrière un seul nuage sombre, bombé en couvercle et scellé à tous les points de l'horizon, sauf à l'Ouest, où s'effilait, parallèlement à la terre, une mince crevasse d'un blanc d'argent. Dans les herbes, les sauterelles crissaient. A peine, au loin, distinguait-on la noire découpure des collines. Invisiblement fondus dans les ténèbres, la ville et les prairies dormaient. On eût dit un paysage agonisant avec Jésus en croix.

Brusquement, Marthe arriva. Le temps d'entendre claquer sa robe et dégringoler les cailloux, elle était déjà devant lui, essoufflée et parfumée écartant la mantille qui couvrait sa tête nue et lui prenant les mains.

– Ce que je fais, Bernard ! On m'aura vue. Tout le monde le saura, demain. Heureusement, je serai partie.

– Non ! s'écria-t-il, vous ne partirez pas ! Je ne veux pas que vous partiez !

– N'y songez plus, c'est inutile. Nous sommes bien malheureux, voilà tout.

– Eh bien ! dit-il, si vous partez je vous suivrai.

– Me suivre e !

– Oui, partout où vous irez !

- Quitter votre mère !
- Oui.
- Vous êtes fou, Bernard.
- Non, je ne suis pas fou : je vous aime.

Comment n'eût-elle pas admiré ce bel élan de passion si sincère et si spontanée ? Que répon— dre qui valût cet emportement ? Elle en resta muette ; et, l'oreille emplie des souffles de la nuit, elle n'osait plus parler ; elle caressait ses mains, tandis que Bernard, la bouche dans ses cheveux, lui répétait qu'il la suivrait, qu'il ne pouvait vivre sans elle et qu'il fallait qu'elle restât.

– Mais c'est impossible ! mon pauvre enfant, murmurait-elle. Qu'est-ce qu'on dirait ? Que penserait votre mère ?

Il l'interrompit :

- N'êtes-vous pas séparée de votre mari ?
- Oui, dit-elle, après une hésitation. Comment le savez-vous ?
- On me l'a répété.
- Vous croyez donc tout ce qu'on dit de moi ?
- Non. Je ne crois que ce que vous m'affirmez. Où est-il, votre mari ?
- A Paris.
- Et où voulez-vous aller ?
- A Nantes, chez Louise.

– Eh bien, demeurez ici, louez un appartement. N'est-ce pas la même chose ? Je remplacerai Louise. J'irai vous voir tous les jours. Qu'est-ce que cela vous fait, dites, de vivre ici ou à Nantes ? Vous serez bien plus heureuse ici.

Sa voix avait un ton suppliant et désolé, et il mettait dans la pression de ses mains une prière plus émue encore que ses paroles.

Oui, elle serait plus heureuse à Boissy. Elle le savait bien ! Elle se voyait déjà installée dans son salon, avec un piano, des livres et tous les jours Bernard qui viendrait à la même heure. Quelles causeries fraternelles ! Quelle enchanteresse intimité ! Certes, oui, elle serait plus heureuse à Boissy, mais rester, c'était « ameuter » la ville, se résigner à être « montrée du doigt », braver les mépris, passer enfin « pour la dernière venue ».

– A quoi bon, d’ailleurs ? disait-elle. Qu’attendez-vous de moi ? Quoique séparée de mon mari, je ne suis pas libre, je veux rester honnête. Votre amour serait sans espoir. Je ne puis rien vous donner.

– Je ne veux, rien ! balbutia-t-il avec une candeur céleste. Je vous aime avec mon cœur.

Marthe serra ses mains dans les siennes, d’une étreinte reconnaissante. Etre aimée par le cœur ! Cela lui donnait la fierté d’une pureté reconquise.

Ils se parlèrent alors longuement, beaucoup plus à l’aise. L’obscurité était si épaisse, que Bernard ne distinguait pas le visage de la jeune femme ; mais, à cause de cela, il avait plus d’audace, plus d’éloquence et ses paroles débordaient de ses lèvres intarissablement. Elle l’écoutait sans répondre ; et, à mesure que ses convoitises s’avivaient, elle entraînait dans une extase aussi délectable et aussi intense qu’un rêve. Le grondement éloigné d’une écluse et sur le chemin la sonnerie d’un grelot de mulet arrivaient jusqu’à eux et pareils à de mystérieux soupirs qu’ils ne cherchaient pas à s’expliquer, les faisaient songer à quelque angélique créature veillant sur leur amour et les protégeant. La nature, baignée de moiteurs subtiles, était majestueusement calme.

Les sauterelles fatiguées assoupissaient leurs cris lointains ; d’instant en instant passait dans l’air l’aveugle vol des insectes rôdeurs. Les plaines noires, béantes, indéfiniment élargies, dérobaient pour ainsi dire l’approche et la réalité en même temps que la vision des objets. A peine, ça et là dans l’immensité ténébreuse, devinait-on quelques grises transparences. On eût dit une toile sanglotante et gigantesque de Ribeira, où Ary Scheffer eût peint deux ombres de Dante, pâmes d’amour.

Ce que Marthe et Bernard se dirent, les promesses qu’ils échangèrent, seul le vieux pigeonier l’a su. Mais leurs confidences furent très longues. Lorsqu’ils se levèrent, Bernard s’écria :

– Répondez-moi, je veux le savoir.

Elle lui prit alors la tête entre les mains et le baisa lentement au front.

– Eh bien, oui, dit-elle, je vous aime. Ne l’aviez-vous pas deviné ?

Et, heureuse, sans le voir, elle l’admirait dans la nuit avec des yeux navrés.

## XII

Voyez-vous M<sup>me</sup> Ermenard et M<sup>me</sup> Rivières bavarder au coin de la rue des Lanciers ? Et les religieuses, les voyez-vous sortir de l'ouvroir, les yeux baissés et secouant la tête ? Voici maintenant M. le curé et l'abbé Verdillon qui se promènent sur la petite place de l'Eglise, le curé avec un bon gros sourire d'homme intrigué, le vicaire Verdillon avec des gestes désespérés. Que se passe-t-il donc ?

C'est qu'une grande nouvelle vient de se répandre : Mmede Joncières ne part pas. – A cause de Bernard disent les uns. – Le départ a été simplement renvoyé, affirment les autres.

Le plus surpris de tous fut le bon Lautier. Depuis que sa mère lui avait dit la nouvelle, ce grand enfant de docteur ne tenait plus en place en attendant Bernard. Au moindre bruit dans l'escalier, il quittait le fauteuil où il lisait accroupi, ouvrait la porte de son cabinet et appelait la bonne :

- Madelon n ?
- Monsieur.
- Est-ce Bernard ?
- Non, Monsieur.
- Bon !

Et, refermant la porte, il se remettait à travailler et à lire. Son bureau, poussé près du fauteuil, était encombré de volumes. Il y en avait de Tyndall, de Spencer, de Büchner, de Broglie, de Janin, de Balzac, de Daudet, de Zola et de Dickens ; critique, érudition, science, histoire, romans : une *olla podrida* littéraire.

– Pourquoi diable est-elle restée ? se disait-il. Je parie que c'est lui qui l'a décidée. A-t-il un aplomb, le petit !

Au bout d'un moment :

- Madelon !
- Monsieur.

– C’est lui, cette fois ?

– Non, Monsieur.

– Bon.

Et il refermait sa porte, sans se décourager. Enfin le « petit » arriva.

– Eh bien, mon vieux, comment va ? fit le médecin en lui offrant une cigarette, un *papelito*, comme il disait. *Omnia vincit amor*, reprit-il ; farceur !. Alors, tout bonnement nous gardons M<sup>me</sup> de Joncières ?

L’enfant rayonnait, se frottait les mains.

– Oui, elle n’est pas partie.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je lui ai dit de ne pas partir.

– Comme c’est simple fit le docteur

Et, un doigt en l’air, il se mit à chante

Parlez ! Dites un mot. – Restez z !

Puis, en riant, il ajouta :

– Cette fois-ci, c’est clair, je pense, elle t’aime.

– Oui.

– Elle te l’a dit ?

– Oui.

– Oh ! oh ! conte-moi donc ça ! *Prodigium mirata novum*. Ce doit être émouvant.

Bernard raconta « la journée du conseil de révision, » son entrevue avec Marthe, le rendez-vous au pigeonnier. Le docteur écoutait gravement, frisant d’une main sa moustache et de l’autre prenant de temps en temps son verre de cognac toujours posé sur la cheminée. Une ondée de souvenirs, un regain de sa vie d’étudiant lui montait au cœur, au récit des tourments de Bernard. Il se rappelait ses jalouses flâneries à Montpellier, son va-et-vient de lion en cage sous les reverbères de l’Esplanade, en attendant sa maîtresse à la sortie de l’atelier.

– Elle a loué un appartement ? demanda-t-il, en jetant sa cigarette à moitié fumée.

– On le sait déjà à ! s’écria Bernard.

– Ça t'étonne ? La renommée a cent bouches, mon cher. *Fama verbosa canit*. On commence à blaguer ferme. . Il l faut que Marthe en prenne son parti.

– Ça lui est bien égal l ! dit Bernard.

– Et à toi, aussi ?

– Parbleu !

– Oui, mais la maman ? reprit le docteur en clignant de l'œil.

Bernard eut le sourire des enfants qui ont commis une sottise importante.

– Maman, dit-il, m'a fait une scène,

Le docteur s'était t levé. Il arpentait le cabinet d'un air bourru et distrait, à pas lents, essoufflé, traînant, la pantouffle.

– *O fortunata juvenis, tua domina manebit*, dérlama-t-il. C'est donc sérieux cet amour-la.

– Tout-à-fait, docteur.

– En pleine cristallisation-Stendhal ?

– Complètement.

– Te voilà bien ! Et où allez-vous taper tous les deux.? Y as-tu songé é ? Car, enfin, vous ne comptez pas atteindre, en vous aimant, l'âge de Philémon et de Baucis?

– Pourquoi pas ? dit gaiement Bernard.

– Non, blague à part, continua le médecin en prenant, le verre délicatement sur la cheminée et en lapant une fine gorgée de cognac, tu es trop jeune, pour avoir une maîtresse.

– Comment, trop jeune ?

– Maiscertainement, que e diable le ! Une femme. à ton âge. Tu t'attacheras à elle. c'est forcé. Tu manqueras peut-être ton avenir. Crois-moi : fortiter occupa portum. Nous ne pouvons pas l'épouser, n'est-ce pas ? D'abord elle est mariée ; ensuite elle a sept ans de plus que toi ; et puis ce serait tout simplement monstrueux. Tu dois le reconnaître, *in petto*, hein ? Alors à quoi bon ? Tu désoleras ta mère et tu ameuteras le public, voilà tout.

Bernard leva les bras au ciel.

– Le public ! cria-t-il, ah ! par exemple, je m'en moque pas mal, du public ! Un tas d'idiots !

– Idiots, soit, fit le docteur :

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

– *Odi*, moi-même, *profanum vulgus* et *arceo*. Mais il faut vivre, pourtant, avec ce tas d’idiots-là, à moins de se faire ermite, ce qui n’est pas gai. Tout le monde ne peut pas avoir non plus un Tivoli et un Tibur pour cacher ses petites orgies. Ah ! on ne cancanait pas sur Horace, bien sûr ; il vivait tranquille sous ses pins. Et s’en donnait-il avec sa Lydie ! Ce qui ne l’empêchait pas d’avoir son côté champêtre, cet épicurien. Il allait rêver à sa fontaine de Bandusie. *O fons Bandusiæ splendidior vitro*. Te rappelles-tu ? Enfin, mon cher, tu fais une bêtise, et une bêtise pommée. *Dixi*.

– Il n’y a que les imbéciles qui n’en font pas, dit le jeune homme.

Ce bon docteur épuisa sa rhétorique à vouloir ramener Bernard.

– Tu n’es pas sérieux, mon cher, murmurait-il, vaincu par la jeunesse et la gaieté de son élève, parole d’honneur ! tu n’es pas sérieux !

Il lui donna, pour l’aider à être sérieux et le distraire de Marthe, un numéro de la Revue des *Deux-Mondes*, qui contenait un morceau inédit de Jouffroy, l’observateur psychologue, un article de Taine sur l’éclectisme de Cousin et une réfutation des mensonges qui ont déshonoré Rembrandt. Avec cela si le « petit » ne devenait pas sérieux, c’est que, décidément, les amoureux ne peuvent pas l’être.

Eh bien oui ! Marthe n’était pas partie ! N’était-elle pas libre de ses actions ? Qui pouvait l’obliger à s’en aller ? Sans enfants, séparée de son mari, que lui importait l’estime du monde ? Quoi ! elle aurait sacrifié à de méchants bavardages la possibilité de son bonheur, l’affection de Bernard ? Quelle folie ! Encore si en partant elle eût désarmé l’injustice de l’opinion ! Mais le monde paye toujours en ingratitude les soumissions qu’il impose, et Marthe en restant n’aurait certainement pas refait sa réputation. Bernard, d’ailleurs, était décidée à la suivre. Mieux valait donc demeurer auprès de lui. Boissy ou Nantes, n’était-ce pas la même chose ? Quelle raison d’habiter l’une de ces villes plutôt que l’autre ! Maintenant qu’elle avait accoutumé l’exil de Boissy, il lui répugnait de recommencer à voir des visages et des lieux inconnus ; elle avait peur, en changeant de nouveau sa

vie, de réveiller ses révoltes apaisées. Au fond, les prières de Bernard et l'attrait naissant quelle éprouvait pour lui l'avaient seuls décidée. L'avenir s'étoilait de tendresses si séduisantes ! Surprendre les premiers éveils de cet enfant, être aimée d'une affection éternellement respectueuse, quelle réhabilitation ! Comme elle l'aimerait sérieusement elle aussi ! Elle protégerait ses inexpériences, lui éviterait les découragements, l'empêcherait de déchirer son âme aux orties du vice. Déjà elle mêlait tant d'idéale maternité à la pensée de cet amour, qu'y trouvant presque l'orgueil d'un devoir rempli, elle s'y abandonnait délicieusement, sans aucune pensée de corruption.

Le matin du départ, elle descendit de bonne heure chez M<sup>me</sup> Désarbaux.

– Décidément, lui dit-elle, je ne pars pas.

– Comment, vous ne partez pas ! s'écria la veuve atterrée.

– Oui, j'ai changé d'idée. Je vais vivre à Boissy.

– Mais votre mari ! Votre voyage à Nantes !

– Oh ! mon voyage à Nantes, n'est pas presse. Quant à mon mari, je dois vous dire que je vis séparée de lui.

M<sup>me</sup> Désarbaux ne répondit pas. Elle fronça les sourcils, fit battre ses paupières et pinça les lèvres.

– Vous êtes parfaitement libre, dit-elle. Je n'ai pas de conseil à vous donner ; mais c'est très maladroit, ce que vous faites là ; car, vous savez, on ne dit pas seulement que vous êtes séparée de votre mari, on affirme autre chose encore. Rester ici c'est donner raison au public, c'est autoriser toutes les calomnies.

– On pensera ce qu'on voudra, fit Marthe. Je méprise le public.

– Vous avez tort, reprit, la veuve, de plus en plus piquée. La première condition pour être honnête, c'est de le paraître.

– Ce qui veut dire ? fit Marthe orgueilleusement.

La veuve comprit qu'elle faisait fausse route ; et, se ravisant, d'une voix câline :

– Ne vous fâchez pas, Madame. C'est dans votre intérêt que je vous dis tout cela. Voyons, parlez-moi comme à votre mère. Bernard vous aime, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous restez.

– Quelle idée ! s'écria Marthe en essayant de sourire.

– Si ! il vous aime ! il vous l’a dit ! poursuivit la veuve, dont le regard fixement interrogateur prouvait qu’elle ne savait rien.

– Non, Madame, je vous assure.

– Enfin vous l’aimez, vous. Vous ne le nierez pas ?

– Mais non, Madame, je vous assure que non !.

Evidemment elle ne voulait rien avouer. La veuve reprit son air pincé.

– Il est fâcheux, dit-elle, que tout le monde l’affirme.

– Qu’importe, pourvu que vous ne le croyiez pas.

– Malheureusement, je commence à le croire, Madame.

– Vous !.

– Mais oui. Quel autre motif vous engagerait à vivre ici ? Je me vois moi-même forcée, à cause de cela, de rompre, pour le moment, nos excellentes relations.

– Comme il vous plaira, Madame ! répliqua Marthe en pâlisant de dépit.

Et elle sortit aussitôt, sans rien ajouter, la tête haute, le regard baissé et les lèvres ironiquement ouvertes.

Marthe voulant demeurer à Boissy, probablement à cause de Bernard, M<sup>me</sup> Désarbaux n’avait pas hésité à se séparer d’elle. Une haine implacable et subite s’éleva même dès ce moment dans le cœur de la veuve contre l’intruse qui voulait lui ravir son fils. Ah ! il ne fallait pas toucher à Bernard ! C’était son ange d’innocence, son trésor sans tache ! Elle le gardait, elle le surveillait, avec quelle jalousie, avec quelles méfiances toujours aux aguets ! Et on voulait le corrompre, faire de lui un *amant*, peut-être ! Cette idée l’indigna si fort, qu’elle usa avec son fils d’une dernière ruse pour savoir la vérité.

– M<sup>me</sup> de Joncières m’a tout raconté ! s’écria-t-elle. Pourquoi me l’avoir caché ? Tu n’as donc pas confiance en ta mère ? Depuis quand l’aimes-tu ?

– Elle te l’a dit ? demanda naïvement Bernard, qui ne vit pas le piège.

– Oui, elle a fini par l’avouer.

Il baissa la tête.

La mère éclata :

– Une femme mariée ! Malheureux enfant !... Mais tu es perdu !. Elle va renseigner le mal, se moquer de toi, t’empêcher de travailler. Elle détruira ta

vie, l'infâme créature ! Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que cette femme-là ? Elle a roulé partout ; elle a été la maîtresse de tout le monde !

Elle raconta la confidence de l'abbé Verdillon. Tandis qu'elle parlait, la colère gonflait son énorme personne et semblait la devoir faire éclater. Les paroles sifflaient entre ses lèvres ; à chaque phrase la respiration lui manquait.

– Voyons, maman, tu exagères, disait Bernard Je ne l'aime que d'amitié.

– Mais plus tard, innocent que tu es ! Tu n'vois donc pas l'abîme où elle t'entraîne ?

Tout naïf qu'on puisse le croire, Bernard comprit qu'il était joué et qu'il fallait tromper sa mère pour l'apaiser. Prenant aussitôt un petit ton indifférent :

– Non, parole ! maman, tu te trompes. J l'aime. Je ne dis pas ; mais ça me passera. Une femme mariée ? Allons donc c' !... J'irai la voir rarement. Je me guérirais, sois tranquille.

A trompeur, trompeur et demi. L'effet fut instantané.

– Tu me le promets ?

– Oui.

– Pourquoi reste-t-elle à Boissy ?

– Pour moi probablement. Mais, tu comprends, je n'ai qu'à faire semblant de l'ignorer. Elle sera bien forcée de partir, n'est-ce pas ?

Il n'en pensait pas un mot, le petit bandit ; mais il exploitait, comme tous les enfants, la faiblesse de sa mère. Il n'en fallait pas plus pour adoucir M<sup>me</sup> Désarbaux. Elle garda, néanmoins, une partie de ses craintes, n'accepta les bonnes résolutions de son fils que sous bénéfice d'inventaire et calcula ce qu'elle aurait à faire, au cas où il ne tiendrait pas ses promesses.

Le soir même, tout le monde en ville sut que M<sup>me</sup> de Joucières restait à Boissy parce qu'elle était amoureuse de Bernard.

### XIII

Marthe se logea au premier étage d'une maison de la rue du marché, qui aboutissait à la place, rue peu longue, mais passante, à cause de la proximité des halles. Elle voulut une cuisine, une salle à manger, un salon et une chambre à coucher : quatre pièces en tout. Le même jour, elle choisit son logement, en acheta les meubles, fit installer son lit, organisa sa cuisine et eut une bonne. Le lendemain, quand Bernard l'alla voir, il trouva le tapissier achevant sa besogne. Les tableaux étaient appendus aux murs ; les meublés odorants resplendissaient, et l'on entendait la bonne remuer des casseroles, pendant que des ouvriers, dans la pièce voisine, clouaient du bois contre la cloison,

– Ne me ferez-vous jamais repentir d'être restée ? dit Marthe à Bernard, dès qu'ils furent seuls.

– Jamais ! dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

Marthe raconta la scène qu'elle avait eue avec M<sup>me</sup> Désarbaux.

– Je comprends ça, fit Bernard, elle a dû être furieuse, maman.

Et pour consoler Marthe, il voulut l'entourer de ses bras ; mais elle le repoussa doucement.

– Vous sentez-vous capable, lui demanda-t-elle de m'aimer d'un amour sans espoir ?

– Oui.

– Ne verrez-vous jamais en moi qu'une sœur ?

– Oui.

– N'aimerez-vous jamais que moi ?

– Oui, jamais que vous.

Alors, s'étant penchée vers lui, elle lui abandonna ses lèvres.

Le petit salon fut meublé le premier. Comme il devait être la pièce principale, celle où ils se réuniraient le plus souvent, où ils échangeaient leurs causeries et où ils enfermeraient leur bonheur, M<sup>me</sup> de Joncières le voulut orner avec le plus de luxe possible. Elle en fit un nid délicat, un coin d'exquise solitude qui vous enveloppait les membres et le cœur dans la mollesse de son capitonnage. Bernard s'extasia quand il fut fini. Tendus de bleu, meublés en bois d'ébène style Louis XV, fenêtres et portières recouvertes de rideaux en satin bleu et à dessins pompadour blanc, ce petit salon avait une mignardise assoupie, effeminée et discrète. Ses tentures, son

bahut coquet, ses chaises volantes en faisaient un boudoir destiné tout exprès aux silences, aux baisers, aux muets agenouillements de l'amour.

– Qu'on est bien ici ! Que c'est gentil d'avoir son chez soi ! murmurait Marthe, enfoncée dans son fauteuil, la nuque reposée, regardant à ses genoux Bernard, dont un rayon de soleil dorait le menton imberbe.

– Oui, dit-il, nous serons bien ici pour nous aimer !

– Comme la vie va nous sembler courte, reprit-elle.

– Au contraire, répliqua-t-il, en nous aimant elle ne finira plus.

M<sup>me</sup> de Joncières avait assez de fortune pour ne se refuser aucune luxueuse commodité. Elle y tenait, d'ailleurs, pour Bernard, à qui elle voulait offrir les délicatesses de l'amour unies aux élégances des choses. La façade de la maison qu'elle habitait avait des balcons aux trois étages. Au deuxième demeurait un employé avec sa femme, tous deux faisant si peu de bruit, qu'on ne les entendait pas vivre. Elle régla sa journée. Elle se levait à dix heures, après avoir pris son café au lait et lu un moment dans son lit. A une heure elle dînait. L'après-midi et après le souper, Bernard là venait voir. Dans le jour, elle s'occupait, aux mille riens qui empêchent les femmes de s'ennuyer : broderies, coutures, ravaudages, jusqu'à l'arrivée de Bernard. Comme on était à la belle saison, elle allait, le soir à six heures, se promener dans les champs avec la bonne, n'osant pas encore sortir avec Bernard ; et elle longeait tranquillement les rues, en parisienne qui méprise le bavardage des petites villes. Obligée de passer devant l'église, souvent ouverte à cette heure, elle apercevait, dans un nimbe de rouge lumière, le maître-autel, les cierges, les lointaines dorures et les chaises à perte de vue. Une glaciale majesté, parfumée d'encens, s'exhala il de cette profondeur béante et s'étendait jusqu'au milieu de la rue, où jouaient des enfants dont les cris se mouraient en confuses vibrations dans l'intérieur de la nef.

La plénitude du bonheur donne aux femmes une puérile gaieté. Marthe peu à peu retrouva ses tapageuses gamineries, ses bondissements de joie, ses premières insouciances. Elle s'enorgueillissait de cette liaison dont la pureté effaçait des hontes inexpiables ; elle s'y délectait et s'y reposait, comme si rien désormais n'eût pu détruire cette paix conquise.

De la part du jeune homme, ce fut une de ces adorations irrévocablement dominatrices, qui puisent en elles leur force et leur durée et qui font dire

plus tard : « Je n'ai aimé que cette femme-là. » Tous les soirs il lui apportait un bouquet de roses ou de violettes, qu'elle gardait dans un petit vase, devant la pendule. Marthe, à son tour, lui avait donné une mèche de cheveux et lui brodait des blagues. Ils se guettaient dans la rue avec ce magnifique sans-gêne des amants sincères ; et, ne se quittant pas de tout le jour, ils s'écrivaient encore, le soir, de longues lettres. Qu'ils étaient bien surtout dans le petit salon bleu. Son front collé à son front, elle lui disait avec des câlineries de regards :

– J'ai tant besoin d'être aimée, et je vous aime tant ! Jamais une souffrance ne vous viendra de moi. Je veux pour tous les deux un amour qui n'enlève pas une plume aux ailes de notre âme, un amour qui vous protégera, qui vous guidera. Vous ne savez pas encore à quel prix on apprend à vivre. Je veux que vous l'ignoriez toujours. Oui, je vous sauverai des égoïsmes et des corruptions. Le soir, avant de m'endormir, je songe à tout cela, Bernard, et je suis heureuse, bien heureuse. Je me sens meilleure, plus confiante, rajeunie en quelque sorte, et je m'absorbe délicieusement dans ma pensée, comme si elle gardait quelque chose de la vôtre. Seulement, voyez-vous, c'est avec votre cœur qu'il faut m'aimer. Ne me demandez jamais d'être à vous. Je ne le voudrai jamais.

Bernard jurait qu'il ne demanderait rien.

– C'est ainsi que je vous veux ! s'écriait-elle.

Et elle l'embrassait à la naissance des cheveux cherchant le pardon du passé dans ce baiser maternel. A partir de ce jour-là, elle voulut qu'il la tutoyât.

– N'es-tu pas mon enfant ? lui dit-elle.

Pendant les heures où elle l'attendait, elle était en proie à d'insaisissables nuances de mélancolie, qu'elle savourait sans ennui, occupée à examiner en face les fenêtres fermées d'une maison bourgeoise dont la plaque du corridor portait ces deux mois gravés : *Docteur Jouliet*. Ces fenêtres ne s'ouvraient qu'à dix heures du matin, quand la bonne balayait les chambres. Le reste du jour la maison était fermée et plus silencieuse qu'un cloître. Parfois, cependant, le docteur Jouliet, monsieur décoré, à lunettes d'or, sortait gravement. A côté de cette maison, à un autre étage, il y avait un bureau d'employés ; des jeunes gens, plume à l'oreille, incessamment

mettaient le nez à l'air et, avec des bouches en cœur, faisaient la roue devant un atelier de demoiselles qu'on entendait rire et parler en face d'eux. La rue n'avait guère d'animation que le matin, à cause du passage des personnes qui s'approvisionnent aux halles et dont on entendait le rapide et sonore piétinement. L'après-midi, calme complet. De temps à autres, tintinnabulait la sonnaile de trois ou quatre chèvres, fouettées par un bouvier qui vendait le lait de porte en porte, sa *mesure* de fer blanc à la main.

Bernard en entrant courait dans les bras de Marthe.

– Tu n'as pas languì.?

– Si ! comme tu es rouge ! Tu as couru ?

– Oui.

Quand il avait déposé sa canne et son chapeau, il s'asseyait à ses genoux, lui racontait ses anciennes timidités, ses irrésolutions, ses désespérances cachées. Il n'osait pas encore la questionner sur son passé, se sentait petit devant elle, l'admirait comme un être surnaturel, la respectait par dessus tout et l'aimait d'un amour qui, pas même en rêve, ne subissait l'effleurement d'un désir. Ses voluptés se résumaient à une camaraderie gaie, au fléchissement de sa taille sous son bras, à ses bottines entrevues sous la robe. Elle n'était pourtant devant lui ni prude ni effarouchée. Il la trouvait souvent, les bras nus, les épaules couvertes d'une camisole blanche, en train de peigner sa longue chevelure tombante devant ses yeux et qui se reflétait dans la glace avec la pointe rose de ses coudes relevés. Elle montrait sur sa tête un petit rond pâle de cheveux ras à l'endroit où elle s'était coupée la mèche donnée en souvenir. Bernard éprouvait des ravissements attendris devant ces révélations, ces attitudes, ces manières coquettes et félines.

– Nous sommes frère et sœur, disait-il.

– Oui, répondait-elle, mais nous nous aimons bien mieux.

Lorsqu'elle était sortie, il s'étendait sur le canapé, la canne entre les jambes.

– Donnez-moi un verre d'eau sucrée, commandait-il à la bonne.

Et il buvait en faisant claquer la langue comme un ancien petit-mâitre dans le boudoir d'une marquise. Cela le posait it ; il prenait de l'aplomb, il

devenait quelqu'un. C'était sa revanche du collège.

Marthe se plaisait à l'appeler son fils. Il était si jeune, que la pensée d'en faire son amant lui eût donné des répugnances d'inceste. Bernard s'habitua à ce rôle platonique ; et, insensiblement, toute idée de possession s'écarta d'eux.

Elle lui préparait elle-même ses cigarettes et exigeait, pour ménager sa santé, qu'il n'en fumât que quatre par jour.

– Ça te fait mal, Bernard, je te jure.

Elle l'engageait à travailler :

– Combien as-tu vu de pages de Mourlon, aujourd'hui ?

– Raconte-moi ta vie, lui demanda-t-il un jour, pour que j'écrase d'un mot ceux qui te calomnient.

– On dit donc toujours du mal de moi ?

– Oui.

– Ne les crois pas ! s'écria-t-elle. Ils mentent. Je n'ai rien à me reprocher, rien... J'ai quitté mon mari, c'est vrai ; mais j'étais si malheureuse ! Il me trompait avec des maîtresses. Il m'a humiliée, avilie, et, à la fin, n'y pouvant tenir, je l'ai laissé.

– Pourquoi, demanda-t-il, es-tu allée vivre à Paris ?

– Parce que j'y ai une amie. Nous lui écrirons, si tu veux. Si tu savais tout ce que j'ai souffert, à Paris, tu ne m'accuserais pas.

– Je ne t'accuse pas, dit-il ; je te crois. Il n'y a qu'à te regarder pour savoir qu'ils mentent.

C'était elle qui mentait effrontément ; elle en avait bien quelques remords ; mais comment se faire estimer de lui sans le tromper ?

– Au moins tu me consoleras, toi ? murmurait-elle.

– Oui.

– Et ta mère, que dit-elle ?

– Oh ! elle, c'est pour que je te lâche. Je lui pardonne.

– Oui, il ne faut pas lui en vouloir. C'est bien naturel.

– Elle m'a dit que l'abbé Verdillon désirait me parler.

– C'est pour nous séparer, Bernard.

– Eh bien ! fit-il crânement, il n'a qu'à se présenter, il sera bien reçu.

M<sup>me</sup> Désarbaux, en effet, n'avait pas été dupe des promesses de son fils. Elle savait qu'il voyait Marthe régulièrement, et si la veuve fermait les yeux, c'est qu'elle avait voulu d'abord consulter l'abbé Verdillon. Elle était allée le voir un matin à neuf heures, subitement, sans avoir fait la toilette préalable qu'elle s'imposait avant de sortir.

L'élégant abbé venait de dire sa messe. Assis devant son bureau, que surmontait une petite bibliothèque, il écrivait un règlement pour la congrégation des demoiselles qu'il dirigeait, et se tenait délicatement penché sur le papier, devant un petit Christ en cuivre posé sur des volumes.

– Ah ! Monsieur l'abbé, dit la veuve en entrant, que vous aviez raison et que j'étais folle ! Si j'avais congédié plus tôt cette femme, elle ne m'aurait pas pris Bernard ; car elle me l'a pris, Monsieur l'abbé. Elle n'est pas partie, c'est pour lui qu'elle est restée. Je lui ai défendu de la voir. Mais il y va tous les jours. Je viens même de trouver dans sa poche un billet pour elle. Tenez, lisez vous-même.

L'abbé prit le billet et le lut à haute voix :

« Ne crains rien. Maman ne pourra pas m'empêcher d'aller te voir. Nous avons du monde, hier soir, voilà pourquoi je ne suis pas venu. »

L'abbé hocha la tête lentement et, haussant avec sa main droite son col de chemise pour le maintenir à la hauteur de sa soutane, il commença à parler du déchaînement des passions, des âmes soumises à l'empire du vice. Cependant le mal n'était pas sans remède. On pouvait avec l'aide de la prière, rompre cette liaison. Bernard, élevé par ces « bons pères » devait avoir « un fond de sentiments religieux ; » et il espérait à cause de cela, le ramener dans le droit chemin.

– Que puis-je faire pour vous, ma chère dam demanda-t-il en finissant.

– Parler vous-même à mon fils, Monsieu l'abbé.

– Mon Dieu, s'il ne s'agit que de cela, Madame je m'en charge.

– Vous me rendrez bien heureuse, dit-elle en secouant la tête avec conviction. Je suis sûr qu'il vous écouterait ; il a si bon cœur, mon Bernard ! Votre parole a tant d'autorité sur lui !

Elle fit l'éloge de l'abbé, un éloge enthousiaste pendant qu'il protestait, les épaules inclinées en souriant et en écartant les mains. Ses cheveux tombant, tout droits sur son cou, remuaient chaque mouvement de sa tête.

Sa figure rasée e propre était marbrée de bleu ; et parfois, d'un geste familier, il passait la main sous so rabat.

– Il faut le sauver, disait-il, c'est à cet âg que la vie des jeunes gens se décide. Le châ timent d'un pareil désordre, maintenant qu'i est devenu public, pèserait doublement sur votre fils, ma chère dame, car Notre-Seigneur l'a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. Mais vous êtes une sainte mère ; Dieu ne vous infligera pas ce chagrin.

M<sup>me</sup> Désarbaux se confondait en remercîments s ; ses yeux rouges étincelaient et une contraction émue, agitait sa face bouffie.

– Comment vous exprimer ma reconnaissance, Monsieur l'abbé ?

– Laissez, murmurait le prêtre, laissez à la bonté divine le soin de récompenser le pasteur qui sauve une brebis égarée. Puissent mes faibles efforts racheter quelques-uns de mes péchés.

M<sup>me</sup> Désarbaux se leva.

– Pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

– Mais, du tout, vous ne m'avez pas dérangé, ma chère dame, au contraire.

Il l'accompagna jusqu'à la porte, épanoui dans son joli sourire d'homme du monde, obséquieusement incliné et frottant l'une dans l'autre ses mains arrondies.

M<sup>me</sup> Désarbaux revint réconfortée, résolue à ne pas contrarier Bernard, à fermer les yeux même en attendant l'intervention de l'abbé.

Dans la ville on ne pardonnait pas à Marthe un scandale si paisiblement accompli. Aimer un enfant, quelle honte ! Plusieurs personnes, par vengeance, affirmaient que deux négociants l'entraient. Voilà comment se font les réputations dans les petites villes. Marthe, heureusement, ignorait jusqu'à quel point on la calomniait. Peut-être, après tout, s'en serait-elle moquée. Elle était maintenant si insouciante, si follement plongée dans son amoureux oubli ! Toute la journée elle chantait, et le même air de *Fra Diavolo* revenait toujours sur ses lèvres :

S'il menace le tête  
De l'en.nemi qui se défend,  
Pour les bé.elles on prétend

Qu'il est un vrai galant.

Ils avaient déjà leur musique préférée, leurs lectures favorites et s'étaient créés une communauté d'habitudes, semblablement à ceux qui se connaissent depuis des années. Le soir, pendant qu'il lui lisait le *Lys dans la vallée*, de Balzac, l'étreinte de leurs mains soulignait, aux passages émus, le sentimentalisme raffiné de M<sup>me</sup> de Mort-sauf.

– C'est ainsi que nous nous aimons, n'est-ce pas ? disait Marthe.

– Oui, murmurait l'enfant, tu es mon Henriette.

Elle nouait ses mains sur ses épaules et se reculait pour le mieux voir. Ils prenaient le thé dans le salon bleu, côte à côte devant la table. Après avoir servi des gâteaux, la bonne les laissait seuls. Bernard allumait une cigarette, et ils causaient jusqu'à onze heures. A onze heures Marthe lui disait :

– Il est temps de rentrer, Bernard.

Souvent, sur la porte, elle le rappelait :

– Que je t'embrasse encore une fois !

Et, en l'étreignant, elle dansait de joie sur la pointe des pieds comme une gamine.

Bernard gardait de cette journalière intimité une extase absorbante qui l'isolait de l'atmosphère de platitude où il était obligé de vivre en quittant M<sup>me</sup> de Joncières.

## XIV

Un jour qu'il retournait chez sa mère, l'abbé Verdillon entra et aussitôt M<sup>me</sup> Désarbaux sortit.

– Nous y voilà, pensa Bernard.

L'abbé le connaissait depuis longtemps. Lui ayant autrefois donné des répétitions pendant les vacances, il voyait toujours en lui un collégien docile qu'il se croyait presque encore en droit de punir. Il lui parla d'abord de ses études « brillamment terminées es », lui demanda s'il « piochait son code civil », lui énuméra les carrières qu'ouvrait le diplôme de licencié ;

puis, debout, balancé sur ses jambes, une main dans sa ceinture moirée et l'autre sur l'épaule de Bernard, il exposa dans un verbiage décousu l'objet de son importante visite :

– Vous fréquentez, dit-on, mon cher enfant, une personne. dangereuse pour vous. Mon Dieu. on ne demande pas aux jeunes gens l'ascétisme des anachorètes. mais exposer chaque jour son salut, quelle imprudence, mon cher ami. La vie, ne l'oublions jamais, est un dépôt dont nous devons rendre compte à Notre-Seigneur. Le désordre détruit la santé de l'âme comme la santé du corps. Enfin ce scandale afflige tous ceux qui s'intéressent à vous, mon cher ami, il désole surtout votre mère, votre excellente mère, si bonne, si chrétienne, qui mourait certainement de chagrin de vous voir continuer cette coupable liaison. On comprendrait à la rigueur un de ces amours que l'Eglise approuve, pour une jeune fille pieuse, que vous pourriez épouser plus tard ; mais une pareille femme !

– Qu'avez-vous à lui reprocher, à cette femme ? fit Bernard, en toisant l'abbé insolemment.

– Mais. répondit l'autre interloqué, malheureusement j'ai des preuves.

– Des preuves !

– Oui, dans votre intérêt, mon jeune ami, nous avons écrit au vicaire de Nyans. et nous connaissons maintenant.

– Quoi ?

– La vie scandaleuse de cette femme, dit résolûment l'abbé.

Pour le coup, Bernard éclata :

– Votre vicairement cria-t-il. Mme de Joncières est une honnête femme ! Nos relations ne regardent personne et je ne suis pas encore décidé à les rompre, je vous le certifie. Ceux qui pour m'y pousser ont recours à la calomnie sont des imbéciles dont j'ai pitié ou des méchants que je méprise.

Il était superbe, avec son visage empourpré, sa prunelle roulante, son indignation d'amant sérieux. Absolument effaré, l'abbé balbutia, le regarda avec hauteur, tordit son chapeau et sortit en murmurant de sourdes paroles, où se mêlèrent les mots d'insolence et de perdition. Le soir il disait au curé en lui racontant sa mésaventure :

– C'est incroyable comme ces femmes-là vous changent un jeune homme !

Bernard alla tout droit chez le docteur épancher sa colère.

– D’où sors-tu ? fit le médecin en le voyant. Qui t’a prêté cette figure d’Erinnys, ce visage couperosé, cet air pourfendeur de roman-feuilleton. Que se passe-t-il ?

– Il se passe, dit Bernard, que l’abbé Verdillon est venu chez nous.

– Que diable est-il allé faire ?

– Une jolie besogne, je vous en réponds !

Et, furieux, il raconta la visite de l’abbé. Il s’oublia même jusqu’à traiter Verdillon de « calotin. » Un élève des jésuites ! Si sa mère l’avait entendu ! Il criait :

– De quoi se mêle-t-il Est-ce que je ne suis pas libre d’aimer une femme mariée, si ça me fait plaisir ? Des conseils, des observations, tant qu’on voudra !. Mais des mensonges !. Mais des calomnies !... Lui ! un prêtre !... C’est trop fort !... Et tout ça pour me faire quitter Marthe !... Ah nom d’un chien, qu’il ne se mêle plus de mes affaires ou ça finira mal !

Le docteur riait, amusé de sa colère, accoudé sur le bras du fauteuil et la cigarette entre les doigts à la hauteur des yeux.

– Cristi ! fit-il, en voilà une sortie ! Tu es plus étincelant, mon cher, qu’une page de Gautier ! *Archilochum rabies armavit iambo*. C’est l’indignation qui fait aussi l’éloquence. Voilà les prêtres ! la morale ! toujours la morale ! ils n’ont que ce mot à la bouche ! Pas de ce monde, leurs idées ! comme le royaume des cieux. Avec eux, d’abord, pas moyen de raisonner : vlan ! la révélation dans les jambes. Tire-toi de là ! *Credo quia absurdum*. Pourtant ça m’étonne de la part de Verdillon. Je le connais ; il vient me voir avec l’abbé Mirabel. Charmant homme, moitié musc, moitié lubin, très tolérant, même un peu régence. Ça m’étonne beaucoup. Il me rappelle le cardinal de Retz, « l’âme la moins ecclésiastique de France. » Qu’en dit-elle, la maman ?

– Je ne l’ai pas vue, dit Bernard. Je suis sorti tout de suite.

– Gare à la scène, ce soir !

– Ah ! ça, oui, par exemple.

– Entre nous, mon cher, tu la mérites. Ce serait si facile de lâcher Marthe et de rendre ta mère heureuse.

Et rejetant lentement ses cheveux en arrière, entre le pouce et l'index, le docteur ajouta :

– A propos, parlons un peu de Marthe. Comment va-t-elle ?

Il l'appelait Marthe tout court, en ami, s'intéressant énormément à elle. Il voulut savoir ce qu'elle faisait, ce qu'elle lisait, quelle robe elle mettait ; si elle ne s'ennuyait pas ; et il écoutait Bernard attentivement, la figure souriante et la cigarette entre ses doigts écartés.

– Bonne femme, bonne femme, murmurait-il, elle me plaît beaucoup.

A ce moment, César, le chat adoré du docteur, vint se frotter contre les jambes de son maître.

– Il a la fièvre, dit celui-ci, changeant subitement de conversation, je l'ai purgé hier.

Ce grave matou était l'inséparable camarade du médecin. Quand le docteur écrivait, César le surveillait. Si le médecin se promenait dans les appartements ou descendait l'escalier, le chat le suivait. Il accompagna un jour son maître jusqu'au milieu de la grande place et ne le quitta que devant l'agression de deux chiens, qui fondirent sur la pauvre bête et, en la poursuivant, lui mordirent la queue. César garda rancune au docteur et le bouda deux jours de suite.

– C'est mon compagnon, disait le médecin. Nous nous comprenons tous les deux. Il travaille avec moi. Je le mets entre les pages des livres : il me sert de signet.

En quittant le médecin Bernard alla chez Marthe et lui raconta la visite de Verdillon.

– Mon Dieu, dit-elle, découragée, ne me laissera-t-on jamais tranquille ? Qu'ai-je donc fait pour qu'on s'acharne ainsi après moi ?

– Tu es une sainte ! s'écria-t-il en se faisant un collier avec les deux bras de la jeune femme, je t'adore.

Naturellement, quand il arriva, M<sup>me</sup> Désarbaux lui fit une scène.

– Répondre ainsi à M. l'abbé ! Un si digne prêtre !... Lui qui ne veut que ton bonheur !. qui te parle comme à son enfant et qui s'est dévoué pour toi !. Ah ! tu n'as plus de cœur ; tu n'as plus de reconnaissance !. Ce n'est plus toi. Elle m'a volé mon fils.

Ce fut ensuite un long débordement de paroles apitoyées et d'injures contre Marthe. Bernard impatienté promit tout ce qu'elle voulut ; car rien n'est agaçant comme d'entendre mépriser celle qu'on aime ; mais, dès ce moment, la paix disparut de la maison. Marthe fut pour la veuve un prétexte de brutales jalousies, d'allusions blessantes, d'inquisitions puériles. Une lutte quotidienne commença entre Bernard et sa mère. Celle-ci avait beau supplier, lui ôter la clef, cacher son chapeau, le suivre dans la rue, inventer les plus enfantines supercheries pour l'empêcher d'aller chez Marthe ; l'enfant avec l'air navré d'un homme qui n'y peut rien continuait son petit train-train d'amoureux entêté et voyait Marthe tous les jours aux heures habituelles. Ces humiliantes persécutions finirent même par l'exaspérer ; il songea sérieusement à s'y soustraire, régimba, se fâcha et secoua ainsi peu à peu, l'autorité maternelle.

– Vous tolérez cette intrigue ? disait-on à la veuve.

– C'est une amitié très innocente, répondait-elle hypocritement. On aurait tort de s'en alarmer.

A mesure que la faiblesse de sa mère lui laissa plus d'indépendance Bernard eut des audaces qui prouvèrent jusqu'à quel point il se moquait de l'opinion publique, si exigeante et si redoutée en province. Il osait, après le souper, se promener avec Marthe sur le cours des tilleuls. Ils s'y rendaient très tard, s'asseyaient sur un banc et causaient, le visage caressé par les brises des prairies. Les tilleuls alignaient devant eux les barres noires de leurs troncs, qui découpaient des morceaux d'horizon plein d'étoiles ; et, au-dessus des arbres, à travers le tamisage des feuilles, on voyait blanchir la poussière éparse de la voie lactée.

Un soir, l'air exhalait des parfums plus doux, les hiboux ululaient plus mélancoliquement, Marthe et Bernard, côte à côte, ouvraient leur âme aux énervantes tiédeurs de ces majestueuses nuits du Midi, qui apportent de si loin des effluves embaumées, des haleinées amoureuses et des somnolences de volupté. Marthe attirait Bernard contre sa poitrine. Tout à coup s'étant levé, il glissa sans le vouloir et tomba de tout son corps entre les genoux de la jeune femme, la bouche sur ses lèvres, les hanches contre ses hanches. Marthe le repoussa en fermant les yeux ; il dut, pour se relever, lui serrer la

taille avec les deux mains et se mit à rire de sa maladresse ; mais Marthe en devint songeuse et y pensa longtemps après.

Bernard avait un ami, nommé Henri, du même âge que lui, avec qui il avait grandi et fait ses études. Henri fut présenté à Marthe, et, tous les samedis, passa la soirée chez elle. Il apportait chaque fois un bouquet de roses rouges, de belles roses mousseuses, aux feuilles serrées, dont son jardin était rempli. Marthe lui broda des boîtes de londrès, des blagues pour son tabac ; et il ne tarda pas à devenir le camarade de M<sup>me</sup> de Joncières, comme il était celui de Bernard. Henri avait une campagne et souvent tous ensemble ils allaient y rester la journée.

C'était enfin une vie de délices. M<sup>me</sup> de Joncières en jouissait modestement, obscurément, sortant très peu.

Le dimanche elle ne manquait jamais la messe. Ce qu'on peut voir de plus joli à Boissy, c'est la sortie de la messe d'une heure. Figurez-vous le bariolage de toilettes le plus fabuleux ; de vieux beaux en cravate blanche ; des douairières parcheminées, à figure de pomme cuite ; des céladons imberbes, fruits de la gomme provinciale ; un tas de bonshommes engourdis et bien pensants : papas à faux cols, oncles à cannes, tantes dévotes, héritiers en gants jaunes, demoiselles à ressorts, découpées dans les keepsakes, extraites de *Paméla ou la vertu récompensée* et marchant les coudes écartés, en tenant leur livre de messe à deux mains. Au demeurant, les meilleures gens du monde, dévoués, honnêtes, parlant du « vent qui tourne, » de « la pluie qui menace » et des « grosses chaleurs qu'il fait. » Marthe traversait cette foule envieuse et chuchotante dans une toilette riche et de bon goût, mais si simple, que personne autour d'elle n'en appréciait l'élégance.

## XV

Cet amour platonique dura deux mois. Au bout de ce temps, les attendrissements de Marthe s'alentirent ; elle s'accoutuma au culte éthéré, aux idéales ferveurs dont elle était L'objet ; l'orgueil d'être aimée en

madone l'abandonna ; sa maternité postiche lui parut lourde à porter ; et, lasse de cette duperie sentimentale, son âme se taisait maintenant dans de longs assoupissements pareils à ceux d'un désert.

L'automne vint. Les rougeurs des lents crépuscules empourprèrent les coteaux maladifs. L'azur du ciel eut des pâleurs chlorotiques, des évanescences de clartés qui faisaient croire que sa coloration s'était évaporée et avait mis à nu le vide, l'espace, le large éther blême et froid. Le soleil poitrinaire, à peine tiède, sembla s'arrêter et n'avoir pas la force d'aller plus loin. Les feuilles ne tombaient pas encore des arbres ; mais, en attendant leur chute, immobiles dans l'air calme, elles se mouraient lentement, faute de sève et de chaleur. A midi, plus de nappes lumineuses dans la rue. Le petit salon bleu prit une désolation louche ; et Marthe sentit de subites tristesses, d'anciens sanglots lui traverser l'âme sans raison, pour un rien : après une courte pluie qui faisait fumer la poussière des routes, ou lorsque, par un temps sec, le mistral emportait le soleil affolé dans les nuages. La nuit, des vapeurs roulaient silencieusement sur la ville ; et, quant Marthe se réveillait, elle entendait pour tout bruit le grelot d'un chien fouillant des balayures sous sa fenêtre.

Alors, elle songea. Il s'accomplit en elle une transition d'indifférence, un détachement de la vie extérieure qui, pour la première fois, semblèrent lui donner la liberté de penser à son aise. Pour la première fois elle s'aperçut que le temps fuyait ; qu'elle vivait seule à Boissy ; qu'elle n'y connaissait personne ; qu'elle n'avait point de famille, pas même Louise, la compagne de son enfance ; et elle se demanda si l'amitié de Bernard – car elle n'avait que son amitié – compensait les joies dont elle était déshéritée. Ces réflexions la jetèrent d'abord dans un état de malaise qui l'irrita, puis dans de nerveuses mélancolies auxquelles elle n'entrevit point de terme ni de remède.

Vainement, pendant l'absence de Bernard, s'occupait-elle à broder, à coudre, à écrire ; l'impuissance d'aimer la tourmentait d'inquiétude et de remords ; une aspiration immense planait sur sa vie. C'était l'automne, pensait-elle, qui en était cause.

– Je me sens navrée, disait-elle à Bernard, quand je me dis que les feuilles vont tomber et que l’hiver va venir. N’es-tu pas ainsi, toi ?

– Non, répondait-il ; je serai même tout à fait gai, lorsque nous aurons notre coin du feu.

Au jour mourant, avant d’allumer la lampe, quand sa chambre s’embrunissait d’ombre, Marthe revenait au passé, revoyait sa vie et, comparant son premier amant à Bernard, identifiait si bien ces deux souvenirs, qu’il lui semblait que c’était Bernard qui avait été son premier amant et dont elle s’était dégoûtée. Puis, remise de ce vertige, les lèvres ouvertes et admirant le ciel où s’écaillaient de petits nuages roses, elle rafraîchissait ses langueurs aux souffles qui venaient du bout de l’horizon agiter les draperies des fenêtres,

– A quoi penses-tu ? lui demandait Bernard qui la voyait distraite.

– A rien, répondait-elle, je pense que je t’aime.

L’aimait-elle moins, cependant ? Pourquoi n’était-elle plus jalouse de ses vénération, et s’en était-elle déshabituée ? D’où surgissait cette défaillance soudaine dans ses platoniques idolâtries ? Elle avait beau s’analyser, s’accuser, se jurer de ressaisir cet amour en déroute ; malgré elle, ses élans de tendresse tombaient et ses fièvres de passion se changeaient en étreintes tristes.

– Qu’as-tu, demandait Bernard, on dirait que tu t’ennuies ?

– M’ennuyer, quand tu es là !

Et elle le serrait contre elle, les yeux vagues, sans pouvoir songer à lui.

Pour chasser son abattement, elle fit avec Bernard de longues courses. Ils passèrent, tous les deux jours, l’après-midi à la campagne de Henri. A leur retour, le soir, dans le salon bleu, Bernard lui lisait Lamartine et, parmi les poésies de Musset, celles qui étaient chastes comme Lucie. Marthe s’efforçait d’emprunter à ces beaux vers des enthousiasmes qui n’étaient plus en elle. Mais, seule, ces accès de sentimentalisme s’évanouissaient, et je ne sais quoi d’insatiable recommençait à la tourmenter. Elle exigea, pour jouir au moins des excitations de l’attente, que Bernard ne vint qu’à six heures du soir. Ce fut bien pis, elle mourait d’ennui. Alors elle se mit à lire sans trêve. Elle dévora Balzac, que le docteur Lautier prêtait à Bernard, volume par volume, en lui disant chaque fois :

– Quel grand homme, ce Balzac ! presque un génie. Du Molière et du Rabelais. Le seul romancier qui restera. *Nocturna versate manu.*

Après Balzac, elle lut les nuageuses et magnifiques rapsodies de George Sand ; mais inutilement elle s'épuisait en exaltations romanesques : son âme sans ailes retombait de ces hauteurs extatiques avec des lassitudes plus stériles, avec des désappointements plus découragés ; son amour s'échappait de son cœur, goutte à goutte, comme l'eau du vase brisé dont parle Sully-Prudhomme. Elle fuyait parfois dans la campagne, un livre à la main. Les paysans s'interrompaient de bêcher pour la voir. Elle s'asseyait dans un bois et rêvait. C'était la saison où les fougeraies se rouillent, où les diaprures des champs jaunissent, où les nuages dédorés se fondent, le soir, en brouillards, et s'allongent dans les plaines. Le ciel devient gris. La nature s'immobilise. Le vent a des molleses moribondes ; les vallons et les arbres de silencieuses fixités.

Marthe lisait, s'abreuvait d'asseulement et rentrait tard. Quand Bernard en arrivant l'embrassait, elle éprouvait un amer plaisir à se dire qu'il l'avait attendue et qu'il en avait souffert. A de certains moments, elle se prenait à souhaiter l'homme qui l'avait enivrée de vice et qu'elle avait trahi ; elle remuait complaisamment la boue de cette vie lointaine, accueillant de toutes les caresses de sa pensée l'idée de posséder Bernard. Elle se suspendait à ses lèvres plus longuement et se pâmait de baisers, auxquels elle n'osait encore, par pudeur, donner leur claire signification. Ses paroles expiraient comme des plaintes ; des frissons rapprochaient ses seins et ses épaules ; ses regards avaient des encouragements lascifs ; et, sans parler, elle étreignait les mains du jeune homme dans ses mains moites.

– Tu n'as jamais connu d'autres femmes ?

– Non.

– Bien vrai ?

– Je te le jure.

– M'aimes-tu toujours ?

– Si je t'aime ! Oh oui ! je t'aime ! saintement, comme une mère !

Comme une mère ! Et c'était elle qui l'avait voulu !

Son humeur changea ; elle devint exigeante, agacée, soucieuse. Bernard s'en plaignit beaucoup.

– Es-tu fâchée contre moi ? demandait-il.

– Non, disait-elle.

Elle ajoutait quelquefois :

– J’ai ma migraine. Je vais dormir. adieu.

Et elle le renvoyait. Dès qu’il était sorti, par exemple, elle se précipitait pour le rappeler. Seule, ses remords se changeaient en pitiés. Souvent même, repentante, résolue à se vaincre, altérée d’immolation, elle le prenait sur sa poitrine et le berçait dans ses bras pour le dédommager.

– Tu ne souffres pas ? lui demandait-elle. Tu ne m’en veux pas ? Tu es bien heureux ?

– Oui, murmurait-il, consolé de la voir sourire.

Mais le lendemain c’était à recommencer. Un jour il lui dit :

– Marthe, tu m’aimes moins.

– Moi ? quelle idée ! qui te fait croire ?.

– Alors, tu as des chagrins que tu ne veux pas m’avouer.

Elle imagina des raisons :

– C’est ton avenir qui me préoccupe. ta mère que je désole. et puis mon mari, rien ne m’assure qu’un beau jour il ne fondera pas sur nous.

L’idée de devenir sa maîtresse l’obsédait incessamment, comme une chute au bord d’un abîme trop regardé. Elle avait des ressentiments contre les tranquillités de Bernard, coupable de ne la point deviner. Cependant, le jeune homme tôt ou tard ne pouvait manquer d’ouvrir les yeux et de se réveiller d’un platonisme où la nature humaine ne s’endort jamais longtemps ; mais il aimait encore trop Marthe pour la vouloir posséder. Il éprouvait bien, parfois, quelques irritations, quelques velléités de convoitises, notamment un jour où, ayant ouvert trop vite la porte de la chambre à coucher, il avait surpris M<sup>me</sup> de Joncières, debout, la poitrine défaite, les seins découverts ; mais il se reprochait ces pensées qui, même involontaires, lui semblaient souiller la pureté de son idole ; et, du reste, il parvenait facilement à les oublier. Quant aux bizarreries et aux caprices de Marthe, il croyait que le caractère de la jeune femme était devenu fantasque et, par une docilité plus servile, il s’efforçait de désarmer sa mauvaise humeur, quitte à en pleurer seul en secret, ce qui lui arrivait souvent.

Un jour, à deux heures de l'après-midi, M<sup>me</sup> de Joncières prit son ombrelle et, Bernard devant venir la voir à quatre heures, elle dit à la bonne :

– Je vais me promener au Méningrin. Dites à Bernard de me rejoindre au rocher de l'aigle. N'y manquez pas.

Un rendez-vous dans les bois ! C'était de l'imprévu, au moins. Qui sait si dans l'isolement des arbres, aux dernières senteurs des feuilles, l'envie de posséder Marthe ne le prendrait pas soudain ? Les ramures ont, en automne, des lassitudes si voluptueuses ; les horizons des langueurs si engageantes ! Il y a de tels affaissements d'amour dans la mélancolie sans défense des paysages !

Vêtue d'une robe grise et d'un chapeau de paille, elle suivit le sentier qui conduit à la forêt du Méningrin, enroulée aux flancs d'une montagne. On était au commencement d'octobre. Depuis le matin le mistral soufflait ; le soleil trouait les nuages à coups de rayons. Elle voyait déjà devant elle la montagne grossir ses arbres, dessiner la broderie des mousses et les gris estompements des rochers. Elle arriva dans le bois, la joue froide, la robe retroussée sur ses bottines boueuses, à cause de l'eau qui filtrait à travers les cailloux. Elle s'assit sur une roche que Bernard connaissait. Quel bon endroit ! Une vraie cachette d'amoureux ! Partout des pins lustrés, des châtaigniers moutonneux, des lauriers, des frênes et des enlacements de lierre dans le dévergondage des branches. La déchirure des nuages illuminait, çà et là, des entonnoirs d'où les pins montraient leurs flèches. Le coude sous le menton, Marthe songeait. Elle voyait Bernard allant chez elle, ne la trouvant pas, courant la rejoindre ; et elle tressaillait, à l'idée qu'il serait là, sur les feuilles, à ses côtés.

Autour d'elle le vent faisait un vacarme monstrueux. Il planait d'abord au loin, rumeur légère ; puis s'enflait, accourait et éclatait en tonnantes huées, où palpaient les crécelles des feuilles, le froissement des branches et la houle des cimes fouettées. La forêt tordue, craquante, s'emplissait de hurlements et de sanglots. Marthe, tout en surveillant si Bernard ne venait pas, s'abandonnait aux secousses des branches, aux clameurs du vent, qui soulevaient dans son âme une tempête de désirs plus affolés que la révolte des arbres. Les rafales du ciel l'emportaient jusqu'à Paris, l'inférieure ville

où le roulement des voitures montait au plafond des restaurants. Dépidé—ment elle ne pouvait pas aimer comme elle l'avait cru. Elle était l'irrésistible proie de ses corruptions inassouvies. Et la joue enflammée, la lèvre sèche, elle faisait des ronds sur la terre avec son ombrelle, croisait ses jambes voluptueuses et remuait sa bottine, qui pendait sous sa robe envolée au-dessus de la cheville. Elle écoutait. A chaque instant elle croyait entendre Bernard.

Parfois le sifflement des pins mollissait ; le vent se taisait ; la forêt reprenait haleine. Pendant cette courte immobilité, on entendait de légers bruits : une cassure de branches, une feuille tombante, le vol d'un oiseau ; puis un murmure s'éveillait au loin, s'enflait, s'approchait en bruissement de cascade ; et la forêt haletante, convulsive, recommençait ses puissantes colères, ses gigantesques orchestrations qui assaillaient Marthe d'un tourbillon de tendresses où elle concentrait une telle force d'attention, un tel appel de volonté, qu'ils semblaient magnétiquement devoir faire arriver Bernard. Ah ! s'il avait été là, de quels délirants baisers elle lui aurait ouvert la bouche, cette bouche mignonne et fine qui tachait de rouge la blancheur de son visage adolescent. Comme elle revoyait distinctement son cou laiteux, son menton ondulé, ses minces et roses poignets sortant des manchettes ! Sa nudité vaguement apparue avait pour elle une idéale attirance de charnelles impuretés. Longtemps elle l'attendit, longtemps elle épia les arbres et le sentier. A coup sûr Bernard allait venir. Chut ! c'était lui.

Hélas ! le soleil se coucha sans qu'il parut. Alors, dépitée, fronçant les sourcils, M<sup>me</sup> de Joncières s'en retourna.

Le soir, Bernard la trouva sur le canapé, couchée sur le côté droit ; sa hanche gauche s'arrondissait sous la robe.

— Je n'ai pas pu u te rejoindre, dit-il, en entrant. Ma tante est arrivée. Obligé de rester à la maison. Comprends-tu quel ennui ? Quand la bonne m'a dit que tu étais au Méningrin, c'était trop tard pour y aller. Ah ! quelle promenade j'ai manquée là !...

Marthe le considérait presque ironiquement, avec des regards où l'on devinait la rancune de son attente déçue.

— Qu'as-tu ? reprit-il. Tu as l'air fâchée.

– Moi ? pourquoi ?

– Je ne sais pas. il me semble.

Elle s’assit près de la table pour broder. Il lui tendit son front qu’elle effleura du bout des lèvres.

– Bernard, dit-elle, après un long silence, tu es jeune ; tu ne connais pas la vie et tu ne peux comprendre les tristesses qui assiègent parfois la mienne. Mes affections ne se résument pas à toi seul, Bernard. J’ai eu une mère, et si elle vivait, elle me reprocherait de m’être fait une condition solitaire et déclassée. Je me dis aussi que je suis bien coupable d’avoir quitté mon mari. Ses torts ont été graves, sans doute ; mais qui sait si à force d’amour je ne l’aurais pas ramené ?

Ce n’était pas à son mari, c’était à l’autre qu’elle faisait allusion Elle comparait les deux manières dont on l’avait aimée, l’une sensuelle et dévorante, au sein des fascinations parisiennes ; l’autre froide et banale, au fond d’une ville de province ; et cette comparaison allumait au cœur de la jeune femme des chaleurs qui la brûlaient.

Il l’interrogea :

– Pourquoi me parles-tu de ton mari i ? N’es-tu pas heureuse avec moi ? Est-ce qu’un autre pourrait t’aimer autant que je t’aime ?

– Non, s’écria-t-elle, prise de regrets subits, en le renversant sur son sein, non, je suis injuste. Pardonne-moi.

Ils restèrent longtemps aux bras l’un de l’autre. Elle avait collé ses lèvres aux siennes ; et, l’étreignant de toute la force de ses fièvres énervées, elle suffoquait, la tête en arrière ; des souffles rapides s’échappaient de ses narines ; des abandons courbaient son corps, et ses paupières presque fermées laissaient voir le filet mince et blanc de ses prunelles. Au loin, sur les toits, neuf heures tombaient du clocher de la ville. Tout à coup, éperdu, étouffé, se reculant comme devant un gouffre, Bernard s’arracha d’elle : il avait compris, cette fois.

Mais alors Marthe n’était plus Marthe ! Elle avait menti en lui jurant une tendresse éternellement pure ! C’était donc un amant qu’elle voulait ; mais si elle voulait un amant, qui pouvait dire qu’elle n’en avait pas eu d’autres ? Cette pensée l’anéantit. Marthe s’était approchée de la glace et rangeait ses cheveux en se mordant les lèvres. Bernard cependant, n’hésita pas. Son

instinct d'homme lui dit qu'il ne devait pas réfléchir, qu'il fallait aimer Marthe comme elle voulait être aimée ; et, aussitôt se décidant à la prendre, il s'avança derrière elle et l'embrassant à la nuque :

– Ecoute-moi, murmura-t-il. –

Mais elle se recula et d'un air presque moqueur se mit à plier ses broderies.

– J'ai ma migraine, dit-elle, je me coucherai de bonne heure. J'ai des lettres à écrire.

– Non ! s'écria-t-il, je ne m'en irai pas !

Il voulut la saisir ; mais elle le repoussa avec beaucoup de calme.

– Ecoute-moi, Marthe, répétait-il, écoute-moi.

– Oui, tu m'aimes, je le sais. mais je te dis, il faut que j'écrive. Neuf heures. Je n'aurais pas le temps. allons, adieu.

Sa voix avait une intraduisible expression d'ironie contenue. Ils étaient près de la porte.

– Es-tu fâchée ? demanda Bernard, s'efforçant de se résigner et se jurant de prendre sa revanche le lendemain.

– Non, dit-elle.

– Bien sûr ?

– Oui.

– Répète-le-moi.

Elle ne répondit pas. Il insista.

– Ah ! tu m'ennuies ! s'écria-t-elle, agacée au dernier point.

Puis se ravisant et d'une voix douce :

– Aussi, tu vois. je suis pressée. Voyons, à demain au revoir.

Il sortit, saignant, les larmes aux yeux.

– Tu étais chez Marthe ? lui dit sa mère dès qu'il entra.

– Non, maman, je me promenais.

– Il en vient se dit la veuve.

Et, comme il allait monter dans sa chambre, elle ajouta :

– Il n'est pas dix heures. Est-ce que tu vas te coucher ?

– Oui, je lirai un moment.

Il monta dans sa chambre, prit un livre et, accoudé sur son bureau, réfléchit. La peur d'avoir été ridicule le tourmentait autant que l'avortement

de ses illusions. Il redoutait ce qui allait se pas-ser. Le caractère de Marthe, sa coquetterie, ses avances, sa chute inévitable qu'il désirait maintenant, tout l'effrayait. Il redoutait quelque péril d'abandon qu'il eût été incapable de conjurer. Il se sentait le jouet de M<sup>me</sup> de Joncières, à sa merci, lié à elle, l'aimant en esclave et en chien. Cette femme le dominait par l'attrait de sa beauté autant que par l'expérience de sa raison. Il s'étonnait et s'accusait de n'avoir pas cherché plus tôt à devenir son amant. Mais, à cette idée, les calomnies de sa mère et de l'abbé lui revenaient à l'esprit. Il les trouvait maintenant possibles et se jurait de quitter Marthe, si elles étaient vraies, s'imaginant que le mépris lui en donnerait la force. Dans le désarroi de ses pensées, deux mots : « Tu m'ennuies » se dressaient à chaque instant et le martyrisaient. Il l'ennuyait ! lui qui l'aurait adorée des yeux toute la journée ; lui qui aurait oublié les heures à la regarder dormir et à baiser le bout de ses doigts. Le pauvre enfant fut si navré de cette ingratitude ; il en eut un tel accès d'émotion, qu'il se mit à sangloter. Juste à ce moment sa mère entra. Elle fut abasourdie de voir son fils en larmes.

– Tu pleures !

– Ce n'est rien, dit Bernard, essayant de sourire.

– Pleurer pour cette coquine ! N'as-tu pas honte ! Ah ! comme elle t'a bien accaparé, comme elle te tient sous sa griffe, malheureux Bernard !

– Maman !

– Oh ! mais ça ne durera pas ! ça ne peut pas durer ! J'irai la voir, moi, cette belle dame, je lui parlerai ! Il faudra bien qu'elle te laisse tranquille !

– Je n'irai plus, maman, je te le promets !

– Pleurer ! continua la veuve d'une voix sourde et les mains jointes. Elle n'a donc pas de cœur, cette femme, pour te torturer ainsi ! Et je n'empêcherais pas une pareille infamie e ?... Oh ! si ! je l'empêcherai, je t'en réponds !

Cette scène eût duré longtemps, si la bonne n'eût appelé la veuve. Etait-ce une ruse concertée d'avance ? A coup sûr, car la mère se radoucit tout à coup et dit en jetant les yeux sur la pendule :

– Allons, couche-toi. ne pleure plus. Nous causerons demain. L'abbé Verdillon m'attend. Bonne nuit.

Elle embrassa son fils, descendit dans sa chambre, jeta un châle sur ses épaules et sortit pour aller chez Marthe. Ah ! ses résolutions étaient vite prises. Elle ne réfléchissait pas lorsqu'il s'agissait de son enfant.

– Si j'attends demain, se disait-elle, je n'en aurai plus le courage.

Dix heures sonnaient à la mairie, lorsqu'elle prit la rue du marché. Plus de vent ; le ciel s'était gazé d'une mousseline de nuages transparents, derrière lesquels resplendissait l'éblouissante blancheur de la lune. Des gens fermaient les portes de leur magasin, et on entendait dans l'air le roulement du train de dix heures qui arrivait.

Au milieu de la rue, elle rencontra le docteur Lautier, large pardessus, tête basse, chapeau sur l'oreille et marchant vite.

– Docteur !

Il se retourna, tenant toujours sa cigarette.

– Vous, Madame ! A cette heure-ci dans les rues !

Ses yeux luisaient sous ses noirs sourcils. Il sentait la liqueur et le tabac. Elle ne lui dit pas où elle se dirigeait, de peur qu'il ne le répât à Bernard d ; seulement elle murmura d'une voix encore émue :

– Je vous en prie, docteur, raisonnez Bernard. Faites-lui quitter cette femme ! Cela ne peut plus durer.

– La crise, Madame, dit le médecin, laissons passer la crise. Ne brusquons rien. Je m'en occuperai.

– C'est cela. Au revoir, docteur.

M<sup>me</sup> de Joncières, une fois seule, avait regretté sa cruauté inutile. A mesure que ses révoltes s'apaisèrent, elle eut pitié de cet enfant qu'elle avait congédié comme un gamin qu'on punit ; et, s'irritant d'avoir tort – car rien n'est pénible comme un remords irréparable – il lui vint un tel mépris d'elle-même, qu'elle résolut d'abandonner Bernard, puisqu'elle ne pouvait animer cette statue sans le sacrifice entier de sa pudeur de femme, auquel elle ne se résignait pas. A quoi bon, en effet, subir l'éternelle tentation d'une impossible félicité ? Jamais cet enfant ne comprendrait que, devenue sa maîtresse, elle l'aimerait cent fois mieux. Et même en la devenant, à quoi aboutirait-elle ? Ne faudrait-il pas, tôt ou tard, se séparer ? Autant partir à présent. Cette rupture parut fatale, inéluctable à M<sup>me</sup> de Joncières. Elle fut

surprise d'avoir espéré le contraire et d'avoir cru à l'avenir d'un amour qui n'offrait, en somme, que l'attrait d'une innocence à corrompre.

Tout à coup M<sup>me</sup> Désarbaux fit irruption dans la chambre, furieusement, les yeux ronds de colère.

– Je vous défends, Madame, s'écria-t-elle, de torturer mon fils comme vous le faites. Vous n'avez pas de cœur. Dieu vous punira.

Elle s'arrêta, suffoquée. La lampe Carcel sans abat-jour posée sur la table illuminait son visage crispé d'indignation. Marthe se recula, puis s remit, et avec la froideur d'une colère domptée :

– Je n'ai pas d'explication à vous donner, Madame, dit-elle, aucun ordre à recevoir de vous.

Et elle se dirigea vers la porte pour sortir la première. La veuve la prit par le bras.

– Je vous dis. s'écria-t-elle, exaspérée.

Mais aussitôt elle comprit l'imprudence de son attitude.

– Est-ce ainsi, Madame, murmura-t-elle d'une voix enveloppante comme une prière, est-ce ainsi que nous devons nous revoir, nous qui nous sommes connues et aimées ? car, je vous le jure, j'avais pour vous une amitié !...

– Voilà pourquoi, dit Marthe, votre brutalité me surprend, Madame. Vous pouviez vous dispenser de m'injurier, au moins par respect pour votre fils.

A ce mot, M<sup>me</sup> Désarbaux lui prit les mains et la dévisageant avec une anxiété suppliante :

– Oubliez-le, Madame ; si vous saviez comme il souffre ! Vous ne voulez pas le rendre malheureux, n'est-ce pas, puisque vous l'aimez ? Eh bien, partez ! Soyez raisonnable. Lui, c'est encore un enfant. Vous ne l'épouseriez pas, si vous étiez veuve ? A quoi bon l'aimer, alors ? Tôt ou tard il faudra le laisser. Partez donc maintenant, Madame, Il sera plus vite guéri et vous ne l'exposerez pas à manquer son avenir, car il ne travaille pas, il pleure, il est maigre, malade. Si vous étiez mère, vous me comprendriez, allez. Dites, Madame, promettez-moi de partir, je vous le demande au nom de ce que avez eu de plus cher au monde, au nom de votre mère.

La veuve pleurait. De petits filets rouges rayaient ses prunelles jaunies. Les deux rubans marrons de son bonnet garni de dentelles pen daient devant

son cou tendu ; et son front ridé avait une surprenante majesté de douleur sauvage.

Marthe émue la releva. Ce désespoir avait remué ses entrailles et éveillé ses anciennes honnêtetés. Elle vit mieux alors la pente sans issue où son égoïsme entraînait cet enfant ; et l'orgueil d'accomplir un devoir en se sacrifiant raffermir encore sa résolution de fuir Bernard.

– Ne vous désolerez pas, dit-elle à la veuve. Je me suis dit cela, souvent. Oui, je me suis jetée sans raison dans la vie de votre fils. Depuis longtemps ma conscience me le reprochait, et je vous le jure, Madame, j'étais décidée à partir quand vous êtes entrée.

– Ah ! que je vous ai mal jugée ! s'écria M<sup>rae</sup> Désarbaux dans un élan de reconnaissance.

Elles s'assirent sur le canapé et causèrent. La clarté de la lampe, faute d'huile, diminuait lentement et remuait de larges ombres dans les coins du salon.

– Vous avez donc cru que j'étais sa maîtresse ? demandait Marthe.

– Oai, je l'ai cru. comme tout le monde. mais je ne le crois plus maintenant.

– Je ne l'ai jamais été, reprit M<sup>me</sup> de Joncières avec une amertume indéfinissable. J'ai aimé Bernard en frère, sans voir l'abîme où je le poussais.

– Eh bien, ne tardez pas davantage, quittez-le tout de suite, dit la mère. C'est un ange d'innocence, mon Bernard. Dieu vous punirait si vous le dépraviez.

Elle parlèrent ensuite amicalement du scandale que cela occasionnait en ville. Leur entretien, à cette heure isolée, au milieu du silence de la nuit, avait quelque chose de solennel. De temps à autre, des miaulements de chats montaient de la rue déserte et se traînaient lugubrement, pareils à des voix humaines. Marthe baissait la tête ; en répondant à M<sup>me</sup> Désarbaux, on eût dit qu'elle se parlait à elle-même e.

– J'étais folle, murmurait-elle, les regards fixés sur les rosaces du tapis. j'étais folle. la fausseté de ma position, mes ennuis, mes hésitations m'ont rendue méchante. oui, méchante. Ainsi, ce soir, j'ai fait souffrir Bernard sans raison. Pardonnez-le moi.

– Pauvre enfant ! fit la mère d’une voix sourde qui trahissait une haine mal endormie.

– Je ferai, reprit Marthe, tout ce que vous me direz. Dicter-moi ma conduite, je vous obéirai.

– Eh bien, vous ne le recevrez plus, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Dès demain ?

– Dès demain.

– Vous me le promettez ?

– Je vous le promets.

– Et vous partirez ?

– Le plus tôt possible. Après-demain.

– Jurez-le moi.

– Je vous le jure.

– Merci ma chère amie, vous êtes bonne, Dieu vous bénira. Et puis, voyez-vous, vous serez bien plus heureuse. Touslesjours vous aurez la joie de vous dire que vous avez fait une bonne action.

Entraînée alors par l’exagération de cette reconnaissance, Marthe raconta sa vie à M<sup>me</sup> Désarbaux, une vie romanesquement fantaisiste de femme incomprise, dont elle ne trahit que les ennuis brodés sur un thème vague, sans dire un mot de son amant. Les miaulements des chats se lamentant dans la nuit coupaient ses paroles de longs points d’orgue, si aigus parfois, qu’on eût dit des vagissements d’enfants au berceau.

Les deux femmes parlèrent longtemps encore et se séparèrent fort tard en se serrant une dernière fois la main.

Marthe ne se dissimula point ce qu’elle allait souffrir de délaisser Bernard ; mais elle s’entêta dans sa résolution, soutenue surtout par le dépit d’être contrainte à la prendre. Elle éprouva en se couchant une immense lassitude, et, tandis qu’elle allongeait son beau corps enfiévré dans la neige des draps, tandis que la nuit noircissait la chambre, la nuit aussi se fit dans son cœur, une nuit d’abandon et de détresse, un énorme trou noir où s’écroulait aveuglément sa vie de nouveau solitaire. Des visions harcelèrent sa pensée, comme les paillettes d’or qui battaient les ténèbres de ses yeux. Son premier amant lui souriait, la renversait dans le désordre des jupes et,

au loin, il y avait un paysage gris, où un vieux pigeonnier grimaçait avec des figures d'hommes qui pleuraient par dessus un mur.

## XVI

Le lendemain c'était le jour de la fête patronale de la ville. Sur la grande place, de distance en distance, des pins avaient été plantés, reliés par de longues guirlandes de buis où des lanternes vénitiennes pendaient. Le ciel, d'une pureté sans fond, soufflait au visage un air aromatique et pénétrant qui embaumait les rues. Il y avait déjà beaucoup de monde sous les vieux ormes et devant la fontaine dont l'eau ruisselait en cascades des trois vasques débordantes.

Posté de grand matin derrière ses persiennes qui s'ouvraient sur la place, le docteur aperçut M<sup>me</sup> Désarbaux se dirigeant vers le quartier de la paroisse.

– Tiens ! se dit-il, maman Désarbaux qui va chez l'abbé.

Un moment après, M<sup>me</sup> de Joncières traversa la place et entra dans le magasin d'un emballleur.

– Ah ça ! que se passe-t-il ? se demanda le médecin.

Vous jugez avec quelle impatience il attendit Bernard. Le pauvre garçon vint à cinq heures. Il n'avait pas dormi de la nuit, et dans ses yeux cerclés d'encre on devinait d'anciennes larmes.

– Quelle mine funèbre ! fit le médecin en l'apercevant. Sors-tu « de dessous terre, » homme noir ? Viens-tu de l'Erèbe ou du Styx ? Caron a-t-il refusé ton obole, ou Vénus, *dum favet nox*, t'a-t-elle maltraité ? ombre ou démon, *quid agis* ? Qu'as-tu ?

– Rien, dit Bernard, un peu d'insomnie.

– *Ægri somnia vanæ fingentur species*, fit le médecin, pelotonné dans son fauteuil et buvant son cognac à petites gorgées. Ah ! ça, il y a du nouveau, je crois. La maman sur pied. Marthe qui rôde. Qu'est-ce que c'est donc ?

– Voici ce que c’est, dit Bernard en s’asseyant et en donnant au docteur le temps d’allumer une cigarette.

Pendant ce court silence, on entendait ronfler le tambourin, siffler le fifre et la foule bruire longuement, pendant que la fontaine faisait un bruit incessant de soie froissée.

Bernard raconta la scène qu’il avait eue, d’abord avec Marthe, puis avec sa mère, lorsqu’il avait pleuré.

– Pleurer d’amour ! exclama le docteur ému malgré lui, *risum teneatis amici* ? Mais, mon cher, c’est de la folie. Tu dois avoir une lésion dans le cerveau. Je vais te trépaner.

– Ne riez pas docteur, c’est très sérieux.

Mais l’autre s’était levé et arpentait le salon avec un sourire à demi-fâché, le bras en l’air, les sourcils relevés.

– Mais c’est de l’éréthisme romanesque, de l’hypnotisme sentimental ! Ne te désole donc pas comme ça, mon cher ami. On se résigne, que diable !

... *Levius fit patientia*  
*Quidquid corrigere est nefas.*

Veux-tu que je te dise ? Marthe est une coquette, et chez les femmes, a dit Larochefoucauld, on guérit plus facilement l’amour que la coquetterie. Les invocations à Mercure seraient inutiles. Toutes les femmes se ressemblent. Les prendre au sérieux, jamais ! Elles n’ont seulement pas d’âme ! C’est un concile, s’il vous plaît, qui l’a dit. As-tu lu les *Jocrisses de l’amour* ? Non ? Eh bien, lis-les : un pur chef-d’œuvre, mon cher, à l’usage de ceux qui croient que c’est arrivé. Et il y en a beaucoup de ceux-là ! On remplirait des volumes avec les bêtises que la femme a fait commettre, depuis notre mère Eve, jusqu’à cet imbécile de Ménélas qui mit dix ans à reprendre une femme dont un perruquier du dix-neuvième siècle ne voudrait plus. Et note bien qu’à cette époque il n’y avait pas encore les belles petites, les danseuses, les Cora Pearl et les bas-bleus ! Si au moins toutes les femmes avaient la beauté de Gléopâtre :

Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre.

Une fois lancé, cet excellent docteur ne s'arrêtait plus. Bernard l'interrompit :

- Cela passera, cela passera.
- Espérons-le, dit l'autre en s'asseyant.
- Mais, ajouta Bernard, ce n'est pas tout.

En effet, il y avait autre chose. Ignorant la démarche de sa mère et ne s'expliquant pas l'indifférence et la douceur soudaine qu'elle montrait depuis le matin, Bernard, en amoureux méfiant, s'était rendu chez Marthe de bonne heure. – Madame est sortie, lui avait dit la bonne. C'était faux : elle était chez elle. Il revint une heure après. – Madame n'est pas rentrée. –

Alors Bernard se rappela la fuite brusque de sa mère, la veille au soir, et subitement il soupçonna la vérité.

- Tu es allée chez Marthe ? dit-il à la veuve.
- Oui, répondit celle-ci, après une hésitation.
- Quand ?
- Hier soir.
- Que t'a-t-elle dit ?
- Elle m'a promis de partir.
- Partir !

– Oui, mon enfant. C'est à toi maintenant d'être raisonnable et de ne plus aller chez elle. D'abord elle ne te recevrait pas. Elle me l'a juré.

- C'est ce que nous allons voir ! cria Bernard en s'élançant dans la rue
- Malheureux Bernard ! exclama la mère.

Mais il était déjà loin.

Ah ! elle jouait avec son cœur ! Ah ! elle voulait partir, ne plus le recevoir ! Eh bien ! il enfoncerait la porte ; il coucherait dans l'escalier ; mais il la verrait, il lui parlerait, il la ferait s'expliquer.

- Venez à sept heures, lui dit la bonne, Madame y sera.

Alors, en attendant le souper, il était allé prendre patience chez le docteur.

– Mon cher, fit celui-ci, quand le jeune homme eut fini de parler, laisse-la partir. C’est une délivrance inespérée dont tu souffriras quelque temps, mais dont, en somme, tu seras bien aise un jour. Tu pourras enfin étudier, t’instruire, songer à ton avenir, au lieu d’étouffer ton intelligence sous les jupes d’une femme.

Des clients interrompirent l’entretien. Le docteur faillit les renvoyer.

– M’embêtent-ils avec leurs maladies ! Comme si la médecine y pouvait quelque chose !

En sortant, Bernard fuyant ses amis, erra au hasard dans les rues et sur la place. La verdure mate des pins, les festons luisants des buis, les oriflammes bleues et rouges donnaient à la grande place un air primitif de fête villageoise. De la foule, où l’on apercevait des hommes en manches de chemise, s’élevait une poussière affadissante ; sous la large tente du café de France les tables étaient garnies de consommateurs ; une odeur d’absinthe s’en dégageait, qui traînait dans l’air avec des souffles de brise. Les arbres sans feuilles étaient immobiles, et, à leur cime, les hautes branches dépassant les toits étaient rougies de soleil couchant. Ah ! il ne devait jamais plus l’oublier cette fête, avec l’ironie de sa joie bruyante, le bariolage des girandoles et la pâleur des quinquets éteints, préparés pour l’illumination du soir. Il soupa de bonne heure, dit à sa mère qu’il n’avait pas vu Marthe et, à 9 heures, la nuit étant noire, il se présenta chez M<sup>me</sup> de Joncières.

Au moment où il entra, Marthe écrivait sur sa table, et la clarté de la lampe dorant sa figure découpait finement le profil de son nez sur sa joue. Ses cheveux mal peignés s’ébouriffaient autour de son front, et sa robe sans guimpe laissait à nu le cou et la gorge. En apercevant Bernard elle sourit tristement.

– Tu as voulu me parler, dit-elle, j’avais pourtant bien promis à ta mère de partir sans te revoir.

– C’est donc vrai ! s’écria-t-il, tu veux partir !

Elle fit signe que oui. Alors Bernard se sentit mourir d’angoisse. Il fixa ses grands yeux noirs sur elle, et la saisissant par le bras :

– Est-ce bien toi qui parles, Marthe ?

Mais elle fronçait les sourcils, les paupières baissées, presque indifférente, faisant avec la plume de petites raies sur la table.

– Oui, dit-elle, j’ai beaucoup réfléchi, vois-tu. Je suis une vieille femme, moi, et tu n’es encore qu’un enfant. Je te rendrais malheureux en persistant à t’aimer et je serais inexcusable de t’entraîner dans une liaison qui ne t’offrirait que du chagrin.

– Tu ne m’aimes plus !... s’écria-t-il, tu ne m’aimes plus. Que t’ai-je fait, ajouta-t-il, les joues en larmes et d’une voix navrée, dis ! T’ai-je fâchée ? Que t’a dit maman ? Qu’as-tu ?

– Rien, je n’ai rien, dit-elle en baissant toujours les yeux ; nous nous sommes trompés, voilà tout. Nous ne pouvons plus nous aimer.

Elle se leva et se mit, dans un coin de la chambre, à fermer des boîtes en carton avec cette sévérité distraite du visage que donne une résolution fixe, regardant parfois à la dérobée Bernard éperdu, muet, cloué de douleur sur une chaise.

Au bout de la rue, sur la grande place, on entendait la foule qui grondait sous l’illumination des lanternes vénitiennes et les dés chantant dans les cornets de fer blanc des marchands forains. Les chandelles romaines coupaient l’air d’un jet déchirant qui s’arrêtait net pour retomber du ciel sur les toits de la ville, en pluie d’étoiles lentement épanouies. Soudain la musique du bal joua un quadrille.

Bernard s’était levé ; il voulut lui crier sa colère et sa rébellion ; mais il se contint et mit au contraire, sur ses lèvres, tout ce qu’il put trouver au fond de son cœur de résignation et de prière :

– Pardonne-moi si je t’ai fait de la peine. C’est sans le vouloir. Mais dis-moi que tu ne partiras pas ? N’écoute pas maman. Ne me parle plus durement comme à un étranger. Personne ne t’aimera jamais autant que je t’aime, tu le sais bien.

– Oui, dit-elle, je le sais.

– Alors pourquoi veux-tu partir ?

– Parce qu’il le faut.

– Mais pourquoi le faut-il ?

– Parce que nous serions malheureux, parce que je l’ai promis, parce que cela doit finir.

Rangeant du linge, accroupie devant ses boîtes, elle se détourna. Blême, les lèvres ouvertes, les joues tirillées et les cheveux sur le front, il fa i-sait pitié à voir ; mais elle s'obstinait dans la cruauté de son sacrifice, y trouvant sans doute une secrète douceur. Toutes les femmes torturent au moins une fois celui qu'elles aiment.

– Ce n'est pas possible ! s'écria-il, épouvanté de son indifférence, ce n'est pas possible ! on t'a changée ! Dis-moi tout de suite que tu ne m'aimes plus. C'est bien plus simple ! Et moi qui t'ai cru, moi qui me suis jeté tête baissée dans tes bras !... Pourquoi me repousses-tu maintenant ? Réponds ! Ah ! elle ne m'écoute pas ! Ce n'est plus elle !

Les sanglots étouffaient sa voix. Marthe s'approcha de lui et posant une main sur sa tête :

– Ne pleure pas, dit-elle. Notre séparation est nécessaire. Un jour tu me remercieras d'être parti.

Bernard éclata ; et, les coudes en l'air, les mains serrées contre les tempes il marcha dans la chambre :

– Imbécile que je suis ! Vous ne m'avez jamais aimé, jamais ! Vous vous êtes moquée de moi ! Oui, moquée de moi. Vous n'êtes qu'une coquette, entendez-vous ? Allez, partez ! Vous avez raison. Vous n'êtes pas digne de ma tendresse ?

Il s'élança vers la porte. Marthe vaincue se jeta sur lui. Il retomba sur le canapé en sanglotant :

– Méchante, méchante femme !

Alors, elle s'assit près de lui et d'une seule étreinte chercha ses lèvres.

– Bernard, regarde-moi, écoute-moi.

Et s'enlaçant à lui plus étroitement, buvant ses larmes dans ses yeux.

– Je t'aime, entends-tu ? je t'aime. oublie tout. j'étais folle.

Puis un long silence. Au loin, la rumeur de la foule s'enflait ; la musique ne jouait plus. Les fusées partaient plus rares. Une clameur s'éleva, suivie d'un roulement de tambour, et une crépitation éclata, accompagnée d'un grondement de chaudière ouverte : c'était la pièce d'artifice qu'on tirait sur la grande fontaine dont on avait tari l'eau. Quatre détonations, et ce fut tout ; on battit des mains ; la musique recommença.

Ils ne parlaient plus. Leurs poitrines, serrées l'une contre l'autre, haletaient ; leurs paupières se fermaient ; les cheveux de Marthe s'étant dénoués, quelques-uns, glissés entre leurs dents, mêlaient leur soie fine à leurs longs baisers. La chambre à coucher était entrebaillée. Bernard y entraîna Marthe dégrafée, mourante, le corps en arrière et la tête pâmée. C'est par là qu'il voulait commencer ; mais la brusque nouvelle de ce départ l'avait déconcerté, et sa douleur avait failli dérouter ses plans.

Sur la place on dansait toujours. La fanfare de l'orchestre se répandait dans les rues et jusqu'au bout de la ville remplissait la sonorité de la nuit. La clarinette jouait parfois seule ; puis le piston l'accompagnait et l'alto accélérail ses contre-temps, pendant qu'un violoncelle rythmait la mesure d'une huée ronflante, en retard sur les autres instruments. Plus de bruit maintenant, pas une plainte dans la chambre. A peine quelques soupirs sous des caresses étouffées. Les heures sonnent à la pendule avec des rapidités de rêve. Sur la table de nuit, la lampe s'est éteinte. La clarté jaune de la rue, où des lanternes vénitiennes brillent à quelques fenêtres, rampe au plafond sans éclairer les meubles, silencieux dans l'étreinte des ténèbres. Le temps s'envole, s'envole. L'écho de la fête diminue, se disperse, s'évanouit. Les coqs chantent. voici le jour.

Quand les pâleurs de l'aube blémirent les rideaux de l'alcôve, depuis longtemps l'orchestre s'était tu et les rues étaient désertes. Alors seulement Marthe et Bernard s'aperçurent. La maîtresse avait des extases dans son sourire ; l'amant ne pouvait se lasser de l'admirer et se sentait pris pour cette femme d'une incommensurable adoration où son être s'absorbait. Le visage de Marthe ne lui paraissait plus le même ; elle ressemblait à une autre personne : Ses petites oreilles, mignonnement aplaties contre la tête, avaient, au milieu, une blancheur de cire, et au bout des transparences rosées. Quand elle riait, elle fermait presque complètement les yeux. Ses cheveux répandaient sur ses épaules leurs milliers de serpents noirs ; quelques mèches ruisselantes se perdaient sous les draps, entre ses genoux froids ; et quand elle se penchait sur lui, les poignets sur l'oreiller, sa chevelure défaite pendait entre ses deux seins qui se gonflaient davantage. Elle aurait voulu ne jamais plus bouger et avoir éternellement contre elle le

corps de cet enfant, dont la chemise entr'ouverte, montrait la rondeur échancrée et les boutons de nacre d'un gilet de flanelle, piqué de rouge aux coutures. Des mots incohérents, des monosyllabes passionnés râlaient sous leurs lèvres :

- Es-tu bien heureuse ?
- Oui, bien heureuse.
- Tu ne songeras plus à partir ?
- Non.
- Jamais ?
- Jamais.

Et dans la fatigue de leur ivresse, ils se regardaient longuement, avec des béatitudes accablées.

## XVII

Figurez-vous la colère de M<sup>me</sup> Désarbaux, en apprenant que Marthe ne partait pas. Le dépit d'être jouée, le bonheur et l'avenir de Bernard remis en question, jetèrent la veuve dans une exaspération qui ne devait plus se calmer.

– L'hypocrite ! Elle m'a menti ! mais, sois tranquille ! ça ne lui portera pas bonheur. Ce n'est pas fini, oh ! non ! ce n'est pas fini !

– J'irai la voir moins souvent, je te le promets, disait Bernard.

Sa mère n'écouta rien et alla chez l'abbé Verdillon, qui se déclara impuissant.

– J'ai fait, ma chère dame, tout ce que j'ai pu. Je compromettrais ma dignité en intervenant de nouveau. Voyez le docteur. Il a beaucoup d'influence sur Bernard.

Le lendemain, elle était chez le médecin ; et, toute en larmes, au milieu de ses plaintes, une phrase revenait sans cesse :

– Décidez-le à quitter cette femme, docteur, décidez-le à quitter cette femme.

– Je ferai tout mon possible, Madame.

- N’y a-t-il pas moyen de la chasser de la ville ?
- Mais, dit en riant le médecin, à moins de prévenir la police.
- Si j’allais voir le commissaire ? dit-elle sérieusement.

A travers ces naïvetés, le docteur vit combien elle souffrait. Cette douleur l’éclaira : la situation de Bernard lui parut plus grave qu’il ne l’avait pensé.

- Nous le sauverons, Madame, affirma-t-il.
- Si vous parliez vous-même à M<sup>me</sup> de Joncières ?
- Pourquoi pas ?
- Vous me le promettez ?
- Je vous le promets.

On pouvait se fier à lui. Il n’avait qu’une pa— role. Flatté d’être mêlé à cette affaire, il chercha dès ce moment une occasion de connaître Marthe, de rompre cette intrigue ; et, quand l’abbé Verdillon vint le voir, c’est avec joie qu’il lui dit :

– J’entre dans la sainte ligue, l’abbé. Nous sommes ensemble cette fois-ci. D’ordinaire, nous marchons séparés. Vous êtes pour le dogme, avec l’abbé Mirabel ; moi je suis pour la science. Nous nions le surnaturel par cela seul que c’est le surnaturel ; vous, vous l’affirmez. Dès lors, pas d’entente possible.

Et il tendit, en riant, sa main au prêtre.

– Ce cher abbé.

Et le prêtre serra la main loyale du médecin.

– Ce bon docteur ! Vous nous reviendrez.

Cette chute fut pour Marthe un recommencement d’amour, une surabondance imprévue de félicités nouvelles, de voluptés d’autant plus intenses, qu’il s’y joignit l’orgueil raffiné du triomphe ; car c’était elle, en définitive, qui avait pris Bernard et lui qui s’était donné. Sa possession mit au cœur de la jeune femme une complète oubliance, l’absolu repos de la passion assouvie, qui, chez elle, se poétisait de toutes les luttes, de toutes les puretés antérieures. Sa résolution fixe de se livrer avait amené cette faute si naturellement, que, dès le premier jour, elle y fut à l’aise et s’y endormit sans remords. Comment eût-elle pu en avoir ? Il était si beau à aimer, si délicatement jeune, cet enfant, avec ses membres d’éphèbe pâle, plus

souples que les branches d'un saule ! Il avait tant d'audace timide, tant de retenue déconcertée, tant de curieuse inexpérience ! Ah ! elle ne partirait pas, elle se le jurait bien. Elle resterait avec lui ; il ne se marierait jamais, et, malgré sa mère, malgré le monde, ils vivraient l'un pour l'autre et sans inquiétude.

Et Bernard qui ne voyait partout que rêveries immaculées, échelles de soie sentimentales, songes évaporés au clair de lune, quelle surprise pour lui que l'enlacement nerveux des bras blancs de M<sup>me</sup> de Joncières ! Les doutes qu'il avait eus sur le passé de Marthe, les craintes que lui avaient données ses provocations, tout cela s'était évanoui, noyé dans la sécurité de l'amour heureux. Cette jouissance si peu désirée le grisa. Il crut, lui aussi, à l'éveil de sa vie, à un avenir de délices ; et, oubliant ses vénération anciennes, il se demanda comment il était possible d'aimer une femme sans en faire sa maîtresse.

– Ne te semble-t-il pas, lui disait-elle, que nous commençons à peine à nous aimer ?

– Oui, répondait-il ; ce n'était pas de l'amour, autrefois. Je ne t'aime que d'aujourd'hui.

– Est-ce que tu n'avais pas envie d'être à moi ?

– Oh si !

– Pourquoi ne me prenais-tu pas ?

– Je n'osais pas.

La peur d'avoir été ridicule le faisait mentir.

Sa mère ne lui donnant jamais la clef de la maison, Bernard était obligé, pour aller la nuit chez Marthe, de franchir l'escalier à la lueur de quelques allumettes et d'ôter ses souliers, de peur d'éveiller la veuve ; il les gardait aux mains jusqu'à la porte du corridor, et là, faisant tourner doucement la grosse clef dans la serrure, il s'évadait à toutes jambes.

Chez Marthe le temps s'envolait comme un souffle ; à peine Bernard arrivait-il, que le jour illuminait le ciel. Il ne serait jamais parti ; il aurait vécu dans le lit de sa maîtresse. Lorsque Marthe, accoudée sur les coussins, laissait battre ses paupières à la surprise du soleil entrant dans l'alcôve, il s'ébahissait de la voir et il était si enorgueilli d'être son amant, qu'il l'aurait crié à tout le monde. Il l'avoua au docteur Lautier, qui s'étonna que cela fut

si récent et qui cita le mot de Montaigne : « Dès que les femmes sont à nous, nous ne sommes plus à elles. » Bernard ne pouvait pas s'habituer à cette chose étrange : une femme sienne, de chair et d'âme. Aussi, comme il enivrait ses lèvres gourmandes à la nudité polie de son sein ; comme il humait le parfum de son corps ; avec quel étonnement il s'affriandait de sa beauté, lui apparaissant pour la première fois dans sa charnelle splendeur ! Marthe était si jolie ! La courbure de ses sourcils était si longue, quelle touchait le bord de ses tempes, légèrement creuses. Un demi-cercle gris ombrait le bas de ses yeux noirs qui, fermés, avaient les paupières toutes blanches et ouverts du côté du jour, prenaient une argenteuse azurescence qui vitrait son regard.

Lorsque Bernard ne couchait pas chez Marthe, il arrivait le matin de bonne heure, pendant qu'elle était à sa toilette. Il s'étalait, en riant, de tout son long sur le canapé, au milieu des vêtements épars, le nez dans une chemise de batiste, le coude sur un corset de satin rose, froissant d'une main les volants de dentelles d'un jupon, de l'autre les broderies d'un pantalon de femme, qu'on serre aux genoux ; ou bien il s'allongeait dans le lit, chaud encore du sommeil de Marthe, et secouait avec sa canne la mousseline des rideaux. Les bottines avec leurs bâillements rouges le ravissaient. Il les examinait, posées près d'une chaise, tandis que Marthe, cheveux flottants, épaules nues, courait en bas blancs et en jupon au cabinet de toilette.

Quoique rien visiblement n'y parut changé, leur vie se renouvela. Jamais le petit salon bleu ne vit plus d'enchantement. Ils n'en seraient plus sortis. M<sup>me</sup> de Joncières devint plus gaie et plus belle. Son visage s'épanouit. Le sourire amincit ses lèvres ; les coins de sa bouche se dilatèrent ; elle tint la tête plus haute, d'un air de bonheur qui ressemblait à de la fierté. A chaque instant elle se cambrait la taille devant l'armoire à glace et lissait son corsage sur ses hanches avec ses deux mains. Ses regards, plus réfléchis et plus lents, révélaient des recueils intérieurs. Elle changeait souvent de toilette. On la voyait tantôt en simple robe de toile, rehaussée de broderies blanches, tantôt en robe prune foncée, laine et soie, avec un petit chapeau de paille garni de velours de même couleur, ou encore en élégant,

costume de grenadine noire, léger, vaporeux, orné d'une foule de menus volants soulevés au moindre souffle

Elle aurait voulu se transformer pour plaire à Bernard. Emmerveillée de .sec ; surprises, l'étreignant par curiosité autant que par amour, les lèvres continuellement sur sa bouche pour y boire son âme, elle lui déroulait ses longs cheveux dans les yeux et l'éblouissait volontairement de la vision de son corps nu, ou frissonnaient les pâleurs et les dorures de la peau. Enfin, elle l'accablait de toutes les délicatesses, de toutes les élégances, de toutes les convoitises dont une femme comble son amant : langueurs du regard, confidences des lèvres, coquettes mignardises, dentelles sur la blancheur de la poitrine, parures, linges, friponneries raffinées et même puériles, rien n'étant petit en amour. Elle l'embrassait parfois si longuement sur les yeux, que, sous la chaleur de sa bouche, Bernard sentait sa paupière mollir et se fondre. D'autrefois, leurs lèvres restant entr'ouvertes dans un baiser inachevé, l'on voyait leur langue rose au bord de leurs dents.

Qu'ils étaient loin de leurs chastetés passées ! Toujours dans les bras l'un de l'autre, soûls de voluptés, ils ne se souvenaient plus de s'être aimés sans un désir, sans une souillure. Des corruptions, d'inexplicables mollesses s'exhalaient de la poudre de riz épandue dans la chambre, de la vue de l'alcôve, des toilettes, des jupes, de l'adorable encombrement féminin dispersé dans le boudoir d'une maîtresse. Je ne sais quelle fatigue éternuée alourdissait leur corps. C'était comme une paresse endormeuse ou plutôt un besoin d'immobilité pesante, tels qu'en éprouvent les femmes du sérail, après une orgie, en fumant leur houka sur les terrasses mauresques.

M<sup>me</sup> Désarbaux fit d'abord à son fils des scènes terribles ; puis, ayant entrepris des neuvaines pour obliger Marthe à partir, la veuve se radoucît. Elle allait tous les deux jours à l'église surveiller ses cierges, brûlant devant le buste du patron de la ville. Elle rencontrait parfois l'abbé Verdillon, sortant en surplis du confessionnal ou en prière au bas du maître-autel. Ils échangeaient un signe et, sans se rien dire, ils se comprenaient.

M<sup>me</sup> de Joncières qui devinait ce que la veuve devait souffrir exigeait que Bernard eût pour sa mère le plus de ménagement possible. Ainsi, le samedi soir elle ne manquait jamais de dire :

– Ne viens pas demain, Bernard ; va faire promener ta mère.

Il ne venait pas. Quel exil pour tous les deux Seule dans le salon, Marthe lisait en italien les œuvres de Goldoni, son auteur favori. Quand elle avait empli sa tête des fanfaronnades du spadassin Lelio, des naïvetés vénitiennes du bonhomme Pantalon, des fantasques amours de Colombine et d'Arlequin, elle fermait le livre et, à la sortie des vêpres, elle voyait défiler les messieurs gantés et les dames en robe de soie, pendant que le mistral jetait contre les persiennes de brusques volées de poussière. A quatre heures, quand le temps était beau, les gens causaient sur leur porte. Le docteur Jouliet ouvrait sa fenêtre et lisait son journal en tournant le dos à la rue. Le scintillement de ses lunettes d'or étoilait sa tempe. A la nuit, un cornet à piston roulait des gammes dans le voisinage ; plus loin, un violon soupirait : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas ou Ne parle pas, Rose, je t'en supplie*. Puis Bernard arrivait. Oh ! alors, quel tumulte de caresses ! Quel ouragan de gaietés ! Marthe devenait enfantine, grimacière, courait après lui autour des meubles, le harcelait de minauderies taquines, de folâtreries turbulentes qui réjouissaient l'enfant aussi gamin qu'elle. Et tout d'un coup lui prenant la tête à deux mains :

– Mon beau petit, s'écriait-elle, tu es beau, beau !.

Dans la journée, elle chantait. Du bas de l'escalier Bernard entendait son air favori :

S'il menace la têt...ête,  
De l'en.nemi qui se défend,  
Pour les bé..elles on prétend  
Qu'il est un vrai...galant.

– Dit-on toujours du mal de moi ? lui demandait-elle.

– Toujours.

– Qu'on est méchant ! Est-ce que je m'occupe des autres, moi ? Ne suis-je pas libre d'être ta maîtresse ? Fais-je du tort à quelqu'un ?

Il répondait :

– Nous ne vivons pas pour le monde ?

– Oh ! non !

– Eh bien, moquons-nous de tout !

Souvent, en plein jour, l'accablement du plaisir les assoupissait. Ils se parlaient quelque temps, comme au fond d'un. rêve, fermaient les paupières

et, les lèvres béantes, oubliaient leurs voluptés commencées.

– Dors-tu ? murmurait-elle.

– Non ; et toi ?

– Ni moi.

Mais leurs mains se désenlaçaient ; leurs bras alanguis pendaient, et, dans un dernier effort de parole pour ressaisir leurs pensées fuyantes, ils s'endormaient pesamment. Les rumeurs de la rue montaient dans leur sommeil avec un allongement vague et de rapides sonorités. Un vieux bonhomme, qu'ils avaient surnommé l'A r – *navé*, passait d'heure en heure en criant : « Peaûaûx de lapin ! Peaûaûx de lapin ! » Dans une cage accrochée à la boutique d'un coiffeur un merle sifflait du matin au soir *les bons pompiers* et le *beau Nicolas* ; et, parfois, la trompette du crieur public, claquant sous la fenêtre, réveillait en sursaut les deux amants.

Le matin, Bernard coiffait lui-même sa maîtresse. Il lui mettait de la poudre de riz et l'a-blulait de parfums, choisis parmi les flacons de senteur, lubin, ylang-ylang, opoponax, champaka, foin coupé, white rose, qui encombraient la table à toilette.

Avant de se lever, il lui lisait des vers dans le lit. Blottie dans les draps, les genoux sous l menton et limaçonnée contre lui, elle l'écoutait extatiquement.

Elle était habituellement vêtue d'un peignoir blanc, qui laissait voir sous la broderie à jour le commencement des seins. Ses épaules tombantes, ses reins évasés, quand elle se baissait, ses che veux relevés à la nuque et où brillotaient les épingles d'acier, la rendaient irrésistiblement attirante.

Il leur arrivait souvent de fermer hermétique ment les volets du salon bleu, d'allumer des bougies ; et elle se donnait à lui d'une façon longue et savante qui les exténuaient de fatigue. Leur nudité prenait la fauve coloration d'une chair de Rembrandt, cette chair si lumineuse et dont le jaunissement se détache avec tant d'art dans la magie du clair-obscur ! Dès que Bernard était parti, Marthe ouvrait les volets et se jetait sur le lit, où, les jambes écartées dans l'éparpillement des jupes, elle s'endormait, les mains derrière la tête, en écrasant un pendant d'oreille entre sa joue et son bras nu. Dehors, le merle siillait. *les bons pompiers* et l'Arnavé criait au loin, d'une voix traînante « Peaûaûx de lapin ! Peaûaûx de lapin ! »

Un soir, il ne l'avait jamais vue si amoureuse. Elle, d'ordinaire babillarde, elle ne disait pas un mot, ce soir-là, l'âme fondue sans doute dans la plénitude des ravissements. Comme il voulait savoir pourquoi elle était muette, elle s'accroupit devant lui et, posant son front contre ses sourcils, elle lui dit d'une voix fiévreuse :

– C'est parce que je t'aime, entends-tu u ? Oui, je t'aime, de toute la force de mon âme. Tu as ma vie, mon corps, tout mon passé, tout mon avenir. Je t'appartiens à jamais ; je suis heureuse à en mourir, heureuse de te voir, de poser mes lèvres sur tes yeux et de savoir que tu es à moi, rien qu'à moi, et que j'ai ta jeunesse, ton âme, ton souffle, ton être tout entier que j'adore.

– Moi, , répondait l'enfant, complètement étourdi, je ne puis pas te dire combien je t'aime. Tu es mon premier et tu seras mon seul amour. Je t'estime, je te vénère. Tu es mon amie et ma maîtresse. Je veux te garder et t'aimer éternellement, sans une défaillance, sans une lassitude.

– Oh ! merci, Bernard, s'écriait-elle, en l'étreignant éperdument, merci, c'est trop de bonheur.

Quand le salon bleu les eut fatigués, ils allèrent à la campagne de Henri, , l'ami de Bernard. Elle était perdue au bord de la rivière au milieu d'un site sauvage. Ils s'établissaient là chez eux et y vivaient familièrement.

Henri montait au grenier, descendait du bois ; Bernard allumait le feu ; Marthe, les manches retroussées, en cheveux et en tablier blanc, pelait des pommes de terre avec ses doigts roses, chargés de bagues, surveillait le rôti, goûtait les sauces, se pâmait de' rire.

– Place à la cuisinière ! s'écriait-elle en traversant le salon, une casserole à la main.

Parfois on se disputait, on laissait brûler les plats. Bernard grondait Henri qui se rebiffait et appelait Marthe pour mettre le holà ; car elle lui donnait toujours raison, le traitant en ami de longue date avec qui l'on ne se gêne plus.

– C'est un frère, disait-elle à Bernard, il n'a pas de sexe pour moi.

Elle buvait dans un large verre qui ne servait qu'à elle, en souvenir du « grand verre » de la chanson de Musette, dans la *Vie de Bohême*. Au dessert, elle chantait une romance ; Bernard lisait Alfred de Musset et

Henri, avec l'aplomb de Mounet-Sully, débitait le Sergent de Paul Déroulède :

Ah ! c'était un fameux serrgent que maitrre Jacques !

ou la Levrette en paletot, le joli chef-d'œuvre de Châtillon :

Je t'en fich'rai, moi, des paletots !.

Il avait un succès fou. Puis l'on causait. L'immobilité des arbres, entrant pour ainsi dire par les fenêtres ouvertes, ajoutait une tranquillité de plus au calme et au silence du salon. Il venait du dehors des odeurs de buis et de feuilles jaunies, une paix éloignée, quelque chose de l'automne mélancolie qui navrait la nature, où pas une branche, pas une herbe ne bougeait. Les conversations, néanmoins, étaient gaies. C'étaient des enfantillages à n'en plus finir. Le soir, on jouait aux gages ou aux échecs, et on allait se coucher dans des chambres badigeonnées à la chaux, d'où l'on apercevait la rivière qui rayait d'argent le paysage noir et, sous la fenêtre, les cimes des acacias et des noyers qui tendaient leurs hautes branches, bercées de souffles endormeurs. La nuit, dans les champs, à de longs intervalles, des râles de vent défilaient ; des cris s'élevaient ; quelquefois on croyait ouïr des grondements de cascades lointaines. Une nuit, à l'aube, Marthe et Bernard entendirent derrière leur chambre des grattements suivis de chutes pesantes. Marthe – effrayée abandonna les lèvres de Bernard et écouta. Les grattements recommencèrent avec les mêmes bruits de chutes lourdes. Bernard alla éveiller Henri, qui d'abord n'y comprit rien. A la fin pourtant tout s'expliqua. C'étaient les poules qui se laissaient tomber de leur perchoir et fouillaient le sol du poulailler, de plein pied avec les chambres du second étage, la maison étant adossée à une élévation de terrain.

Dans le jour, M<sup>me</sup> de Joncières s'habillait en homme. Coiffée d'un chapeau mou, plus petite sous ce costume, elle avait l'air d'un gamin de bonne famille ou d'une jolie comédienne dans un rôle d'homme. Bernard et Henri, la voyant ainsi métamorphosée, ne se possédaient plus de joie ; les admirations, les hilarités ne tarissaient pas ; et bruyamment ils entouraient Marthe, debout devant eux, les genoux l'un contre l'autre, les mains pendantes, confuse et riant dans une adorable gaucherie. Puis, tous

ensemble, à cheval sur une poutre qui servait de passerelle, ils traversaient la rivière et, une fois de l'autre côté, couraient dans les bois librement. Des chasseurs, les ayant rencontrés, prirent Marthe pour un homme et la saluèrent. Elle battit des mains.

– On ne m'a pas reconnue ! On ne m'a pas reconnue 1

– C'est vrai, Henri, on ne l'a pas reconnue !

On s'extasia, on éclata de rire et on dansa une ronde sur l'herbe en se tenant par la main.

Lorsqu'ils pêchaient aux ablettes, Marthe, pour regarder, se couchait dans le gazon, Bernard, à l'improviste, malgré ses cris de femme effrayée, se mettait à califourchon sur son dos et l'embrassait à la nuque, parfois si maladroitement que le fameux chapeau mou tombait dans l'eau.

Souvent, en quête de jolis endroits, ils suivaient les bords de la rivière dont l'eau invisible bavardait comme une laveuse. Ici, le blé jaune d'un moulin luisait sur les séchoirs, en plein champ ; là, des ruisseaux, tombant avec des engouffrements de cascades, dégringolaient des talus. Ailleurs, l'eau du fleuve ne bougeait pas, noire et profonde, portant à sa surface des feuilles mortes qui semblaient posées par une main délicate, tandis que sur les rives, au bout des joncs courbés, les demoiselles pendaient comme des virgules noires.

Bernard et Marthe s'éloignaient rarement de Henri, dont ils ne pouvaient se passer. Il leur arriva cependant, un soir que la nuit était tiède, de le quitter et de s'enfoncer dans les bois. Là, presque peureux d'être seuls, ils contemplèrent le ciel et se montrèrent la grande Ourse, Cassiopée, Arcturus, les Pleïades. Jamais la clarté haletante des étoiles ne leur avait paru trembler dans un azur si lointain. On eût dit que les constellations se reculaient sous la fixité de leurs regards. Leur amour muet gonflait leur poitrine, s'élargissait dans l'espace avec des élans sans borne et montait jusqu'aux astres en une extase éperdue. Ils s'étreignaient obscurément, sans parler ; et sur les feuilles sèches, au milieu de l'herbe où brillait la blancheur des jupes, Marthe se donna à lui.

Quand il pleuvait, ils s'asseyaient près de la porte du corridor et ils restaient là, des heures entières, à voir la pluie tendre ses fils d'araignée sur

le fond gris des arbres, creuser en tombant de petits trous dans la terre du jardin, ou pendre en perlettes de nacre aux feuilles des buis.

Ils faisaient aussi des parties dans les villages voisins. Un jour, à Noirçon, on les prit pour des étrangers qui visitaient le pays, ce qui les amusa, et ils couchèrent dans une auberge où, à deux heures du matin, des charretiers firent un vacarme d'enfer pour atteler leurs mulets.

Marthe était la confidente de Henri. Il lui racontait, en frappant du pied de colère, ses amours avec une demoiselle qu'il avait eue pour maîtresse, qu'il avait voulu épouser et qui s'était mariée avec un « crétin », dont tout le mérite consistait à passer ses gants dans la rue.

– Que de jeunes filles, disait Marthe, ont eu leur petit roman avant de se marier ! Pour beaucoup, c'est la préface obligée du mariage. Heureuses lorsqu'elles n'ont à regretter que des lettres ou des cheveux.

## XVIII

Cette vie dura plus d'un mois. Au bout de ce temps, Bernard devint triste, ennuyé, distrait : il fermait les yeux et respirait péniblement, tel qu'une personne opprimée d'une douleur secrète. Justement Henri était en voyage ! Personne à qui confier son chagrin ! Il cherchait maintenant la solitude ; on le rencontrait sur des rochers, au milieu des pins, dans les terrains d'ocre brûlée qui bordent la grand'route. Mais dès qu'il était seul, l'isolement l'effrayait, il rentrait chez lui. Ses joues blêmies se creusaient ; ses yeux vitrés regardaient à terre ; et, aggravement de douleur, plus il était triste, plus il feignait d'être gai pour tromper Marthe, qui ne remarqua rien tout d'abord. Au fond, cette affectation de joie fausse, cette mente terie de sourires suppliciaient Bernard ; car, en sortant de chez sa maîtresse, le masque tombait, son abattement augmentait et des mélancolies démesurées montaient en lui comme une mer étouffante. Voici pourquoi :

Marthe, dans ses bras avait, au début, conservé cette instinctive pudeur, qui est le charme de la femme et l'idéal de l'amour ; mais, peu à peu entraînée par sa sensualité, elle mit plus d'emportement à se livrer. De jour en jour, sans ménager les ignorances de Bernard ni prévoir ce qu'il en

pourrait penser, elle quitta quelque chose de sa réserve. Bientôt même, naturellement et à son insu, elle s'abandonna aux excès de la dépravation la plus impudique, la plus raffinée. Bernard, qu'une longue transition n'eût peut-être pas choqué, s'étonna d'avoir une maîtresse si dissolue, si experte en corruption, et qui non seulement n'en rougissait pas, mais encore avait l'air de ne point s'en douter. Un travail d'analyse lent et sûr s'opéra alors dans l'esprit du jeune homme. Il se dit qu'une telle Messaline ne se formait pas toute seule ; les doutes que les avances de Marthe avaient fait naître dans son esprit, ses provocations, ses menaces, l'impatience qu'elle avait mise à succomber, tout cela lui réapparut, le harcela, et la pensée lui revint que peut-être Marthe avait eu d'autres amants. Ce doute en grandissant le remplait d'une affreuse tristesse, plus obsédante qu'un remords et qui finit par le désespérer. Il eut beau secouer ses soupçons, se dire qu'il se trompait ; que Marthe s'oubliait sans le savoir, par excès d'amour, peut-être : la passion est si capiteuse ! le plaisir grise si vite ! le délire charnel est si près du premier baiser ! Malgré cela, la vérité l'accablait d'une impitoyable évidence.. Une femme ne pas trouve seule et tout d'un coup ces luxurieuses inventions du plaisir blasé. Cette science d'impudeur, qui la lui aurait apprise, sinon un amant, puisque Marthe avait cent fois raconté à Bernard les froideurs de son mari ? Aussi, plus il possédait sa maîtresse, plus le mystère de la vie de Marthe s'éclaircissait à ses yeux.

En attendant d'avoir une certitude, il cachait en lui ce tourment, et, quoiqu'il s'épouvantât à l'idée de mépriser Marthe, emporté par son ardeur et sa jeunesse, il savourait en amant sincère les voluptés inouïes auxquelles cette femme l'initiait. Le gonflement de son beau sein, ses baisers effrénés, la mollesse de ses flancs nus l'endormaient parfois dans une indifférence qu'il prenait pour de l'oubli et qui n'était qu'un sommeil d'impuissantes colères.

Il l'interrogeait dans les yeux pour la deviner comme si les yeux d'une femme trahissaient jamais quelque chose.

– Qu'as-tu ? lui demandait-elle.

– Rien, disait-il, je t'aime, tu es belle.

– Oh ! belle, repliquait-elle, avec une petite moue dédaigneuse, belle, non. J'ai l'oreille et le pied petits, voilà tout.

Il ne l'osait dire ; mais son mal c'est qu'il voulait être le premier, c'est qu'il voulait être le seul à mordre ce fruit d'adultère. Sa franchise ne méritait-elle pas au moins cette consolation ? Quoi ! un autre aurait dénoué ces cheveux ; un autre aurait entendu les mêmes sanglots d'amour ; d'autres lèvres sous la broderie embaumée auraient mouillé les deux perles de chair de ce seins tièdes ? Les calomnies ne mentiraient donc pas ! Marthe ne serait donc qu'une ancienne femme entretenue ! Le pauvre enfant suffoquait à cette idée, n'en dormait plus, rongeaient ses draps rageusement et, sans rien conclure, analysait et commentait les actes les plus insignifiants de M<sup>me</sup> de Joncières, – Et tous les jours ce supplice recommençait. – Ses mélancolies finirent par inquiéter Marthe. Mais elle eut beau lui demander :

– Qu'as-tu ? Pourquoi es-tu triste ?

Il répondait invariablement :

– C'est maman qui me fait des scènes.

Un jour, cependant, il n'y tint plus, il alla chez le docteur.

Ce matin-là, le médecin était soucieux. Il cherchait toujours un prétexte de parler à Marthe et d'accomplir le plus délicatement possible la terrible mission dont il s'était chargé, mission qui se résumait à ceci : séparer les deux amants ou obliger Marthe à partir. Comment ? C'était son affaire. Mais quand il se mettait quelque chose en tête, il en venait à bout.

Il n'avait pas dormi, cette nuit-là, ce qui lui arrivait souvent. Voici pourquoi : son chat César couchait parfois dans son lit, sur son épaule ; cela ne dérangeait pas le docteur ; seulement, lorsqu'il remuait trop, César qui n'aimait pas qu'on l'éveillât lui allongeait ses griffes dans le cou. Alors, pour ne pas troubler le sommeil de sa bête favorite, ce bon docteur n'osait bouger, se tenait immobile et avait bien de la peine à se rendormir. Sa pensée féconde travaillait longuement pendant ces insomnies.

– Cette nuit, disait-il le lendemain, j'ai étudié l'influence progressive de Montanus sur l'esprit de Tertullien. Une comparaison entre Freppel et de Genoude. C'était tapé.

– Il faut l'écrire, docteur.

– Je ne dis pas. plus tard.

Et montrant sa tête :

– Ça ne sortira pas, sois tranquille.

Ce jour-là, il fut stupéfait d'entendre Bernard s'écrier :

– Docteur, je veux savoir si Marthe a eu des amants.

– Cette envie-là te prend bien tard !

– C'est que j'ai mes raisons maintenant.

– Sans indiscretion, ne pourrait-on pas les connaître ?

Bernard hésita ; puis, dans le déshabillé d'une camaraderie décente, il raconta l'inconscient libertinage de sa maîtresse. Puisque ce n'était pas son mari, qui donc, sinon un amant, l'avait ainsi corrompue ?

– Qu'en pensez-vous, docteur ?

– Ce que j'en pense ? Que veux-tu que je te dise ? Je pense que c'est raide.

– Suis-je son premier amant ?

– D'abord, fit le médecin en se levant et en fixant Bernard dans les yeux, on n'est jamais le premier amant d'une femme. je me trompe ; il y a toujours un premier amant, le dernier. Le mot est de Dumas fils. Larochefoucauld, maintenant : « On connaît des femmes qui n'ont jamais eu d'amants ; on n'en connaît point qui n'en aient eu qu'un. »

– C'est spirituel, dit Bernard, mais ça ne – prouve rien. Votre avis ?

– Eh bien, mon avis, c'est que tu n'es pas le premier ; ça saute aux yeux. Après ç n, je puis me tromper ; il n'y a que le pape d'infailible. Tu connais aussi bien que moi ce qu'on dit d'elle. L'abbé Verdillon et Agarrat sont là pour te renseigner. Simple question de faits à éclaircir.

– Si j'en étais sûr, qu'elle en a eu d'autres !

– Qu'est-ce que tu ferais ?

– Je la quitterais.

– Toi ?

– Oui, moi.

Le docteur éclata de rire.

– Jamais de la vie, mon cher.

– Ah ! vous ne me connaissez pas, docteur !

– Mais c'est toi, farceur, qui ne te connais pas ! yvwdek 3-ca'j-rov. Ah ! ça je voudrais bien savoir de quel droit tu vas fourrer ton nez dans son passé pour y trouver une faute et la lui jeter au visage. Est-ce que cela te regarde e ? Est-ce qu'elle peut te répondre du passé ? L'avenir et le passé, mon ami,

ne sont pas plus à elle qu'à toi. *Hac in re non consumere curam*. N'est-elle pas libre, après tout, de ne voir dans l'amour que « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ? » Dame ! chacun a sa philosophie. C'est stupide de se plaindre. Elle t'adore. Elle est folle de toi. Que veux-tu de plus ?

– Je veux... Je veux savoir la vérité.

– Ça, c'est autre chose. Soit, c'est ton droit ; mais une fois que tu l'auras découverte, tu ne peux pas lui en faire un crime, entends-tu ? Vois Agarrat, parle à l'abbé, ou, ce qui vaut peut-être mieux, écris toi-même à Nyans. N'y connais-tu personne ?

– Si ; je connais quelqu'un à qui je puis écrire.

– C'est cela, écris, fit le docteur. A propos reprit-il, ne viendra-t-elle jamais me voir, cette jolie Messaline ?

– Elle sort peu, docteur. Elle vous enverra chercher lorsqu'elle aura sa migraine.

– Le plus tôt possible, hein ?

– Vous s avez z quelque chose à lui dire ?

– Non, non, curiosité d'artiste.

– N'allez pas devenir amoureux d'elle, fit Bernard en riant.

– Si je te l'enlevais pourtant, hein ? mauvais garnement, quel fameux service je te rendrais ! car, entre nous, elle t'abrutit, cette femme-là. Tu n'as plus ouvert un seul livre depuis que tu l'aimes. Plus de droit ! Plus de littérature ! Pécaïré ! Et j'ai beau, comme Cassandre ou cet autre au siège de Titus, te prévenir du danger, te crier : Malheur à toi ! malheur à Jérusalem !. Cause toujours, tu m'instruis. *Vox in deserto*. Blague à part, mon cher, tu devrais faire ça pour ta mère.

Bernard tout en riant promit de s'amender ; et, comme il se levait pour partir :

– Minute, dit le savant, tu dines avec moi.

A ce moment la bonne entr'ouvrit la porte :

– Monsieur est servi.

– Vous, dit le médecin à Madelon, allez prévenir maman Désarbaux que le petit dine ici.

Et s'adressant à Bernard :

– Ma mère n’y est pas. *Nunc est bibendum, inter dapesque*. Tu goûteras un petit vin sabin dont Horace eût fait ses délices, lui qui se plaignait du sien : *Sabinum vile potabis*, te rappelles-tu ? Nous déboucherons les vieilles amphores. *In amphora languescit Bacchus* : L’amphore valait 24 pintes. Retiens ça.

Puis, donnant à Bernard une bouteille poussiéreuse préparée sur la cheminée :

– Licteur, s’écria-t-il, porte les faisceaux !

Et appuyé au bras du jeune homme, le savant entra dans la salle à manger, une main en l’air, tenant sa cigarette, et fredonnant en fausset :

Avez-vous vu dans Barcelone  
Une Andalouse au u sein bruni...  
C’est ma maîtresse, ma a lionne,  
La marquise d’Amaëgui.

## XIX

Ce soir-là Bernard, tout pénétré des réflexions du docteur, ne put, chez Marthe, dissimuler son chagrin.

– C’est inutile, lui dit-elle, tu as quelque chose !

– Mais non, je t’assure.

– Si ! tu es triste. Pourquoi ?

– Je souffre du mal qu’on dit de toi, avoua-t-il.

– Mon pauvre enfant, s’écria-t-elle, tu ne me croira donc jamais ? Mais s’il y avait une tache dans ma vie, une seule, je te l’aurais dit mille fois déjà. Oui, je n’aurais pas hésité, parce que tu es bon : tu m’aurais pardonné.

Et ses prunelles dilatées rayonnaient amoureusement. Comment ne pas la croire, quand elle vous enveloppait avec ces regards-là ?

Un soir, elle retint Bernard à souper. Ce fut un vrai repas d’amants, avec champagne et château-yquem. Il n’y manquait que les huîtres pour rappeler tout à fait les soupers de Paris en cabinet particulier. Au dessert, le champagne les grisa et Marthe se donna presque en mangeant, les lèvres

mouillées de vin capiteux, la bouche encore sucrée de savoureuses friandises qui donnaient un goût de miel à ses baisers. Elle eut dans les bras de Bernard de tels assouvissements, une telle démente d'impudicité, que le jeune homme, après avoir retrouvé sa raison et secoué la poudre de riz de cette débauche, comprit à n'en pouvoir plus douter que Marthe avait eu des amants.

Le lendemain matin de bonne heure, il était chez le médecin.

– Je pars pour Nyans, docteur.

– Aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, à dix heures.

– Tu vas te renseigner ?

– Oui.

– A la bonne heure. Quand reviendras-tu ?

– Demain ou après demain.

– Maman te l'a permis ?

– Oui. Je lui ai dit que j'allais à la campagne chez un ami. Au revoir, je suis pressé.

– Au revoir, petit, bon voyage ! *Reddas incolumen*.

– Deux jours seule ! s'écria Marthe, quand Bernard lui annonça son départ, me laisser deux jours seule ! Pour aller à la campagne, vivre avec les loups ! Est-ce bien nécessaire, voyons ?

Il inventa des raisons sérieuses : il devait toucher pour sa mère le montant d'une créance ; son ami l'attendait, ce voyage ne pouvait s'éviter. Il reviendrait le plus tôt possible. Enfin, à force de chatteries, de caresses, de « je ne t'oublierai pas, je t'aimerai bien » Marllu se résigna et Bernard partit à dix heures.

Le même jour, au moment de se mettre à table, M<sup>me</sup> de Joncières reçut une lettre timbrée de Paris, place du Théâtre-Français. Elle reconnut tout de suite l'écriture de son premier amant. Cette lettre contenait ceci :

« Je vais voyager en Grèce, en passant par Bône et la Galle, et je voudrais vous voir avant de partir. Venez, lundi prochain, à Marseille. J'y serai. Nous causerons comme deux amis qui se sont pardonnés. J'ai tant de choses à vous dire ! Demandez M. Léon, Grand Hôtel, rue Noailles. »

Marthe relut deux fois ce billet. Elle revit à travers les lignes le visage de son premier amant, ses yeux noirs qui l'appelaient, son sourire, ce sourire exquis d'homme amoureux, qui l'avait séduite, et, un moment, elle se sentit envahie d'une oppression singulière. Que tout cela était loin ! Léon songeait donc encore à elle ? Il ne s'était donc pas consolé de la perdre ? Il lui avait donc pardonné ? Aurait-il écrit, sans cela ? Dans quel but demandait-il cette entrevue ? Pourquoi voyageait-il ? Ce brusque retour vers des souvenirs dont rien depuis quelque temps n'avait remué l'oubli, la rendit maussade et étonnée, tout en lui faisant mieux apprécier le contraste de sa vie présente, la tranquille félicité d'aimer Bernard, trop jeune et trop sincère pour jamais l'abandonner.

Pendant ce temps, le docteur se disait :

– Si je profitais de l'absence du petit pour aller chez Marthe ? Je lui parlerai de l'avenir de Bernard, des impossibilités de leur amour. Il faudra bien qu'elle le lâche !

La journée s'écoula pourtant sans qu'il osât se décider ; mais il reçut le lendemain une lettre de Bernard, qui le fit bondir sur son fauteuil et jeter violemment sa cigarette.

– *Eurêka !* s'écria-t-il ! j'en étais sûr. N'hésitons plus.

Il se promena encore une demi-heure dans son salon. Se présenter chez une dame, quel événement dans sa vie cénobitique ! Devait-il aimer Bernard pour s'y résigner ! A onze heures enfin, un brin de toilette, un coup de brosse, et le voilà rue du Marché. Il ne trouva pas la bonne, mais connaissant très bien la maison par les récits de Bernard, il monta et frappa juste à la porte du petit salon bleu.

Marthe ouvrit avec l'idée que Bernard était revenu. Pas du tout : un monsieur, chapeau bas. Quelle surprise ! Elle qui ne recevait jamais de visites !

Elle se recula, honteuse d'être vue en pe'gnoir déboutonné, et, se rajustant de son mieux, elle murmura :

– Je vous demande pardon. Entrez.

Le docteur entra et s'assit avec sa rondeur accoutumée.

– Je suis le docteur Lautier, dit-il, en s'inclinant et en passant sa main sur ses larges moustaches, Bernard a dû vous parler de moi.

– En effet, Monsieur, et je suis heureuse de vous connaître.

– Vous savez, sans doute, reprit le médecin, qu’il m’a avoué vos relations ?

Elle baissa la tête.

– Je le sais, dit-elle.

Il y eut un silence. Le docteur admirait la beauté correcte, les poses élégantes de M<sup>me</sup> de Joncières, assise vis-à-vis de lui. Ses pendants d’oreille scintillaient ; ses lèvres restaient ouvertes d’un air d’attente, et deux pantoufles à fleurs rouges dépassaient un peu le bas de son peignoir dont la blancheur rehaussait l’éclat de ses joues.

Il fallait parler, cependant, et ne pas rester là, bouche béante, à la contempler.

– Je m’intéresse beaucoup à Bernard, finit-il par dire, tandis que ses idées battaient un peu la campagne.

Et il ajouta :

– Dans l’intérêt de son avenir, au nom de sa mère et de votre bonheur, brisez ces relations, Madame.

Marthe regarda le médecin avec ébahissement ; puis, baissant les yeux et souriant, elle répondit d’une voix ferme :

– Ma conduite, Monsieur, ne dépend de personne. Mes fautes, si je suis coupable, ne relèvent que de ma conscience. Un homme de votre caractère aurait dû le comprendre et refuser d’accepter l’ambassade que vous remplissez en ce moment.

– Vous vous méprenez, Madame, dit le docteur tout à fait déconcerté. L’intérêt seul de Bernard m’a inspiré cette démarche. Je me suis mal expliqué, sans doute. Je n’obéis à aucun mot d’ordre, je vous prie de le croire.

– A la bonne heure, Monsieur, dit Marthe. C’eût été indigne de vous, de votre franchise, de votre mépris des préjugés.

– J’ai seulement pensé, Madame, reprit le médecin, que votre liaison avec Bernard, que j’aime beaucoup, me donnait un peu le droit d’être votre ami. Voilà pourquoi je suis venu.

M<sup>me</sup> de Joncières eut dans les yeux une douceur bienveillante.

– Certainement, Monsieur, dit-elle, vous avez ce droit ; et puisque c'est en ami que vous venez, je suis prête à vous écouter et à vous répondre.

– Eh bien, fit le docteur familièrement, quittez Bernard, Madame. Le pauvre garçon est capable de se cramponner à vous toute sa vie. Plus moyen de travailler. D'un coup de pied Cupidon a fait envoler le code. Sa mère se désole, le public jase, et que d'ennuis pour vous, Madame ! Plus de considération, plus d'indépendance. une vie semée de périls. votre mari qui peut arriver d'un moment à l'autre. Enfin, puisque vous l'aimez, ce garçon-là, aimez-le jusqu'au bout, sacrifiez-vous, quittez-le !

Marthe secoua la tête

– Impossible, docteur.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il serait trop malheureux sans moi, parce qu'il en mourrait, peut-être.

– Ces douleurs ne sont pas mortelles ! fit le docteur en riant.

– Ce n'est toujours pas la médecine qui les guérit, répliqua-t-elle, piquée au vif par ce scepticisme un peu cru.

– Non Madame, ce qui les guérit, c'est la vie, la raison, le temps, le temps surtout, ce grand destructeur. Dans dix ans, dans quinze ans. y avez-vous songé, Madame ?

– Je serai vieille, voulez-vous dire ? Mais en le laissant vieillirai-je moins ? Mon Dieu, docteur, quand mes cheveux blanchiront, Bernard sera notaire, marié peut-être, et, moi-même, je ne serai plus que son amie, une amie dévouée, par exemple le ; je sais tout cela et je m'en console d'avance.

– C'est-à-dire que vous refusez de rompre ?

– Absolument.

– Toutes les prières seraient inutiles ?

– Ce qu'il y a de plus inutile. Qu'est-ce que vous voulez ? Je l'aime.

Alors le savant devint sérieux, se leva et fouilla dans sa poche.

– Je ne croyais pas, dit-il, me heurter à une résolution aussi nette.

– C'est pourtant la seule chose qui puisse me faire estimer.

– Peut-être, Madame. Dans tous les cas, je suis bien aise d'avoir pu apprécier votre beauté et votre conversation. Je vois maintenant combien

vous êtes dangereuse pour le petit, et, puisque vous ne voulez pas comprendre qu'il est nécessaire de vous séparer de lui, il est temps, je crois, de trancher le nœud gordien avec l'épée d'Alexandre. Bernard est à Nyans, Madame.

– A Nyans ! s'écria-t-elle, atterrée.

– Oui, Madame.

– Il m'a donc menli ! Il n'est pas à la campagne e ?

– Non, Madame. Il est allé à Nyans s'assurer si les calomnies dont vous êtes victime sont vraies.

Marthe se mit à trembler et balbutia :

– Il peut scruter ma vie. il n'y trouvera pas de quoi m'accuser.

Mais, en disant cela, l'angoisse figeait son sourire dans les coins crispés de sa bouche.

– Malheureusement, fit le médecin, voici la lettre qu'il m'a écrite.

Et donnant la lettre à Marthe :

– Ce n'est peut-être pas très délicat, ce que je fais là, mais vous m'y forcez, Madame.

Marthe lut fébrilement. Le docteur l'épiait. A la voir ainsi debout et les cheveux relevés à la nuque, il pensait à la coiffure des Romaines et des Athéniennes qui dansaient au son des flûtes et des cymbales.

Voici ce qu'avait écrit Bernard :

« Que je souffre, mon cher docteur !... Elle a eu des amants. deux à Paris. Elle est d'abord partie de Nyans avec un jeune homme. Le mari est dans le Calvados. Oh !. Des preuves irrécusables !. Une personne qui connaît à Paris une certaine M<sup>me</sup> Chaumereuil. Je vous dirai tout cela. Je ne sais où j'en suis, maintenant, je voudrais mourir. Je la méprise, je ne veux plus l'aimer. et j'ai peur de ne pas en avoir la force. Jamais je n'aurais cru qu'on pût tant souffrir. J'irai chez vous en arrivant.

« BERNARD. »

Le docteur avait montré cette lettre à Marthe pour l'obliger à changer de décision et prévenir ainsi la lâcheté de Bernard, capable, malgré son mépris, d'aimer encore sa maîtresse « comme cet imbécile de Desgrieux. » Ce moyen extrême, d'une délicatesse douteuse devait, à coup sûr, sauver le

petit ; et cette considération avait étouffé les scrupules de l'impitoyable savant.

Quand Marthe eut fini de lire, elle voulut parler, ne put pas et devint pâle comme une morte. Suffoquée de douleur, les lèvres ouvertes, les yeux effarés et la tête droite, elle regarda fixement le médecin, bégaya quelques mots intelligibles et, lui rendant la lettre, elle lui montra la porte en bégayant t ;

– Bien. c'est bien.

— C'est tout ce qu'elle put dire. Le docteur hésita et sortit, navré de ce terrible désespoir qui ne trouvait pas de paroles pour éclater.

– Butor ! lâche ! idiot ! se dit-il en descendant l'escalier. C'est fini ! Je ne m'en mêle plus.

Trop Lard, le mal était fait. Marthe retomba sur son fauteuil, et là, sans bouger, la main au front, dans une lucide prostration de pensées accablantes, elle écouta d'un air hébété le merle du coiffeur, qui sifflait obstinément les beaux pompiers, et l'Arnavé qui criait au loin : « Peaûaûx de lapin ! Peaûaûx de lapin ! »

Bernard-savait tout ! Elle n'était plus pour lui que la dernière venue, elle qui avait voulu paraître honnête, elle qui avait cru, la malheureuse, malgré les habitudes qui trahissaient sa dépravation, façonner ce cœur vierge d'adolescent, le forcer à croire en elle, l'empêcher de savoir sa vie 1 Et il fallait renoncer à son estime ; et c'était, peut être, le seul qui l'eût aimée, le seul, du moins, dont la jeunesse lui offrait une garantie de félicité. Comment oser l'aborder ? Que répondre aux preuves qu'il apporterait ? Le supplier, conjurer son mépris ? Jamais. L'idée seule de discuter sa honte devant cet enfant l'épouvantait, comme mes i, jugée par ar lui, elle se fût trouvée plus coupable. Que faire, alors ? Partir, s'arracher de ses bras, ne plus le revoir !. Pour aller où ? à Nantes, chez Louise, pour toujours. Ainsi s'écroulaient, ses joies anticipées, ses beaux édifices d'espérance. A peine reconquis, le bonheur lui échappait encore, comme l'eau qui fuit à travers les doigts. Si elle restait pourtant ? Si elle lui racontait tout ? Lui pardonnerait-il ? Jamais, peut-être ; et, même en lui pardonnant, au fond ne la mépriserait-il pas ? Il l'avait écrit : « Je la méprise. je ne veux plus l'aimer. » Et Marthe ne voyait qu'une issue à ce désastre : la fuite, une fuite

précipitée, sans réflexion, qui ôta le moyen de revenir en arrière et eût aussitôt la brutalité d'un fait accompli. D'un autre que Bernard peut-être eût-elle accepté une tendresse mendrée et déçue ; mais cet enfant avait mis trop de sincérité à l'aimer, elle en avait éprouvé trop d'orgueil, un sentiment de grandeur trop véritable pour consentir maintenant à déshonorer leur amour ; il devait rester ce qu'il était, cet amour, inviolable et respecté, ou disparaître. Elle fut encore assez honnête pour le comprendre et s'y résigner, malgré les déchirements et les luttes qui la ballotèrent comme une barque à la merci d'une tempête.

Elle ne se coucha pas, cette nuit-là. Il fallait se presser et partir de grand matin pour que Bernard ne la trouvât plus. Elle marcha longtemps dans sa chambre, s'assit sur le canapé, puis se jeta tout habillée sur le lit. A deux heures du matin elle éveilla la bonne, et elles firent les malles. Cette pauvre bonne n'y comprenait rien.

– Madame va partir ! s'écriait-elle. Est-ce possible ? Madame va partir.

Quand les malles furent prêtes, Marthe écrivit une lettre au tapissier et au propriétaire et leur recommanda de lui expédier les meubles dès qu'elle les demanderait. L'aube fit pâlir la lampe et blanchit les murs de la chambre au moment où elle finissait d'écrire. Elle ouvrit la fenêtre et s'assura s'il faisait assez jour pour éteindre la lampe. L'air était glacé, la rue déserte, grise d'aurore ; sur la grande place, les branches des arbres se fondaient en taches noires dans la brume. Au loin un coq chanta. Vis-à-vis, chez le docteur Jouliet, il y avait de la lumière. Marthe allait fermer la fenêtre, lorsque dans l'éloignement la petite cloche du couvent des Ursulines sonna à toute volée. A ce moment, les élèves se levaient ; la religieuse, devant les lits, frappait des mains en criant : « Doux Jésus, mon Dieu ! » Et les élèves, d'une voix endormie : « Je vous donne mon cœur. » Vite, on s'habillait ; on descendait grelotter à la chapelle, on entra à l'école, on apprenait les leçons. Et Marthe se mit à rêver à son couvent du Dauphiné, où elle avait été adorée, choyée par une religieuse qui la gardait dans sa cellule pour lui corriger ses devoirs.

A la fin, le froid la saisit. Elle ferma violemment la fenêtre. La cloche tintait toujours, plus lentement, à de plus longs intervalles et si loin, si loin,

maintenant, qu'elle semblait à plusieurs kilomètres.

A six heures, elle voulut prendre une tasse de café, mais ne put pas manger. Elle essaya d'écrire à Bernard. Impossible : ses larmes mouillaient le papier ; elle n'eut pas la force de rassembler ses idées. Pour distraire le désœuvrement de son attente aux abois, elle voulut au moins revoir le salon bleu, ce petit salon bleu où dormait la poussière de ses bonheurs. Que de caressantes causeries avait entendues ce nid vide !. Sur le tapis, sur les meubles et dans l'air même se traînaient encore des rires et des balbutiements. Marthe sanglota, assise sur le canapé, puis s'étant levée, elle cacha sa tête dans les bras de la bonne en s'écriant : « Vous lui direz. Vous lui direz. » Mais elle n'acheva pas, soit qu'elle ne trouvât rien ou qu'elle ne voulût rien dire. Elle resta immobile devant le canapé, les mains pendantes, les poings crispés, écoutant le silence de la rue dans le désert de son cœur.

A huit heures, la bonne alla prévenir le cocher de l'omnibus, tandis que Marthe se promenait dans les chambres, encombrées de paquets et de frisures de papier. Une dernière fois, en toilette de voyage, le front sur les genoux, elle se consulta et elle vit qu'il n'y avait pas moyen d'éviter cet effroyable malheur. A son insu son orgueil la sauva d'une lâcheté.

A neuf heures l'omnibus arriva. Marthe essuya ses yeux, s'ajusta devant la glace et descendit. Sur la porte du corridor elle embrassa la bonne avec cette familiarité subite que donne la douleur ; le conducteur prit les malles, elle regarda une dernière fois la maison et, sans une plainte, sans une larme, elle monta dans l'omnibus au moment même où le docteur Jouliet sortait pour visiter ses malades.

La rue était solitaire comme toujours et le merle entrain déjà de siffler *les beaux pompiers*. Sur la place, un vieux en haillons, un sac à la main, leva la tête, quand passa la lourde voiture aux vitres claquantes, et, ouvrant la bouche, cria longuement : « Peaûaûx de lapin ! Peaûaûx de lapin. »

A neuf heures quarante le train partit.

Dans un compartiment de première classe, Marthe pleurait, seule avec un monsieur décoré qui lisait son journal et qui par dessus son pince-nez examinait parfois cette femme désolée. Les maisons de la ville disparurent bientôt derrière les jardins jaunis et les treillages osseux. Et ce fut une vision toujours dérobée et toujours recommençante d'arbres courant devant

les portières, de poteaux en fuite, de fils télégraphiques abaissés et relevés. Marthe était engourdie de détresses si intenses, qu'elle ne sentait plus rien. Elle acceptait sa destinée avec cette résignation fatale qui met aux yeux, des larmes muettes et ininterrompues. A chaque blancheur de nuage, à chaque miroitement de ruisseau, aux plaines, aux arbres, aux collines, elle jetait un dernier regard de désespoir et d'adieu. Si elle avait pu ne pas partir tout entière, si elle avait pu emporter quelque chose de ce pays disparu où son Eden avait été si court !. Déjà elle voyait Bernard ne la trouvant plus, demandant à la bonne : « Et Marthe ? » Qu'il allait souffrir, ce pauvre bien aimé ! Elle aurait voulu être là, lui crier : « C'est moi ! je reviens ! » – Oui, mais après ?...

Et le train courait, courait, dans cet effarement de rapidité que rien n'arrête, où ronflent sans trêve la secousse des chaînes et le claquement des bois. Il grondait sur un pont, rasait les prairies ou sengouffrait dans un tunnel, traînant ses sifflets de vapeur sous la voûte, tandis que les portières déroulaient une route blanche, la tourelle d'un château, de sonores tranchées, des haies interminables, des squelettes de mûriers sans feuilles, comme des araignées les pattes en l'air, et au loin, bien au loin, de tout petits arbres qui tournaient sur eux-mêmes.

A Marseille, où elle s'arrêta pour voir une amie, Marthe se sentit perdue. Elle alla devant elle, la tête dans les épaules, les coudes serrés ; à sa démarche raide on l'eût prise pour une idiote ou pour une somnambule. Elle arriva vers quatre heures de l'après-midi aux allées de Meilhan. Là, harassée d'angoisse, elle s'assit sur une chaise. Il y avait justement concert militaire. Le chef de musique, sous le large kiosque, battait la mesure d'une main, et la foule tout autour promenait sa flânerie attentive.

Réveillés par la musique, ses souvenirs se mirent alors à chanter dans son âme le lamentable *de profundis* des amours finies. Elle revit, jour par jour, les longs mois passés à Boissy, depuis l'arrivée de Bernard jusqu'au moment où le docteur Lautier l'avait reprise en peignoir. Lorsqu'elle sortit de cette désolante évocation pour retomber dans la réalité, lorsqu'elle songea à l'avenir, à son isolement misérable, à tout ce qu'elle perdait, sa douleur fut si forte, si forte, qu'elle se leva d'un air terrible, décidée à tout

plutôt que de souffrir ainsi. Alors elle se rappela la lettre de son amant. Il était au Grand-Hôtel Noailles.

La rage, le dépit, la colère de vivre, le besoin de s'abêtir, l'attirance des débauches qui étourdisaient et ôtent la mémoire la poussèrent à la rue Noailles. En entrant au Grand-Hôtel, elle tâchait de se mettre en gaieté et fredonnait entre ses dents :

S'il me-nace la tête  
De l'en-nemi qui se défend

Mais les murs valsaient autour d'elle et ses jambes fléchirent, lorsqu'elle demanda M. Léon.

– Monsieur est dans l'hôtel, dit le garçon, on va le prévenir.

On la conduisit dans une chambre où on la laissa seule. Elle eut peur ; elle voulut fuir, mais ses jambes tremblaient tellement qu'elle ne put marcher. Elle resta donc sur le canapé, défaillante, sans bouger.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Un jeune homme en redingote noire entra brusquement.

– Je vous remercie d'être venue, dit-il d'une voix émue, en posant sa canne et son chapeau sur une table.

Marthe pleurait, les deux mains sur les yeux. sans oser le regarder.

– Je désirais vous parler, reprit-il, avant de partir pour un si long voyage.

Alors, elle lui saisit les mains et lui cria dans un sanglot :

– Emmène-moi ! Oh je t'en supplie !

– Partir ensemble ! Tu m'aimes donc encore ?

– Oui, râla-t-elle.

Et, s'enlaçant à lui avec une frénésie qui ressemblait à de la haine, elle prit ses lèvres avant qu'il pût parler, le renversa sur elle et, rageusement, les yeux fixes et secs, elle s'abandonna.

– Nous partons demain, n'est-ce pas ? répétait-elle, nous partons demain ?

– Oui, balbutia-t-il sans force, sans honneur, cédant, le lâche, à l'assouvissement de sa chair.

## XX

Vingt-quatre heures après le départ de Marthe, . Bernard arrivait à Boissy, dans quel état, on le devine. D'abord, ne pouvant consentir à aimer sa maîtresse en ne l'estimant plus, il s'était juré de ne plus la revoir. L'idée qu'elle s'était donnée à d'autres le bouleversait ; il finissait par croire que Marthe venait de le tromper la veille ; il se dit pourtant qu'il devait être un homme, avoir le courage de la quitter et ne pas se désespérer pour une blessure sans remède. Cette résolution de laisser sa maîtresse le calma subitement, comme si le mal qu'il allait faire à Marthe en l'abandonnant eût diminué le sien : il est si doux, en amour surtout, de se venger ! Il semble que cela va nous guérir d'aimer !

Cependant, avant de rompre, il voulut lui reprocher sa honte, lui dire en face : « Tu m'as menti ! tu n'étais pas une honnête femme ! » Et il ne la reverrait jamais plus.

Oh ! il était complètement décidé ; on ne l'attendrait pas. Il était plus dur qu'un roc quand il voulait !. Il eut bien en voyage quelques suffocations qui lui serraient l'âme à le faire pleurer ; il ne voyait pas surtout comment il se passerait de Marthe ; la vie sans elle ne lui apparaissait que confusément et sans possibilité précise ; mais il se raffermir en s'efforçant de n'y pas songer, comme si, oubliées, les difficultés eussent disparues. Du reste, la scène qu'il prévoyait, les pleurs de Marthe, ses supplications, leur liaison brisée, tout cela avait quelque chose de solennel, dont sa douleur même était distraite.

En arrivant à Boissy, il alla droit chez le docteur. Celui-ci ignorait le départ de Marthe. Assis dans son fauteuil, il attendait le « petit », sans trop savoir ce qui adviendrait. Le danger d'une catastrophe imminente le rendait muet, rapetissé, plus timide qu'un enfant qu'on va battre.

– Que dois-je faire, docteur ? cria Bernard en entrant.

– La lâcher, parbleu ! fit l'autre sans bouger, les paupières battantes et la cigarette entre les doigts.

- C’est bien ce que je vais faire.
- Et tu ne vas plus la voir, je pense ?
- Si, une dernière fois. pour m’expliquer. Ce ne sera pas long.

Heureusement pour le médecin, Bernard entendit venir des clients et sortit, laissant le docteur plus penaud qu’un coupable qui. sent la justice à ses trousses.

Bernard eut dans la rue de tels battements de cœur, qu’il s’arrêta ; et, son appréhension grandissant toujours, il se dit que peut-être il était trop irrité pour garder le sang-froid nécessaire dans une pareille explication. Rien ne pressait. Ne valait-il pas mieux dissimuler, voir jusqu’où elle pousserait l’aplomb et s’il ne découvrirait pas de l’hésitation dans ses mensonges ? Bref, il remit au lendemain la scène qu’il projetait et prit un air gai pour tromper Marthe.

Jugez de sa surprise en entrant dans le petit salon bleu : les tableaux décrochés, les meubles changés de place, un monsieur aidé de la bonne qui emballait des objets dans une caisse. Complètement ahuri, il demanda Marthe. La bonne le fit entrer dans la chambre à coucher et là, mystérieusement :

- Madame est partie.
- Partie !
- Oui !
- Où est-elle ?
- Je ne sais pas.
- Elle ne vous l’a pas dit ?
- Non, Monsieur.
- Enfin, elle reviendra ?
- Non, Monsieur. Madame est partie pour toujours.

Il n’y vit plus, et fut obligé de s’asseoir.

- Pour toujours ? Qu’est-ce que vous dites ?

– La vérité, Monsieur. La preuve, c’est que Madame a laissé l’ordre d’emballer son mobilier et de le lui expédier lorsqu’elle le demandera. Madame ne reviendra plus.

– Mais où est-elle allée ? cria Bernard, pourquoi ce départ ? Que s’est-il passé ? Vous le savez, vous !

– Oh ! par le plus grand deshasards ds ! Figurez-vous !... ce matin, en fouillant, dans les tiroirs je trouve cette lettre que Madame a oubliée. Elle a tant pleuré, la pauvre femme. et sans se plaindre encore !. Ça me fendait l'âme de l'avoir dans cet état.

Bernard lut la lettre d'un trait. Quand il eut fini, il crut que sa tête roulait sur une pente sans fin. Partie pour toujours ! Ce n'était pas possible ! Qui ça, M. Léon ? Son mari ? elle ne s'en serait pas cachée ; elle aurait laissé une lettre à la bonne. Un nouvel amant ? Non ! quelque chose disait à Bernard que Marthe à Boissy ne l'avait pas trompé. Qui alors ? un ancien amant, peut-être, dont elle avait un enfant, pauvre abandonné qu'elle allait voir à Marseille, à la dérobée.

Les suppositions les plus extravagantes lui vinrent à l'esprit sans qu'il osât s'arrêter à aucune. C'était incompréhensible, inouï, ce départ-là ; et cet inconnu, quel qu'il fût, devait avoir sur Marthe une extraordinaire et mystérieuse puissance pour se faire obéir en esclave et appeler cette femme avec deux lignes de son écriture. Lorsqu'il eut ainsi épuisé toutes les hypothèses, il se leva, en proie à une pensée folle : aller à Marseille l'arracher à cet homme.

Aussitôt, oubliant sa mère qui l'attendait, il courut à la gare, et après un grand quart d'heure d'hébétude passé sur les banquettes, le train l'emporta. Ah ! il s'agissait bien du passé maintenant ! Cela lui était bien égal, Les amants qu'elle avait eus ! Son passé ne lui appartenait pas, à lui. De quel droit s'en informait-il il ? comme disait le docteur. Il aimait Marthe, voilà tout. Il l'aimait à en perdre l'âme ; il la voulait ; il avait des râles de désir, des appels d'idéale tendresse, et il aurait tout pardonné, tout ! pourvu que Marthe lui eût rouvert ses bras.

Mais ce départ l'exaspérait. Donc, impudemment, sans un adieu, après tant d'amour juré, Marthe l'avait abandonné pour suivre un autre amant ! Bernard en était atterré ; il avait peur d'en devenir fou. Ses idées flottaient dans un chaos de contradictions au fond duquel il se voyait perdu, seul, inutile, vieux, fini.

A trois heures de l'après-midi, agonisant, il arriva à Marseille et se fit conduire par l'omnibus au Grand-Hôtel Noailles où il demanda M. Léon.

On lui dit que M. Léon s'embarquait en ce moment sur le bateau de Bône avec une jeune dame qu'on lui dépeignit et dont on savait le nom : Marthe.

Bernard chancela, tel qu'un soldat frappé d'une balle dans la minute rapide où la mort lui monte au cœur. Ah ! certainement, c'était un cauchemar : il allait se réveiller. Marthe s'embarquer pour l'Afrique, comme cela, subitement, avec un inconnu, sans rien dire à personne ! L'Afrique ? Pourquoi l'Afrique ? Pourquoi ce voyage ?

– Allez sur le port, lui dit le garçon d'hôtel, le bateau n'est pas encore parti.

D'un bond, Bernard fut dans la rue Noailles. Il ne connaissait pas Marseille le ; mais il voyait le port, là-bas, tout droit devant lui. Il n'avait qu'à s'y faire conduire. Il chercha des yeux un fiacre et n'en vit pas. Alors il marcha rapidement ; la rue Noailles, la rue Canebière seraient vite franchies. Et la foule banale des flâneurs ne savait pas quel lamentable désespoir passait près d'eux sous la figure effarée de ce jeune homme, aux pupilles dilatées, à la poitrine haletante et que les sergents de ville suivaient du regard. Il ne cherchait pas à réfléchir maintenant ni à comprendre. Ce qui lui arrivait déroutait son entendement.

Lorsqu'il passa devant la Bourse, l'horloge marquait quatre heures et demie.

Sur le port – il ne finissait plus, ce port – comment dénicher le bateau de Bône ? Où avaient lieu les départs ? Dans les gares du chemin de fer on s'oriente facilement ; mais le moyen de reconnaître l'embarcadère devant ces milliers de navires ? Où déposait-on ses bagages ? Où prenait-on sa place ? L'enfant ne savait rien ; si au moins il l'avait demandé au Grand-Hôtel. Enfin, au hasard, il accosta, en se découvrant, un monsieur décoré :

– Les bureaux pour le départ du bateau de Bône, s'il vous plaît, Monsieur. –

– Rue de la République, répondit le monsieur décoré, tout en continuant son chemin. Il va partir, le quai à droite, au nouveau port ; pressez-vous.

Le nouveau port ! Il y avait, en effet, il le savait, un nouveau port. Mais il était loin, peut-être. Il fallait prendre une voiture. Des fiacres roulaient à côté de lui. Pas un de vide. Il interrogea un portefaix :

– Combien de temps pour aller au nouveau port, à pied ?

– Dix minutes en marchant bien.

Il se mit à courir en suivant le quai, à droite.

Le ciel, tiède et calme, se plaquait de fines dorures qui jaunissaient le haut des mâts et le toit des maisons. L'eau noire dormait, serrée entre le quai et la ligne mouvante des barques amarrées aux anneaux des pierres de taille. Devant la Canebière, les charrettes claquaient ; on entendait les hennissements des chevaux et les sifflets des tramways qui glissaient automatiquement. On déchargeait partout du bois, des tonneaux, , du ublé é étincelant sur des draps. Des hommes en blouse, d'autres en bras de chemise descendaient, pour venir au quai, sur des passerelles en planches. Le bateau qui dessert le port jetait à chaque instant ses cris saccadés, et l'église des Augustins mêlait ses envolées sonores à ce tumulte. ;

Bernard courait toujours devant lui, sans rien voir. Oh 1 ce départ imbécile, absurde, fantastique, il ne pouvait entrer dans sa tête ! C'était affreux, cette femme qui était à lui, rien qu'à lui et qu'on lui prenait et qu'on emportait ainsi sur la mer ! Enfin, il arriva au nouveau port. Là, plus de mouvement, plus de bruit. A peine quelques passants. Les maisons, les unes démolies, d'autres en construction sont étagées au hasard, en amphithéâtre, le long de la Joliette, , sur des terrains élevés dominant la mer. Lorsque Bernard vit cette solitude ; ce pêle-mêle tranquille de voiliers, de barques et de paquebots, qui ressemblait si peu à un départ pour Bône ; lorsqu'il vit les bateaux à vapeur immobiles fumer lentement dans les bassins, et derrière eux, là-bas, en pleine mer, les rougeurs du soleil disparu, alors, dérouté, affolé devant cette paix déserte, il accosta la première personne qu'il rencontra, un vieux pêcheur assis, la pipe aux dents, sur un paquet de cordes.

– Le bateau de Bône est-il parti ?

– Le bateau de Bône ? connais pas, fit le vieux, on ôtant sa pipe de sa bouche.

On ne connaissait pas le bateau de Bône ! La fatalité s'en mêlait. Deux ouvriers passèrent en chantant, bras dessus, bras dessous. Il les arrêta.

– Le bateau de Bône est-il parti ?

– Pas encore. Suivez le quai.

Il n'était pas par ! Il verrait Marthe ! Il lui parlerait. Elle n'aurait certainement pas le courage de s'en aller, elle resterait dans ses bras et il s'expliquerait enfin avec cet inconnu, avec ce voleur de femmes !

Il n'y avait presque plus personne sur le quai, si ce n'est, de loin en loin, un douanier debout les bras croisés, au milieu des tonneaux et des poutres. Bernard répéta sa question à l'un d'eux.

– Le bateau de Bône ! fit le douanier en se penchant pour mieux entendre. parti depuis une heure, mon ami.

Bernard, la bouche ouverte, les yeux sortis de leur orbite, regarda fixement cet homme.

– Depuis une heure, répéta le douanier impassible, les bras croisés, la jambe en avant, et observant la mer.

Une défaillance convulsive secoua l'enfant des pieds à la tête, comme s'il eût été écrasé ou si son sang eût jailli à la fois de toutes ses veines. D'un seul coup son âme fut dévastée, pareille à une plaine fertile où le balayement d'une trombe ne laisse plus que des ruines.

Ce fut une de ces incommensurables douleurs qui vous donnent envie de crier, de disparaître, de mourir. Il ne verrait plus Marthe. C'était fini. Il fallait tout oublier. Un moment, devant l'eau grasse et inapaisée qui secouait lentement les navires, il fut tenté de se jeter à la mer ; mais il recula, il eut peur de cette mort barbotante, dans cette eau épaisse où l'agonie accroche les doigts des noyés aux planches raides des bateaux ; et il alla s'asseoir plus loin, parmi des décombres. Là, accoudé sur ses genoux, il resta béant devant la mer, cette bleue immensité qui ne finit pas, où il n'y a plus de collines et qui lui faisait peur.

Aussitôt les souvenirs de cet amour, plus pressés que les vagues à l'assaut des roches marines, tourbillonnèrent dans sa mémoire et battirent son cœur à coups répétés. Il se vit dans le petit salon où, avant d'entrer, il écoutait Marthe qui chantait :

S'il me... nace la tête...ête  
De l'en. nemi qui se défend,  
Pour les bé. elles on prétend  
Qu'il est un vrai galant.

Le soir, après avoir posé la bougie sur la table de nuit, Marthe, debout sur les hauts talons de ses bottines, prenait entre ses bras son cou d'adolescent et lui mouillait le frond de baisers paresseux. Elle s'asseyait ensuite sur une chaise et, les jambes croisées, elle débouclait les fermoirs de ses jarretières bleues et ôtait ses bas, qu'elle tirait en l'air à deux mains. Puis, enveloppant Bernard dans ses bras et le caressant de regards pleins de passion contenue, elle lui bourdonnait dans l'oreille d'interminables babillages. Le matin, pour éviter ses taquineries, elle s'agenouillait sur le lit, attachait ses cheveux derrière la nuque, bâillant et parlant à la fois ; lorsque ses bras retombaient, la chemise brodée glissait toute seule et sa maîtresse, accroupie sur les talons et serrant les genoux, lui apparaissait, dans l'éblouissante impudeur de sa belle nudité.

Bernard abêti, pantelant devant cette chair opiniâtrement présente, prenait un âcre plaisir à s'en repaître, à s'en supplicier l'âme ; et ces apparitions, scènes grossissantes d'une immense toile magique, semblaient accourir du fond de la mer, cette mer paisible qu'il ne cessait de contempler, comme pour y noyer sa douleur ou s'il eût attendu le passage d'un navire attardé.

Mais rien ne bougeait à l'horizon ni dans le port, où la forêt des mâts hérissait ses milliers d'aiguilles. Le bas du ciel, d'un jaune d'or, découpait aussi finement que des fils d'araignée, le croisement des cordages, les vergues délicates, les échelles en miniature, les festons des voiles pliées, les lignes ténues des grelins, les poulies et les nœuds, points noirs piquant çà et là les filets et les balancines. Et tout cela aminci, mignard et délié comme des joujoux d'enfant.

Marthe devait être loin, bien loin déjà, depuis que le bateau était parti. A force de songer à elle, Bernard en oubliait presque sa souffrance, fondue maintenant dans les sensations d'autrefois. Accroupi, pleurant sans rien dire, il ne pouvait détacher ses yeux de l'horizon muet où le paquebot avait emporté l'adorée créature. Le paquebot reviendrait, lui ; elle, jamais ! Et jamais non plus il ne saurait pourquoi ni avec qui elle était partie. Eternellement la mer garderait son secret.

Et l'on eût dit que pour le mieux garder, ce secret, la mer se bâtait de se couvrir de nuit. De minute en minute, la raie du ciel jaune d'or, rideau enfoncé, s'effilait davantage. Sur les collines de Saint-Antoine et du côté du Château d'If, l'agonie du jour ouvrait des profondeurs montantes et noires ; à l'horizon, la pleine mer, d'une couleur d'argent bruni, s'allongeait démesurément ; et peu à peu, entre les Docks et le fort Saint-Jean, la nuit envahissante donna aux pavés blancs du quai de la Joliette un aspect désolé et à l'air un froid d'acier pénétrant.

Bernard, la tête dans ses mains, sanglotait, et la même plainte revenait sur ses lèvres : « Marthe ! Marthe ! Je ne la verrai plus. » Ses yeux hagards mendiaient du secours avec d'impuissants appels de pitié ; mais il pouvait bien mourir seul : personne pour lui répondre et le consoler.

Et toujours ces élancements terribles, ces visions hallucinantes qui le terrassaient d'an goisse et de désir : M<sup>me</sup> de Joncières sous ses vêtements d'homme, le chapeau mou sur les yeux, les seins bombés sous la jacquette ; son beau corps de maîtresse, abandonné ; son corsage gonflé de ses seins, quand elle était habillée ; son peignoir entr'ouvert sur ses pantoufles et laissant voir ses jambes finement serrées dans ses bas blancs ; ou bien encore Marthe lui apparaissait agenouillée dans une attitude d'épanchement ; et d'autres visions affluaient, s'effaçaient, se remplaçaient, cauchemar sans trêve et plus échevelé qu'un délire d'agonisant : les conscrits qui chantaient ; le pigeonnier tout noir ; les pins, les bordures de buis de la campagne ; les poules qui, la nuit, se laissaient tomber de leur perchoir ; et au-dessus de tous ces fantômes revenait obstinément sa maîtresse à genoux sur le lit, attachant ses cheveux derrière la nuque, bâillant et – parlant à la fois.

Longtemps il resta anéanti dans cette évocation douloureuse. A la nuit, seulement, il se leva et revint le long du quai. Les becs de gaz s'allumaient. La cathédrale blême sortait à demi des échafaudages qui l'entourent depuis des années. Haute et triste, comme une personne qui regarde, elle dominait l'énorme trou d'ombre où Marseille s'endormait au soufflement large et froid de la mer. Bernard entendit les flots invisibles briser au loin contre les rochers l'éternel fracas de leurs écumeuses colères envolées dans le vent ;

et, s'étant retourné, il vit, à la pointe de la jetée, le phare debout devant l'immensité grise de l'eau, incendier comme un météore l'immensité grise du ciel.

Et il fallut suivre la même route qu'il avait suivie pour venir, revoir les murailles bronzées du fort St-Jean qui trempent dans l'eau, les étoiles palpiter en plein ciel sur Notre-Dame de la Garde. Il fallut rentrer dans la rumeur étalée de la grande ville, dans la banalité des existences grouillantes, encombrant les trottoirs. Il fallut enfin prendre son parti de cette catastrophe, longer, les cafés de la Canebière, passer devant la rue St-Ferréol, s'atteler au train-train des habitudes quotidiennes, éviter les voitures, se ranger devant un tramway. Mais, voici le Grand-Hôtel. Vite, une chambre ! afin d'être seul et de se jeter sur un lit et d'éclater en sanglots. Seul ! Seul ! Plus de Marthe ! Plus rien ! Si, une lettre, une lettre écrite il y a huit jours, un soir qu'il n'avait pu aller chez elle. Et Bernard la sort de sa poche, cette pauvre lettre chiffonnée, dont le parfum grise ses nerfs ; et, à la lueur de la bougie qui tremble, il se met à la relire, en ouvrant les yeux tant qu'il peut, car ses larmes brouillent l'écriture fine.

« Je suis bien triste sans toi, mon enfant, et je m'ennuie à mourir ce soir. Je veux te dire que je t'aime. Viens près de moi, là, contre ma poitrine. Ah ! je t'aime bien, va ; j'ai besoin de te le redire, de te le crier, de t'étreindre dans mon âme et de faire passer dans la tienne la certitude de mon éternelle adoration. C'est une nécessité pour moi que tes caresses, ta passion, tes causeries.. J'ai jugé les hommes, mon enfant gâté, je sais ce que valent ces élégants, ces causeurs, ces mondains, pour lesquels d'autres femmes plus intelligentes, mais moins fières que moi, feraient des folies. J'ai vu Paris, le monde. Eh bien, je n'ai rencontré nulle part tes idées, ta jeunesse croyante, ta fierté d'âme, tes sentiments élevés qui se révèlent dans une phrase, dans un mot, dans un acte insignifiant. Ta nature, exempte de petits défauts, est de celles qui attirent et dont on ne peut se détacher. Et puis, tes enfantillages, tes emportements, ces ivresses sans nom où ma raison et ma volonté se noient, dis, tout cela, comment l'oublier ? Tu m'es

plus indispensable, vois-tu. que l'air que je respire. Oh ! oui, sache-le bien.  
Bernard, je ne t'abandonnerai jamais, entends-tu ? jamais, jamais... »

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

## ***Antoine Albalat. L'Inassouvie, roman intime***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566480b>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 Vous serez en entrant étonné de le voir.

Se vider sur le front, ainsi qu'un flot lustral,

Un flacon tout entier *d'huile de Portu gal*.

(A. de MUSSET. *Mardoche*.)

# Table des matières

1. Page de titre
2. AU LECTEUR
3. LES CHASTETÉS IMPURES

1. PREMIERE PARTIE

1. Chapitre I
    2. Chapitre II
    3. Chapitre III
    4. Chapitre IV
    5. Chapitre V
    6. Chapitre V
    7. Chapitre VI
    8. Chapitre VII
    9. Chapitre VIII
    10. Chapitre IX
    11. Chapitre X
    12. Chapitre XI
    13. Chapitre XII
    14. Chapitre XIII
    15. Chapitre XIV
    16. Chapitre XV
    17. Chapitre XVI
    18. Chapitre XVII
    19. Chapitre XVIII
    20. Chapitre XIX

2. DEUXIÈME PARTIE

1. Chapitre I
    2. Chapitre II
    3. Chapitre III
    4. Chapitre IV
    5. Chapitre V

6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
14. Chapitre XIV
15. Chapitre XV
16. Chapitre XVI
17. Chapitre XVII
18. Chapitre XVIII
19. Chapitre XIX
20. Chapitre XX

4. Notes

5. À propos de cette édition numérique